THÉOPHILE GAUTIER

ÉMAUX ET CAMÉES

TEXTE DÉFINITIF (1872)

SUIVI DE

POÉSIES CHOISIES

AVEC UNE ESQUISSE BIOGRAPHIQUE ET DES NOTES

PAR

ADOLPHE BOSCHOT

DE L'INSTITUT

NOUVELLE ÉDITION REVUE



CLASSIQUES GARNIER

ÉMAUX ET CAMÉES

REPRODUCTION COMPLÈTE

DE L'ÉDITION DÉFINITIVE

1872

THÉOPHILE GAUTIER

ÉMAUX ET CAMÉES

TEXTE DÉFINITIF (1872)

SUIVI DE

POÉSIES CHOISIES

AVEC UNE ESQUISSE BIOGRAPHIQUE ET DES NOTES

PAR

ADOLPHE BOSCHOT

DE L'INSTITUT

NOUVELLE ÉDITION REVUE



PARIS
ÉDITIONS GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE [1]

Vers la fin de sa vie, Théophile Gautier, le grand et pauvre Théo qui avait écrit tant d'articles sur tant d'écrivains ou d'artistes, rédigea une notice sur lui-même. Dans les dernières lignes, à la hâte, il énumérait quelques-unes de ses œuvres. Poésies, romans, nouvelles, critique littéraire, comptes rendus des salons de peinture, critique dramatique, récits de voyages, « en tout quelque chose comme trois cents volumes, ce qui fait, concluait-il en souriant, que tout le monde m'appelle paresseux et me demande à quoi je m'occupe » (*L'Illustration*, 9 mars 1867).

Trois cents volumes, il exagérait. Disons cent cinquante environ, si l'on recueillait tout ce que le pauvre Théo, martyr de la « copie », a donné aux journaux et aux périodiques.

Une telle édition *complète* sera-t-elle jamais publiée ?

Puisque nous aimons « le bon Théo », nous allons essayer de dire quelle fut sa vie, et surtout quelle fut sa belle âme. Car, si l'on a souvent loué l'art « impeccable » du poète et de l'écrivain, on n'a pas assez dit

1. Voir page 313. — Les numéros ainsi placés renvoient aux numéros des notes, page 313 et suivantes.

la bienfaisante valeur de cet esprit harmonieux et de ce cœur plein de tendresse.

A dix-huit ans et demi, le 25 février 1830, en pleine fièvre romantique, Théo se montra au Théâtre-Français dans un costume qui ne pouvait guère passer inaperçu. C'était pour la première représentation, ou plutôt pour la « bataille » d'*Hernani*. L'aspirant Jeune-France, chevelu comme un roi mérovingien, portait l'inévitable habit noir; mais le pantalon était d'un vert très pâle, avec une large bande de velours noir; et le gilet, busqué comme un pourpoint, était taillé dans un « merveilleux morceau de satin cerise, ou plutôt vermillon de la Chine ».

Imprévoyant Théo! Combien de temps allait-on lui reprocher cette gaminerie! Jusqu'à sa mort, il resta l'homme au gilet rouge.

— « Et mon gilet n'était que rose, avouait-il longtemps après 1830. Je ne l'ai mis qu'un soir, et je l'ai porté toute ma vie. »

Il le porte encore. Nombre de malveillants, nombre d'aristarques sont encore aveuglés par cet horrifique gilet. Selon eux, il adhère à l'œuvre et à la mémoire de Gautier comme une tunique de Nessus. Soyons plus équitables. Ne négligeons ni le « gilet rouge », ni les fantaisies ou les outrances du jeune « bousingot », car les gestes excessifs, les modes fashionables et pittoresques, les rabelaisiennes et turgescentes explosions de paroles, le bric-à-brac moyenageux, sont les sincères et naïfs témoignages d'un état d'esprit. Ils en donnent un portrait véritable, tangible, — mais

où la ressemblance, parfois trop expressive, peut être poussée jusqu'à la charge ou la caricature.

Il serait injuste de croire que c'est là l'essentiel du romantisme. Passe encore, pour les écrivains ou les artistes du quatrième rang, pour un Petrus Borel ou un Philothée O'Neddy. Mais un Hugo, un Delacroix ou un Berlioz, même quand ils subissent la mode régnante, la dépassent de tout leur talent et de tout leur génie. S'ils ont fait œuvre durable, ainsi que nous le constatons maintenant, c'est qu'ils ont donné, aux éternels sentiments de l'homme, une expression qui avait de la profondeur et de la beauté. Et chaque jour leurs plus belles œuvres, mieux mises à leur place par le travail du temps, affirment un plus proche parentage avec les grandes œuvres classiques [2].



Gautier naquit le 30 août 1811, dans la ville de Tarbes (Hautes-Pyrénées). Son père, « employé à la direction des contributions directes », était, ainsi que sa mère, originaire de la région d'Avignon. La famille de sa mère habitait Mauperthuis, en Seine-et-Marne, depuis plusieurs générations. Par ses ascendants, le futur écrivain est donc issu de deux terroirs bien français : Ile-de-France, France du Midi. Et sa naissance à Tarbes lui fait respirer l'air de la Gascogne.

Une telle origine, nettement française, pouvait paraître banale aux artistes romantiques. On l'agrémenta de correctifs divers. Gautier lui-même assurait, avec un sourire, qu'il se sentait tantôt des affinités

orientales, tantôt des goûts turcs, tantôt une âme espagnole. Fantaisies et boutades, qu'il ne prenait guère au sérieux. Mais un littérateur qui se croyait un homme grave et qui se donnait de l'importance, son ami Maxime du Camp, écrivit que Théo, étant « fils et petit-fils de sujets du pape en Avignon, *eut toujours quelque chose d'exotique* ». Certes, plusieurs papes, au XIVe siècle, séjournèrent et régnèrent en Avignon; au début de la Révolution française, le Comtat Venaissin était encore rattaché, politiquement, à la Cour pontificale. Mais de tels liens avec Rome furent-ils de nature à changer les Avignonnais en une peuplade « exotique »?

Au contraire, durant un moyen âge encore barbare et souvent ensanglanté, les pontifes, les prélats, puis les dignitaires qui continuèrent à les représenter, firent régner, en Avignon, des mœurs plus aimables. Artistes et poètes, ouvriers d'ameublement, érudits et musiciens y étaient attirés et choyés. Les fêtes, le commerce, les constructions luxueuses prouvaient le raffinement d'une véritable capitale. Près de la Provence lumineuse mais âpre, Avignon, mieux sociable et plus délicate vers la fin de l'ancien régime, faisait comme une oasis de joie et de volupté souriante : le goût des lettres et des arts y florissait spontanément. C'était là une terre mieux *latine*, et nullement « *exotique* ».

Théophile Gautier, clairvoyant comme la plupart des fantaisistes, écrit avec plus de justesse, et sans oublier ce qu'il doit à l'Ile-de-France:

« Quoique j'aie passé ma vie à Paris, j'ai gardé un fond méridional. »

Dans ce fond, l'élément provençal et avignonnais l'emporte sur l'élément gascon. Les parents de Gautier quittèrent Tarbes et vinrent à Paris lorsque l'enfant avait trois ans. Mais, depuis plusieurs générations, ses ancêtres paternels étaient fixés dans la région d'Avignon ou dans le Midi de la France. Sous la vive lumière de ces contrées, la race des Gautier avait pris des qualités qui fleurissent là-bas: agréable facilité à trouver beaucoup de paroles expressives ou pittoresques, et aussi goût instinctif pour ce qui a une forme précise et une couleur éclatante. Un Méridional devient facilement orateur ou artiste. Il peut même le devenir trop facilement, ce qui l'empêche parfois de donner toute sa mesure.

En 1814, Napoléon, vaincu, abdique, et les Bourbons, ramenés par l'étranger, s'installent à Paris. La famille du petit Théo était fort royaliste, comme tant de gens d'alors dans la basse vallée du Rhône. Son père, Jean-Pierre Gautier, s'était signalé, tout jeune, lors de la Terreur, en sauvant des nobles et des prêtres. Sa mère, née Cocard (Antoinette-Adélaïde), était fille d'un intendant-concierge, ou homme de confiance, attaché au service des Montesquiou, châtelains et seigneurs de Mauperthuis. Un abbé de Montesquiou portait intérêt aux Gautier; or, dès le retour de Louis XVIII, il va devenir ministre. Il sera même académicien, nommé non par une élection régulière, mais par l'ordonnance royale qui chassait de l'Institut les membres républicains ou napoléoniens, et les remplaçait par des royalistes. Grâce à cet abbé si en faveur, et grâce

aux appuis que Jean-Pierre Gautier trouvait chez les « ultras » qui arrivaient au pouvoir, le petit fonctionnaire fut appelé à Paris. Il obtint un nouvel emploi, passant des contributions directes au cadastre, puis à l'octroi.

L'enfant quittait la lumière et l'air pur des Pyrénées; les sombres chambres d'un modeste appartement parisien, rue Vieille du Temple, lui parurent bien tristes. Cinquante ans plus tard, avec sa fantaisie coutumière, il écrira une page qu'il faut lire avec soin et méditer, car le *ton*, si on le perçoit bien, fournit un indice précieux. N'oublions pas qu'en 1814 Théo n'a que trois ans:

— « Chose singulière pour un enfant si jeune, le séjour de la capitale me causa une nostalgie assez intense pour m'amener à des idées de suicide. Après avoir jeté mes joujoux par la fenêtre, j'allais les suivre, si, heureusement ou malheureusement, on ne m'avait retenu par ma jaquette *. »

Comment?... A trois ans, chez ce bambin choyé, voilà des « idées de suicide », et voilà même un suicide prémédité? De fait, un demi-siècle après, le Méridional exagère et s'amuse. C'est une galéjade... Trente lignes plus bas, il nous le prouve encore. Il était né à Tarbes,

* Autrefois on appelait *jaquette* le vêtement des petits enfants. Saint-Simon écrit: « un fils à la jaquette », ce qui veut dire « tout jeune ». — « Donner le fouet » se disait, populairement, « trousser la jaquette ».

Si Théo enjolive ses souvenirs, du moins il reste excellent écrivain : il emploie le mot propre.

au pied des Pyrénées. Le voilà, car son visage était basané, qui se donne le teint d'un Espagnol. Mais ce n'est pas assez: « Il ressemblait, écrit-il, à un Espagnol de Cuba. »

On voit donc le travail de grossissement, de mise à l'effet, qui se fit, durant cinquante ans, dans ses propos fantasques et dans son imagination. Lui-même, en 1867, il transpose ses pittoresques souvenirs en une brillante chronique pour un journal illustré.

Cette fantaisie, réimprimée en volume, fut prise au pied de la lettre par des lecteurs pressés. Un gendre de Gautier, Émile Bergerat, poète impulsif plutôt qu'esprit critique, démarqua cette chronique et broda de surprenantes enjolivures dans son livre sur son beau-père.

L'une d'elles, au moins, mérite d'être signalée: Théo, nous dit son gendre, est un petit-fils de Charles X (!?).

Ce détail romanesque en appelle un autre : Théo fut conçu dans le château d'Artagnan, « toit héréditaire du héros des *Trois Mousquetaires* ».

Coïncidence curieuse, le mariage des parents de Gautier fut en effet célébré dans ce château, à Artagnan, à quinze kilomètres de Tarbes. Mais le souvenir des *Trois Mousquetaires* ne prouve pas une filiation royale. Et d'ailleurs, tout étant bien considéré, Gautier doit être bonnement le fils de ses parents officiels. Jusqu'à présent, aucun document sérieux n'empêche de considérer comme fort probable cette solution morale et prosaïque.

Un autre enjolivement, qui provient des galéjades

de la conversation et des boutades de chroniques romanesques, fut apporté à l'enfance et à l'adolescence du futur romantique. De fait, il fut choyé par son père et par sa mère ; puis le lycée Louis le Grand, où il fut pensionnaire, lui parut une école moins douce : plus tard, il le traitera de « bagne » et dira qu'il y « fut saisi d'un désespoir sans égal ». Je « dépérissais », assurera-t-il. Et pourtant il y travailla bien. Il dira: « Je promettais un élève brillant »... En réalité, il n'y resta que trois ou quatre mois.

Il fut ensuite placé au lycée Charlemagne, comme *externe libre*. Deux heures de classe le matin, autant l'après-midi; et, quatre fois par jour, des allées et venues entre le lycée et la maison paternelle. Celle-ci, car ses parents avaient changé d'appartement, était à cinq cents pas du lycée, place Royale, numéro 8. — De nos jours, c'est le 8 de la place des Vosges. Le numéro 6, peu après 1830, sera la maison d'Hugo; actuellement, c'est le musée Victor Hugo.

Le père de Théo était bon latiniste : il servait de répétiteur à l'enfant. L'intelligence ouverte et ardente, la mémoire prodigieusement fidèle, Théo, sans grand effort, pouvait être un élève remarqué.

Vers quinze ans, comme tant d'autres apprentis humanistes, il s'essayait à écrire des vers français, et les montrait aux camarades. L'un d'eux était l'étrange et charmant Gérard Labrunie, qui se fera bientôt appeler Gérard de Nerval. Laissons-lui, même avant 1830, ce nom qui éveille une si tendre admiration chez nombre de lecteurs.

Nerval, plus âgé de trois ans que Théophile Gautier, s'était fait connaître dès le lycée. Il avait publié, non sans succès, des *Essais poétiques*, des « *Elégies nationales* », et même une satire sur l'Académie française. Blond et pensif garçon, il était pourtant la douceur même. Épris de pureté classique et du malicieux atticisme de notre XVIIIe siècle, il cherchait aussi à renouer avec un langage plus naturel, plus spontané, jaillissant des sources fraîches et du vieux terroir de l'Ile-de-France. Néanmoins il était touché par cette fièvre générale qui va devenir le romantisme. Bientôt il traduira *Faust* et tirera un drame du farouche *Han d'Islande*. Car des aspirations divergentes grondaient sous le front rêveur de Nerval; elles luttaient entre elles, obsédantes, et lui donnaient un regard inquiet, apeuré, mais d'une douceur inaltérable. Sa parole était lente, caressante; il savait écouter, parlait peu, et s'il montrait de l'enthousiasme, c'était surtout pour les essais de ses amis. Déjà une amitié, qui ne devait jamais se démentir, unissait les deux camarades de classe, Gérard de Nerval et Théophile Gautier.

Or, sans négliger ses essais de poésie, le jeune Théo apprenait à dessiner et à peindre. Non loin de l'appartement familial et du lycée Charlemagne, le peintre Rioult « avait son atelier rue Saint-Antoine, près du temple protestant ». L'externe libre put donc partager ses journées : le matin, il travaillait chez Rioult et, l'après-midi, il allait au lycée. Ses parents ne s'opposèrent pas à cet hybride emploi du temps : notre Théo en profita pour quitter le lycée sans avoir suivi jusqu'au bout la classe de philosophie.

***

L'année 1830 approchait. Parmi la jeunesse qui s'occupait d'art ou de littérature, une ardente fermentation bouillonnait. Dans les conversations, à l'atelier, dans tel groupe de jeunes, dans tel cénacle Jeune-France, on respirait des germes de fièvre. On s'exaltait. On rêvait d'atteindre au grand art, proclamait-on, à un art plus haut, plus varié, plus vrai, plus vivant que l'art fatigué des tenants du classicisme. Après Racine, on avait eu des Campistron... Quelle décadence, quelle chute!... Allons puiser aux sources vives, proclamaient les jeunes romantiques; cherchons au-delà du XVIIe siècle; faisons-nous disciples de Ronsard, de la pléiade et de Mathurin Régnier; apprenons une langue abondante et plantureuse dans Rabelais; remontons jusqu'au moyen âge; quittons Versailles et la colonnade du Louvre, mais admirons Notre-Dame et les cathédrales gothiques; élargissons notre culte de l'antiquité et, à côté de Virgile, de Cicéron ou de Tite-Live, admirons Lucrèce, Lucain, Tacite, Suétone; accueillons aussi les grands génies de l'étranger, Shakespeare, Gœthe, Schiller, Dante et Cervantès; puisons dans les poétiques trésors de l'Orient et de la Bible; brisons les cadres étroits et les règles factices; écoutons ce que nous dictent toute la réalité, tout l'homme, toute la nature, toute notre pensée et tout notre rêve.

Admirable et généreuse émancipation; grand souffle purifiant, jailli de tous les horizons: il suscitait une

poésie magnifiée par le sens du mystère; il apportait à la jeunesse des aspirations gigantesques. Chacun s'écriait: *tentanda via est;* et chacun se croyait la force de découvrir des mondes inconnus et de féeriques eldorados.

Cependant, à force de griffonner des vers, Théo avait en poche un manuscrit d'une certaine importance. Son ami Gérard de Nerval, malgré l'ascendant d'une précoce notoriété, considérait avec faveur les essais de son camarade et disciple; il le trouva digne d'être présenté à Victor Hugo.

Hugo approchait de ses vingt-huit ans, et la gloire lui souriait. Les *Odes et Ballades*, plusieurs fois réimprimées, *Han d'Islande*, les récentes *Orientales*, et ce *Cromwell* dont la retentissante *Préface* donnait une voix impérieuse aux aspirations des Jeune-France, — quel rayonnement, autour d'un beau et calme visage, où brillaient la jeunesse et la puissance d'un demi-dieu!

L'adolescent Théo, dont le cœur déjà était assez grand pour savoir admirer, tremblait, lorsque Nerval l'introduisit devant Victor Hugo.

Peu après, dans les cénacles, on parlait d'une prochaine pièce romantique. Ses répétitions suscitaient des orages dans le Théâtre-Français, temple et rempart de la tragédie classique. Cette pièce révolutionnaire était un drame en cinq actes : *Hernani ou l'Honneur castillan.*

Pour soutenir l'œuvre si combattue, étudiants, apprentis littérateurs et rapins que la fièvre du nouveau travaillait furent recrutés et distribués en escouades,

sous le commandement des plus fanatiques. Pour cette mémorable bataille au nom de l'art (25 février 1830), Théo se fit tailler son fameux « gilet rouge ».

De tels faits sont trop connus pour qu'on insiste. Dans les œuvres mêmes de Gautier, on en trouve des récits pittoresques *.

La « bataille » d'*Hernani*, quel stimulant pour l'apprenti poète. En quelques mois, il termine, il met au point les poésies qu'il veut publier tout de suite. Grâce à l'argent de ses parents, il les fait imprimer: le volume, modestement intitulé *Poésies*, paraît sous une couverture qui a la couleur rose de la pudeur.

Soudain, la révolution, les *Trois Glorieuses* (27 à 29 juillet 1830). Les pavés de Paris se dressent en barricades, et Charles X perd son trône. Les *Poésies* du débutant, qui se seraient peu vendues, se vendirent encore moins.

Il en profita pour grossir le volume. Les mois suivants, il écrivit d'autres pièces assez courtes et un long poème, *Albertus*. Si bien qu'en octobre 1832 les 190 pages du volume de juillet 1830 furent complétées par 177 pages nouvelles: le recueil complet, orné d'une lithographie « abracadabrante » de Célestin Nanteuil, et précédé d'une préface de l'auteur, parut sous une nouvelle couverture. Elle portait le titre d'*Albertus ou l'Ame et le péché, légende théologique* **.

La malchance, une seconde fois, frappait le poète

* Voir THÉOPHILE GAUTIER, *Souvenirs romantiques*, dans les Classiques Garnier. — ** Voir p. 336, la note bibliographique.

débutant: le volume de 1830 avait paru au moment d'une révolution; celui de 1832 paraissait à la fin d'une épidémie de choléra.

Par bonheur, pour supporter ce deuxième contretemps, il était aidé par l'insouciance et les rêveries que donne la jeunesse : il venait, le mois précédent, d'accomplir sa vingt et unième année.

Écoutons-le, dans sa *Préface*, parler de lui.

L'auteur du présent livre est un jeune homme frileux et maladif qui use sa vie en famille avec deux ou trois amis et à peu près autant de chats.

Un espace de quelques pieds, où il fait moins froid qu'ailleurs, c'est pour lui l'univers. Le manteau de la cheminée est son ciel; la plaque son horizon.

Il n'a vu du monde que ce que l'on en voit par la fenêtre, et n'a pas eu envie d'en voir davantage. Il n'a aucune couleur politique... Il aime mieux être assis que debout, couché qu'assis. C'est une habitude prise quand la mort vient nous coucher pour toujours. Il fait des vers pour avoir un prétexte de ne rien faire, et ne fait rien sous prétexte qu'il fait des vers...

... Quant aux utilitaires, utopistes, économistes, saint-simonistes et autres, qui lui demanderont à quoi cela rime, il répondra: Le premier vers rime avec le second quand la rime n'est pas mauvaise, et ainsi de suite.

— A quoi cela sert-il? — Cela sert à être beau...

Vraiment, à vingt et un ans, dès cette *Préface* et les poésies qu'elle présente, Théo montre déjà les caractéristiques de toute l'œuvre de Théophile Gautier.

Sauf la concentration, la « ciselure » dont témoignent les *Émaux et Camées*, déjà, dès *Albertus*, on saisit ce que sera non seulement Gautier poète et versificateur, mais aussi Gautier prosateur-poète, critique-poète, conteur-poète, et voyageur-poète. Et ses dons de poète sont aussi des dons d'artiste. Il faut donc s'arrêter près de ce recueil de 1832.

D'abord, pour éviter *de ne pas le comprendre du tout, notons ce qu'il ne faut jamais oublier en lisant du Gautier: c'est le ton de fantaisie poétique.* Nous insistons, car beaucoup de critiques ont pris au pied de la lettre, et bien lourdement, ses boutades ironiques. Très souvent, pour cet esprit si souple (et si désabusé malgré son sourire), la parole est un jeu, la pensée est une illusion qui nous masque la laideur et le néant des choses:

« L'art, écrit-il dans la conclusion de sa juvénile préface, l'art est ce qui console le mieux de vivre. »

En effet, Théo est *un artiste.* Il sera (et il est déjà) un artiste du verbe : prodigieusement doué comme écrivain, il voit les choses, il conçoit, il sent, il aime *en artiste.* Dès cette préface d'un volume de vers, il parle d'Ingres, de Delacroix, de Decamps; et voici par quels *tableaux à la plume* le récent rapin de l'atelier de Rioult exprime ce qu'il pense de ses poésies. C'est déjà, comme il le fera plus tard, une *transposition* d'un art dans un autre:

Ce sont d'abord de petits intérieurs d'un effet doux et calme, de petits paysages à la manière des Flamands, d'une

touche tranquille, d'une couleur un peu étouffée, ni grandes montagnes, ni perspectives à perte de vue, ni torrents, ni cataractes. Des plaines unies avec des lointains de cobalt, d'humbles coteaux rayés où serpente un chemin, une chaumière qui fume, un ruisseau qui gazouille sous les nénuphars, un buisson avec ses baies rouges, une marguerite qui tremble sous la rosée. Un nuage qui passe jetant son ombre sur les blés, une cigogne qui s'abat sur un donjon gothique...

Méditons un peu sur quelques mots qu'on vient de lire. « Ni torrents, ni cataractes... » cela veut dire que Théo rompt déjà (et va rompre davantage) avec le romantisme échevelé, — et aussi qu'il ne se propose pas les grandes envolées lyriques, qui ne sont pas dans sa nature. A-t-il l'étoffe, a-t-il la puissance d'un Chateaubriand, d'un Lamartine ou d'un Hugo? A-t-il la concentration de pensée d'un Vigny? Aura-t-il la frémissante passion d'un Musset?... « Ni torrents, ni cataractes », écrit-il déjà, et il songe « aux petits paysages à la manière des Flamands ». Quelques années encore, et il sera le styliste méticuleux, le passionné ciseleur des *Émaux et Camées.*

Ainsi, dès 1832, et dans ces premières poésies de Gautier, on commence à voir plusieurs nouvelles orientations du romantisme. Plus tard, elles aboutiront d'une part à « l'écriture artiste » des Goncourt et aussi au renouveau de faveur pour l'art du dix-huitième siècle et pour l'exotisme; d'autre part, elles aboutiront aux restrictives théories de l'école parnassienne.

Ces orientations, que marque déjà le jeune Gautier, peuvent être désignées par les mots suivants: moins

de lyrisme et moins d'outrance; mais plus d'art et plus de légère fantaisie.

Comme *artiste en vers*, la maîtrise du débutant est évidente. Déjà il est le disciple, presque l'émule, du génial virtuose des *Odes et Ballades*, des *Orientales* et d'*Hernani*. Car les chefs-d'œuvre futurs, *Contemplations*, *Châtiments* ou *Légende des siècles*, malgré leur splendeur plus éblouissante, ne doivent pas nous empêcher de constater l'étonnante facture dont Victor Hugo disposait vers 1830. Il faut même reconnaître que cette facture, dans l'ensemble, est éminemment classique. Et c'est en faire le nécessaire éloge. Elle est dans la tradition de Malherbe et de Boileau. Elle s'assouplit, elle devient plus musicale, au commerce de Ronsard et de Chénier. (De nos jours, nous ne séparons pas André Chénier du XVIIIe siècle; nous voyons en lui, sauf pour quelques pages, une sorte de *Delille pompéien*, un grécisant en style Louis XVI ou déjà directoire; mais, vers 1830, les poètes voyaient en Chénier un novateur; et leurs épigraphes le prouvent.)

Quant à la *fantaisie*, elle amenait le jeune Gautier à se rapprocher des contes en vers, soit de La Fontaine, de Voltaire ou de Musset. D'ailleurs, cette fantaisie du poète méridional n'allait pas sans éloquence ni flots de paroles. Elle le conduisait au vers enjoué, entraînant, franc d'allures et primesautier, gambadant, qui secoue son panache et ses grelots, et qui s'amuse aux cabrioles des rimes inattendues. C'est le vers aux coupes capricieuses, bien qu'il n'abandonne pas la stricte mesure de l'alexandrin traditionnel; il procède

de Mathurin Régnier, de Corneille dans *le Menteur* ou dans *l'Illusion comique*, et de Racine dans *les Plaideurs*. Car c'est bien le vers de la comédie poétique ou lyrique, celui de Victor Hugo (qui sera plus accentué, comme dans *Ruy Blas*), celui de Gautier bientôt dans *Pierrot posthume* ou *le Tricorne enchanté*, et celui de Banville et celui de Rostand.

Par l'art et par la fantaisie, Gautier peut éviter le prosaïsme quand il suit la *musa pedestris*. Voilà qui explique la jalousie, les réticences et les blâmes de Sainte-Beuve, jusque vers 1860. Car Sainte-Beuve croit voir, en ce débutant plus jeune que lui, un disciple, un « successeur » (écrit-il), et qui a plus de tour de main. Ce petit Théo, il écrit des « épîtres » comme *Joseph Delorme* et il s'attaque à des sujets familiers; mais il y met une saveur d'art, un « ragoût », une verve et un esprit, une souplesse et une sûreté de style qui manquent souvent à Sainte-Beuve.

Voici quelques vers d'une « épître » :

Quand nous aurons assez causé littérature,
Nous changerons de texte et parlerons peinture.
Je te dirai comment Rioult, mon maître fait
Un tableau qui, je crois, sera d'un grand effet.

. . . .

Surprises dans le bain, les sept femmes sont nues.
Leurs contours veloutés, leurs formes ingénues,
Et leurs coloris frais comme un rêve au printemps,
Leurs cheveux en désordre et sur leurs cous flottants,

La terreur qui se peint dans leurs yeux pleins de larmes,
Me paraissent vraiment admirables; les armes
Du paladin Renaud faites d'acier bruni
Étoilé de clous d'or, sont du plus beau fini :
Un panache s'agite au cimier de son casque.

. . . .

Puis je te décrirai ce tableau de Rembrandt
Qui me fait tant plaisir, — et mon chat Childebrand
Sur mes genoux posé selon son habitude,
Levant vers moi sa tête avec inquiétude,
Suivra les mouvements de mon doigt, qui dans l'air
Esquisse mon récit pour le rendre plus clair...

Et voici quelques vers d'une « élégie » :

L'idole du matin n'est pas celle du soir,
Et toute jeune fille est comme son miroir
Qui reçoit chaque image et n'en conserve aucune.

. . . .

Le cœur qui n'aime plus a si peu de mémoire !
On rougit de l'amour dont on se faisait gloire,
Le temps coule, et bientôt on arrive à ce point
De dire en le voyant: Je ne le connais point.
Qu'y faire? Ramener son manteau sur sa plaie,
Et sous un rire faux cacher sa douleur vraie;
Dévorer par orgueil les larmes de ses yeux,
Et déchu du bonheur, déshérité des cieux,
Incapable à jamais d'un élan grandiose,
De toute sa hauteur descendre dans la prose,
Comme l'aigle blessé qui, sanglant, sur le sol
Tombe, ne fermant pas la courbe de son vol*...

* D'autres poésies de ce recueil sont reproduites page 146 et suivantes.

Les poésies publiées en 1832 se terminaient par le long poème qui donnait son titre à tout le recueil: *Albertus* (voir ci-dessous, p. 151). Ce poème comprend cent vingt-deux strophes de douze vers chacune, ce qui fait plus de quatorze cents vers. Faut-il dire qu'il semble trop long? Chaque digression, chaque description, chaque « couplet de facture » y sont traités avec art, caprice, imprévu, relief et couleur; il y a çà et là de l'éloquence, ou de la verve, ou de l'ironie, ou de la jeunesse piaffante, et aussi, en maints endroits, de beaux vers évocateurs, sonores et musicaux, qui attestent un poète doué et maître de sa forme. Mais au total, *Albertus* donne une impression de longueur.

A cette réserve, l'ironique Théo, vers la même époque, nous répond par un passage des *Jeune-France* qu'il faut citer. Car, entre 1832 et 1835, dans ses vers comme dans sa prose, il s'abandonne à des caprices analogues. Donc, dans le « dialogue bachique » intitulé *Sous la table*, l'un des buveurs fait cette narquoise confidence:

— C'était un soir... Je revenais de je ne sais où et j'allais au même endroit. Je marchais machinalement, les mains dans mes poches, le chapeau sur l'oreille, un cigare de la Havane (non, c'était un cigare turc) à la bouche, si avancé qu'il me roussissait les moustaches; j'avais, je crois, ma redingote à brandebourgs...

— Ne pourrais-tu supprimer tous ces détails et en venir au fait?...

— Non certainement. Les détails sont tout; sans détails, il n'y a pas d'histoire. D'ailleurs, c'est de la couleur locale, et cela donne de la physionomie.

***

Malgré cette allure désinvolte, notre débutant travaillait avec ardeur. En deux ans, trois ouvrages sont écrits et publiés, *les Jeune-France*, *Mademoiselle de Maupin*, et *les Grotesques* (ceux-ci dans un périodique). Ces trois ouvrages, conçus à des dates rapprochées (1833-1835), reflètent un même état d'esprit et témoignent des mêmes goûts littéraires ou artistiques : ils se complètent l'un l'autre pour nous révéler les aspirations de Gautier à la veille de ses vingt-cinq ans. Ils débordent de jeunesse, d'entrain et de gaieté souriante : ils ont une séduction charmeresse. Pourquoi demander du sérieux, de la gravité, un ton doctoral et peut-être ennuyeux, à un poète artiste et ironiste, qui s'amuse lui-même à voir le ruissellement lumineux de ses phrases et de ses images ?... Théo nous entraîne dans une féerie enchantée. Lorsqu'il raille, lorsqu'il se moque de nous, de ses amis et de lui-même, c'est alors, peut-être, qu'il est le plus sérieux.

On le dit romantique ; on l'appelle « l'homme au gilet rouge ». Et le voilà, à vingt-deux ans, qui fait la satire des excès du romantisme.

— « *Les Jeune-France*, dira-t-il plus tard, furent mes *Précieuses ridicules*. »

Dans ses premières poésies d'avant 1830, il avait écrit des vers macabres, intitulés *Cauchemar ;* en 1833, pour s'en moquer, il les cite dans l'épigraphe de *Daniel Jovard*. Or « *Jovard* », c'est presque « jobard », comme

Théo le fait remarquer. Voici ces quelques vers, du macabre le plus galant :

Par l'enfer! Je me sens un immense désir
De broyer sous mes dents sa chair, et de saisir,
Avec quelque lambeau de sa peau bleue et verte
Son cœur demi-pourri dans sa poitrine ouverte.

On venait de célébrer le moyen âge, les décors « échauguettes et mâchicoulis », les rondes du sabbat, gnomes, sorcières et autres fantasmagories hoffmannesques, sans oublier l'orientalisme et l'exotisme. On avait proclamé que pour trouver la poésie, il fallait d'abord *dépayser* l'imagination, et même étourdir la raison... Voilà que le jeune Gautier déclare :

La poésie n'est pas plus ici que là, elle est en nous. Il y en a qui vont demander des inspirations à tous les sites de la terre, et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils ont, à dix lieues de Paris, ce qu'ils vont chercher au bout du monde... La poésie, toute fille du ciel qu'elle est, n'est pas dédaigneuse des choses les plus humbles; elle quitte volontiers le ciel bleu de l'Orient... La poésie est partout... Regarde, c'est dans ces murs que s'est passée la meilleure partie de ton existence; tu as eu là tes plus beaux rêves, tes visions les plus dorées... La maison est un corps dont tu es l'âme et à qui tu donnes la vie : tu es le centre de ce microcosme. Pourquoi donc vouloir te déplacer et devenir accessoire, lorsqu'on peut être principal? O Rodolphe! crois-moi, jette au feu toutes tes enluminures espagnoles ou italiennes. Une plante perd sa saveur à être changée de climat, les pastèques du Midi deviennent des citrouilles dans le Nord... Ne te transplante pas toi-même: ce n'est que dans le sol natal que l'on peut plonger de puissantes et profondes racines...

Ainsi pensait-il, déjà. Il était influencé, d'ailleurs, par le goût de Gérard de Nerval pour l'Ile-de-France, et par celui de Sainte-Beuve, dans *Joseph Delorme*, pour « les coteaux modérés »; — il subissait l'ascendant d'Henri Heine, fixé à Paris dès le printemps de 1831 et bientôt ami de Nerval et de Gautier même; — il était entraîné aussi par son personnel désir de précision pittoresque et par sa ferveur pour les méticuleux peintres de l'école flamande. Si bien que ce jeune Théo, qui avait déjà publié des « épîtres et des élégies », achevait de se séparer du romantisme échevelé, flamboyant, turgescent, — et il regardait vers une poésie « intimiste ». Il développait donc son talent selon l'orientation indiquée par les mots que nous avons commentés: « ni torrents, ni cataractes ».

D'autre part, dès *Maupin* (et dès ses articles d'alors), il célébrait la prééminence de l'art de la Renaissance et plus encore de l'art antique. Il revenait, déjà, aux sources éternelles de la Beauté.

Les Grotesques sont de capricieuses improvisations à propos de poètes du deuxième ou du troisième rang, mais généralement dédaignés. Il serait déplacé de demander au fringant chroniqueur de 1834, des études patiemment documentées, élaborées d'après les innombrables « fiches » qu'exige notre érudition moderne. Sur Villon, Théophile de Viau, Saint-Amant, Cyrano de Bergerac, Colletet, Scudéry et quelques autres, il nous propose — après avoir fait une ou deux lectures sans doute rapides — de brillantes images qui traduisent son impression. Il ne résiste guère à

l'innocent plaisir d'étonner le lecteur ou de l'éberluer; lui-même, depuis si peu de temps (et grâce peut-être aux vieux bouquins légués par l'abbé de Montesquiou), il a découvert ces auteurs oubliés! Qui donc, en effet, a lu Pierre de Saint-Louis ou Scalion de Virbluneau?... Malgré tout, si notre Théo exagère l'éloge et atténue la critique, il s'en rend compte et l'avoue. Dès la première page, il reconnaît que la plupart de ces auteurs, « moins connus et moins fréquentés, sont du second ordre »; et, à la dernière page, il leur dit ce mélancolique adieu:

— « Rentrez donc dans votre poussière..., et que l'oubli vous soit léger. »

Mademoiselle de Maupin peut donner lieu à des malentendus. Considérons d'abord quelques faits certains. En novembre 1835 et durant les années suivantes, l'œuvre n'a que très peu de lecteurs : l'éditeur Renduel ne veut plus rien imprimer de ce débutant qui ne se vend point. Quarante ans plus tard, Gautier étant mort, l'œuvre a enfin conquis le public; on en publie diverses éditions; et chaque année, rien que chez l'éditeur Charpentier, on en vend trois mille exemplaires. Or, chaque année, et pour un livre qui n'est pas une « nouveauté » d'un fournisseur en vogue, y a-t-il plus de trois mille lecteurs de choix, capables de goûter la fantaisie poétique et l'admirable style de *Maupin*? Évidemment, ce vaste public comprend nombre de lecteurs de qualité moyenne, attirés peut-être par l'art juvénile et le charme d'un récit amoureux — mais attirés aussi, et certainement, par des

peintures libres et des situations risquées. C'est là un fait, et il faut le reconnaître tel qu'il est.

Si la loyauté défend de l'atténuer, elle défend aussi de l'exagérer. Les lecteurs qui cherchent des peintures libres dans *Maupin* en cherchent ailleurs également. Mais ailleurs, elles sont rarement relevées et rendues aussi peu nocives, faute de la spiritualité que l'art apporte avec lui. Dans *Maupin*, la beauté les enveloppe; elle les transporte sur un plan où rayonne souvent une lumière purifiante. Or c'est là, sur ce plan supérieur, que les meilleurs lecteurs écoutent les harmonieuses cadences de ce poème en prose.

Maupin, malgré son scénario de roman d'amour et d'aventure, est surtout la confession et le rêve d'un poète jeune. Confession dans les cent cinquante premières pages (jusqu'à la fin du chapitre v). Puis, comme un rêve qui flotte dans le sillage d'un rêve de Shakespeare, c'est une transposition Jeune-France de *Comme il vous plaira**.

Gautier lui-même (vers la fin du chapitre XI) le reconnaît : l'action de son roman est analogue au scénario de la comédie shakespearienne; les personnages de *Maupin*, les uns par rapport aux autres, sont dans les mêmes situations, remarque-t-il, que ceux du grand Will. Bien plus, le roman et la comédie, emportés l'un et l'autre par la verve et la fantaisie poétiques, emploient parfois les mêmes expressions. On peut

* Sur le roman, et sur sa célèbre *préface* qui résulta d'une campagne de presse autour d'un procès, voir notre édition de *Mademoiselle de Mauprin* dans les Classiques Garnier.

s'étonner qu'une femme de 1830 dise, dans une conversation familière : « La pensée d'un amant est un gouffre plus profond que la baie de Portugal » (chapitre VI). Mais on s'étonne moins, quand on entend la Rosalinde de Shakespeare s'écrier : « O cousine, cousine, mon amour ne peut être sondé; il a un fond introuvable comme la baie de Portugal » (acte IV, scène I).

Quelques années plus tard, dans *la Presse* du 17 décembre 1838, Gautier reproduira un long fragment de *Maupin* (sur le théâtre de rêve), et il avouera :

> Alors, nous avions pour bréviaire un volume contenant *Comme il vous plaira, le Songe d'une nuit d'été, la Tempête* et le *Conte d'hiver* d'un certain drôle nommé Shakespeare, qui serait refusé aujourd'hui par tous les directeurs comme n'ayant pas la *science des planches*, stupide prévention qui assimile un poète à un menuisier.

Maupin est nourrie de souvenirs littéraires et artistiques. Notre Théo, à vingt-trois et vingt-quatre ans, laisse déborder tout ce qui bouillonne dans sa tête. Il n'ignore certes pas, grâce peut-être aux indications de Nerval et de Heine, le *Wilhelm Meister* de Gœthe. Il a beaucoup lu et il a beaucoup retenu; mais il n'a pas encore beaucoup vécu. Toutefois, parmi tant d'influences, seules ont fructifié celles qui étaient conformes à ses nécessités intérieures. Si bien que ces souvenirs étrangers révèlent déjà ses aspirations profondes et durables. Et ici, un rapprochement s'impose : bien que dans deux domaines différents, *Maupin*

est pour Gautier ce que sera *l'Avenir de la science* pour Renan : le déversoir d'un jeune cerveau qui vient de se remplir fiévreusement [3].

Notre Théo, enivré de littérature, d'art et de poésie, était déjà un parfait styliste. Qu'allait-il faire? Comment allait-il orienter sa vie? Ou comment la vie allait-elle l'orienter lui-même?

Or, Balzac cherchait des collaborateurs pour sa *Chronique de Paris*. Séduit par *Maupin*, il fit quérir le débutant: il l'orienta vers le journalisme et la critique.

Quel tournant brusque; quel renversement de destinée. Sur les couvertures de l'éditeur Renduel, Théo annonçait *le Capitaine Fracasse* : il ne pourra l'écrire que vingt-cinq ans plus tard. Dans *Maupin*, dans *les Jeune-France*, il vouait aux gémonies les journaux et les critiques. Soudain, et pour toute sa vie durant, le voilà feuilletoniste, critique d'art, critique dramatique et critique littéraire. Tout de suite, son supplice commence: en 1836, il écrit soixante-quinze articles; quatre-vingt-seize l'année suivante; cent deux en 1838.... Le voilà désormais, comme il l'avouera souvent, attaché au journal, ainsi que l'esclave antique à la meule du moulin.

Plus tard, découragé par un travail qui est « toujours à recommencer » il dira:

— Le feuilleton est un arbuste dont les feuilles tombent chaque soir, et qui ne porte jamais de fruits.

Mais en 1836, il avait encore la force et les illusions de la jeunesse.

***

A l'automne de 1834, ayant vingt-trois ans depuis quelques mois, il vient de quitter sa famille. Il n'a pas eu besoin de rompre avec elle. Sa mère l'aimait avec une tendre indulgence ; et son père, bon lettré, admirait un début aussi brillant : durant plusieurs années, il continuera de recopier les articles de Théo, lorsqu'il les lira dans un journal. D'ailleurs, par économie, après une perte d'argent, ses parents venaient de s'installer, bien petitement, à la barrière de Passy : son père y est nommé receveur à l'octroi. Le Jeune-France peut-il continuer de vivre à la charge de ses parents? Peut-il se laisser exiler sur la lisière de la banlieue?

Au centre de Paris, il loue, pour deux cent cinquante francs par an, un petit logement dans l'impasse du Doyenné. De nos jours, lorsque nous traversons la place du Carrousel, nous avons quelque peine à imaginer que cette grande surface vide fut jadis occupée par un peuple de maisons, avec des rues, des ruelles, des cours et des impasses. Au lendemain de 1830, ces vieilles maisons, déjà condamnées à disparaître et marquées pour l'expropriation, étaient dans le délabrement. Quelques-unes, car le Pavillon Mollien (Musée du Louvre) n'était pas encore construit, se groupaient au pied de la Galerie du bord de l'eau, près du Guichet qui la traverse encore aujourd'hui, mais qui alors conduisait à un pont suspendu. Palais

et masures n'étaient séparés que par l'étroite rue des Orties.

Dans ces maisons guettées par le démolisseur, rapins et aspirants poètes se logeaient à prix réduits. Gérard de Nerval y entraîne Gautier. Ils y retrouvent Camille Rogier, Célestin Nanteuil, Ourliac, Arsène Houssaye, Jehan du Seigneur, et quelques autres, Petrus Borel le lycanthrope, Philothée O'Neddy, Bouchardy, surnommé « cœur de salpêtre », et aussi Auguste Macquet. Ce littérateur, essayant de se faire connaître, avait amélioré son nom trop ordinaire: il signait Augustus Mac'Keat.

L'impasse et la rue du Doyenné étaient pittoresques à souhait. Là, nos Jeune-France se sentent affranchis de la vie banale et bourgeoise. Chantiers de démolitions, murs ébréchés, portes branlantes, palissades verdies de mousse, arbres poussant au hasard parmi les ruines, semblent une oasis de liberté aux fantasques bousingots qui veulent jeter leur gourme. Grisettes gentiment frisottées sous leurs capotes à brides ; actrices en passe d'être célèbres ou débutantes sans emploi, et qui voudraient jouer au naturel les grandes amoureuses ; épouses sentimentales auxquelles le marital bonnet de coton apporte une tendresse sans imprévu et faiblissante; jeunes langoureuses aux belles formes gonflées comme des fruits et qui étaient lasses de poser les Diane, les Minerve et autres divinités sans tempérament, — toutes, brunes ou blondes, la chair lactée comme un Rubens ou ambrée comme un Giorgione, sachant ou ignorant l'orthographe, ce qui n'a jamais

changé la saveur d'aucun baiser, — toutes sont accueillies et fêtées avec un entrain pantagruélique. Soupers, bals masqués, punchs, sérénades, aubades, pantalonnades et autres charivaris font retentir les vieilles masures agonisantes. Et la nuit, quand les belles visiteuses s'échappaient, nos romantiques voyaient la lune blanchir une coupole à moitié écroulée: c'était l'église Saint-Thomas du Louvre, où Bossuet avait prêché un carême devant le Grand Roi.

Pour ces divertissements d'une « bohème galante », ainsi que l'appellera Nerval dans le titre d'un volume ; pour ces festoiements rabelaisiens, les chroniques dans les journaux fournissaient de l'argent. Articles à *la Presse*, au *Figaro*, au *Monde dramatique*, — dans *Ariel, journal du monde élégant*, — dans la *Chronique de Paris* et dans dix autres: « le Théo », comme l'appelaient ses camarades, était pris dans l'engrenage.

D'autres charges, aussi, s'imposaient à lui; et, dans son entourage, immédiat, journalier, des douleurs, des misères parlaient à son cœur charitable. Avec courage, avec loyauté, il n'écartait aucune des lourdes dépenses que les jours lui apportaient. Compatissant et plein de bonté (car sa prétendue « impassibilité » ne sera jamais qu'un masque), peut-il résister à des spectacles de maladie, de souffrance et de mort? L'une de ses passagères amies, Ninette, qu'on appelait poétiquement « la Cydalise », et dont le beau corps avait inspiré plus d'un peintre, vient de mourir. Une autre, plus simplement appelée Eugénie Fort, s'était attachée à Théo et lui avait donné un enfant; celui-ci vint au

monde en novembre 1836; dans la famille et parmi les amis, on l'appellera Toto; et, pour le public, il sera le littérateur Théophile Gautier fils. D'autre part, place Royale puis à Passy, le père de Théo, sa mère et ses deux jeunes sœurs sont éprouvés par un revers de fortune: pour tous ceux qui l'aimaient, Gautier devint un soutien généreux et plein de tendresse.

Mais adieu les rêves de travail libre; adieu les loisirs studieux et féconds: le poète était « tombé » dans la prose productive.

Il y resta poète. Il y garda son noble cœur, et aussi toutes ses convictions, toute sa foi d'artiste. Jamais sa plume n'écrivit contre sa conscience. Il servit loyalement les intérêts de l'art. Et malgré le déchet, — inévitable dans une production hâtive, improvisée, tiraillée par les « actualités » sans cesse diverses et renaissantes, — il accomplit, plus de trente ans durant, une grande œuvre de critique: on y retrouve ses meilleurs dons d'artiste évocateur, de styliste et de poète. Son intelligence harmonieuse et son prodigieux instinct de la Beauté lui donnèrent une clairvoyance à peu près infaillible.

Ici, il est impossible de ne pas faire une remarque sur sa force physique. Pour ne pas être écrasé par les besognes et par les plaisirs de la vie qu'il allait mener, il fallait une résistance d'athlète. Par bonheur, malingre jusqu'à ses dix-huit ans, il venait de s'entraîner à la boxe, à la natation, à l'escrime, et même à l'équitation. Il jugeait fashionable de gonfler ses biceps comme un lutteur, d'élargir ses épaules comme celles de l'Hercule

Farnèse, et d'assener, sur « les têtes de turcs », dans les bals musettes, tels coups de poing prodigieux qui éberluaient les grisettes sentimentales. « Le temps des littérateurs phtisiques est passé », déclarait-il dans l'épanouissement de ses vingt-cinq ans. Et bientôt, dans les stances qu'il intitulera *Fatuité*, il s'écriera:

Je suis jeune; la pourpre en mes veines abonde;
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu...

Cette force acquise, accumulée, — cette réserve de résistance musculaire, — allait lui permettre, durant quelque trente ans, de supporter vaillamment les fatigues du journal, des théâtres, des expositions, des voyages en pays lointains, des besognes littéraires, sans oublier d'autres fatigues plus aimables.

Harcelé, dès 1836, par une production haletante, et bientôt collaborateur régulier de *la Presse*, que dirige Émile de Girardin, il écrit néanmoins des poésies, qu'il recueillera bientôt, et aussi des nouvelles, ou plutôt des fantaisies poétiques en prose.

Fortunio, roman incroyable, publié d'abord sous le titre de *l'Eldorado* (1837), est un rêve où s'abandonne l'auteur, afin d'échapper à une réalité qui l'oppresse. « *Fortunio*, déclare-t-il, est un hymne à la beauté, à la richesse, au bonheur. »

Théo essayait aussi de s'évader vers les horizons chimériques, en écrivant *la Toison d'or* (1839), histoire d'un jeune rapin « au pourchas du blond ». Ou encore il se complaisait dans les mirages d'une antiquité pittoresque, violente et voluptueuse, en assem-

blant les magiques et sombres couleurs d'*Une nuit de Cléopâtre :* ces récits, joints à d'autres, formeront bientôt le volume intitulé *Nouvelles* (1845).

Cependant, en février 1838, avait paru *la Comédie de la mort;* ce long poème ne valait pas *Albertus.* Il était accompagné d'une cinquantaine de courtes poésies, composées durant les six années précédentes. Le volume, refusé par l'éditeur Renduel, fut publié par Désessart, avec une vignette de Louis Boulanger. L'année suivante, revenant à son goût pour un théâtre de rêve, tel qu'il l'avait pris à la lecture de Shakespeare, Théo donna une « fantaisie dialoguée »: *Une larme du diable.*

Il commençait, avant ses trente ans, à être las de ce que les jours lui apportaient. Il se réfugiait dans la résignation ; malgré sa verbosité, il emprunte un thème austère, et semble prendre la gravité d'un vieux stoïcien désespéré :

> Il ne se croyait pas le pivot de la création, et comprenait fort bien que la terre pouvait tourner sans qu'il s'en mêlât (écrit-il au début de *la Toison d'or*) ; il ne s'estimait pas beaucoup plus que l'acarus du fromage ou les anguilles du vinaigre; en face de l'éternité et de l'infini, il ne se sentait pas le courage d'être vaniteux; ayant quelquefois regardé par le microscope et le télescope, il ne s'exagérait pas l'importance humaine.

Certes, ce n'est pas là le ton de Pascal; mais les deux tristesses (christianisme à part) sont-elles si lointaines l'une de l'autre?

Dès 1835, dans *Maupin* (chapitre x), autre confidence désabusée:

La création se moque impitoyablement de la créature et lui décoche à toute minute des sarcasmes sanglants. Tout est indifférent à Tout, *et chaque chose vit ou végète par sa propre loi.*

Nous soulignons: cette idée est capitale chez Gautier. Elle domine sa conception de la vie et tous ses jugements esthétiques. Pour lui (et pour plus d'un philosophe, mais avec des vocabulaires différents), chaque être est un *microcosme*, un *tout* qui se meut, se développe et meurt, parmi une infinité d'autres êtres qui font de même.

Comment Gautier conçoit-il le monde, l'univers indéfiniment mystérieux, et l'homme qui est à soi-même un mystère? Artiste et poète, avec un esprit intuitif et qui se soucie peu d'élaborer un système d'idées abstraites, Gautier, si la vie quotidienne le met en face des questions essentielles que nul ne peut constamment éluder, emploie certains mots qui reviennent sous sa plume spontanément, c'est-à-dire avec une nécessité réflexe. Notons et soulignons ces mots significatifs: *mots-images*, ils symbolisent des idées, ou des orientations de sentiments-idées.

Tout ce qui vit exerce une action, c'est-à-dire émet un « rayonnement ». De chaque atome, comme de chaque pensée, partent des « ondulations » qui se propagent vers l'infini du temps et de l'espace. On peut les ignorer, mais elles subsistent. Elles agiront de

nouveau, dès qu'un autre atome mieux adapté, ou un autre esprit mieux doué, les percevra. Lorsque Gautier apprend la mort de Baudelaire, il écrit, au début d'un « feuilleton dramatique », une méditation qui révèle sa pensée secrète :

Eh quoi, cet esprit si fin, si ingénieux, si plein de curiosité et de recherche, soufflé comme une bougie par la froide haleine qui nous éteindra tous! Cette *sphère*, brillant de toutes les couleurs; ce *monde* d'idées, d'images, de rêves, crevé comme ces bulles qui montent du fond de l'eau! De tout cela plus rien, du moins de perceptible pour nous, car ce *globule*, en s'évanouissant à la surface du sombre océan des choses, produit peut-être des *ondulations* jusqu'aux limites de notre univers, au delà de Saturne, d'Uranus et de Neptune *.

Tout s'écoule... Mais chaque chose et chaque être, et aussi l'ensemble du flux universel, sont perçus à divers degrés, par l'atome, par l'animal, ou par l'homme. Et aussi, chaque *tout* particulier, chaque *microcosme*, reçoit plus ou moins des reflets et des influences de tous les autres. Parmi les mieux doués de ces *microcosmes*, sont les artistes de génie. Ils perçoivent le monde avec harmonie; dans leurs œuvres, ils en donnent une traduction, un équivalent qui sont forcément incomplets et personnels, mais qui sont accomplis dans leur genre; ces œuvres, participant à l'absolu de la beauté,

* Ce passage, comme beaucoup d'autres, a été supprimé par les éditeurs des *Portraits contemporains*. Nous l'avons reproduit dans *Souvenirs romantiques* (Éditions Garnier). On y voit aussi (notes p. 352 à 356) quelques renseignements sur les rapports de Baudelaire et de Gautier.

peuvent être indéfiniment comprises par d'autres esprits appropriés ; elles sont virtuellement immortelles.

Voici d'ailleurs quelques textes. Dès 1830:

« Un style est un *prisme* magique où la création se réfléchit en tous sens » (article sur Hoffmann). Et plus tard : « Livrons-nous, s'écrie-t-il avec un accent gœthéen, livrons-nous à tous les épanouissements de la vie... Soyons traversés, *comme des prismes*, par les rayons des soleils et les effluves des univers. »

Ainsi le mot *prisme*, — ou plutôt l'image de ce prisme qui reçoit de la lumière et la réfléchit, — Gautier l'utilise pour symboliser la perception individuelle. Or celle-ci, pense-t-il, devient, chez les grands hommes, une force active: selon « la propre loi qui est sa vie », l'artiste *organise* ces « effluves » du grand tout; il en fait un *microcosme*. A propos de Delacroix, en 1841, Gautier déclare:

Il existe, il vit par lui-même; en un mot, il porte en lui le *microcosme*, c'est-à-dire *un petit monde complet*. Cette précieuse faculté d'une création intérieure n'appartient qu'aux organisations d'élite, et c'est le secret de leur puissance... Tous les artistes n'ont pas assez de génie pour *coordonner* leurs impressions et pour leur donner de la *logique*. Ils manquent *d'unité*... *

Cette unité intérieure communique aux œuvres l'harmonie et la beauté; les artistes grecs en ont donné les plus hauts exemples. Dès 1837, au courant d'un

* Sur *l'idée secrète* de Gautier, voir notre volume *Théophile Gautier*, appendice.

article (*la Presse*, 19 décembre), il proclame, malgré son romantisme :

« L'art antique est complet et parfait. » Pour notre Théo, cet art sut exprimer à jamais de hautes aspirations de l'âme humaine.

Faute d'une harmonieuse beauté, produite par une logique intérieure et organisatrice, les œuvres les plus nobles ne sont que des témoignages périssables, et les plus heureuses productions de la nature ne sont que des apparences éphémères. Plus tard, voyageant en Orient, il écrira :

> Je ne pouvais m'empêcher de penser à tous ces trésors de beauté perdus pour le regard humain, à tous ces types merveilleux de la Grèce, de la Circassie, de la Géorgie, de l'Inde et de l'Afrique, qui s'évanouissent sans avoir été reproduits par le marbre ou la toile, sans que l'art les ait éternisés et légués à l'amoureuse admiration des siècles : Vénus qui n'auront jamais leur Praxitèle, Violantes dénuées de Titien, Fornarines que ne verra pas Raphaël.

Dans un univers où tout est flux et reflux, y a-t-il quelque permanence? Oui, et voici, lumineuse et stable, la foi de Gautier : ce qui est immortel, c'est l'art. Parmi ce que nos sens perçoivent, « l'art seul a l'éternité. » Mais tout ce qu'il ne transfigure pas s'évanouit en vibrations de moins en moins perceptibles; ainsi le caillou, tombant dans l'eau, fait naître des ondulations qui se propagent vers l'infini, en s'évanouissant indéfiniment.

Chaque mouvement particulier, qu'est-il dans le grand tout?... Dès sa jeunesse, malgré ses boutades

ou galéjades, Gautier a déjà constaté que l'aboutissement de chaque rêve est une désillusion :

... Un fétu de paille est tombé sur une fourmi et lui a cassé la troisième patte à la deuxième articulation ; un rocher est tombé sur un village et l'a écrasé : je ne crois pas que l'un de ces malheurs arrache plus de larmes que l'autre aux yeux d'or des étoiles. Tu es mon meilleur ami, si ce mot n'est pas aussi creux qu'un grelot. Je mourrais, il est bien évident, si éploré que tu sois, que tu ne te passeras pas de dîner seulement deux jours, et que, malgré cette épouvantable catastrophe, tu n'en continueras pas moins à jouer fort agréablement au tric-trac. Quel est celui de mes amis, quelle est celle de mes maîtresses qui saura mon nom et prénoms dans vingt ans d'ici, et qui me reconnaîtrait dans la rue si je venais à y passer avec un habit percé au coude? Oubli et néant, c'est tout l'homme.

De chaque plaisir, que reste-t-il dès la minute suivante?... Dans ces chambres délabrées du Doyenné, quelles fêtes, quels cris de joie, quels bouquets de mots d'esprit et quelles gentilles « Cydalises », quelles aspirations d'art et quelles ardentes « camaraderies », quels coups d'ailes vers l'avenir!... Cinq ans plus tard, qu'en est-il resté?... Le mélancolique Gérard de Nerval est guetté par la folie; Arsène Houssaye joue au chroniqueur boulevardier et ne sera qu'un papillotant improvisateur; Célestin Nanteuil fabrique à la douzaine des dessins pour les romances; Augustus Mac'Keat tourne au raté; et lui, « le Théo », accablé de charges de famille, il est un manœuvre en feuilletons... Chaque semaine, que reste-t-il du feuilleton de chaque lundi ?

Pour s'évader de sa tristesse, pour « se fuir soi-

même », une occasion se présente. Un amateur riche, Eugène Piot, veut chercher des curiosités, tableaux, armes, étoffes, en Espagne. Il emmène Gautier (mai 1840).

***

Ce fut une révélation. Ancien rapin, les yeux attentifs et sachant voir; écrivain pittoresque armé d'un vocabulaire inépuisable qui peut tout évoquer; poète fantaisiste qui donne à son récit la grâce de l'imprévu et de la jeunesse, Théophile Gautier, « sur les chemins », rédigeait ses « Lettres d'un feuilletoniste » et les envoyait à *la Presse :* il prouvait à tous ses lecteurs, et à lui-même, qu'il était un merveilleux *écrivain de voyages.* Descriptions de villes ou de campagnes, croquis de mœurs, promenades dans les musées, fêtes populaires ou scènes d'auberges, processions ou courses de taureaux, le prosateur-poète, amusé, stimulé par ses réussites de style, captait tout, et renouvelait son talent.

Si prodigieuse et séduisante que soit la *facilité* de Gautier, il faut constater qu'elle résulte d'un travail incessant et minutieux, même dans ses récits de voyage. Sa mémoire l'aidait beaucoup : mémoire des mots, mémoire des formes et des couleurs. Son cerveau, grâce à des acquisitions de tous les instants, lui fournissait donc un abondant répertoire de choses vues et de notations par le verbe, où l'écrivain n'avait qu'à puiser.

D'ailleurs, plume ou crayon en main, il prenait beaucoup de notes. Capricieux, primesautier dans l'invention et dans le choix des expressions verbales, il est

d'abord, avant de rédiger, un observateur soigneux, exact, consciencieux, scrupuleux. Aucune prévention ne fait dévier son regard, qui transmet chaque chose à une intelligence : celle-ci clarifie et organise. Cette première *impression*, Gautier la note, aussitôt, dans le frémissement, dans le vif de la sensation naissante. Pour ce voyage en Espagne, l'on conserve encore (fonds Lovenjoul) un de ses carnets de notes. Pour d'autres feuilletons, notamment sur les expositions ou les musées, on peut consulter aussi quelques feuilles couvertes de rapides notations : avec des mots, des bouts de phrases, parfois avec une métaphore notée en abrégé, ce sont comme des croquis instantanés, et qui n'ont d'autre intention que l'exactitude. Parfois (comme Hugo en voyage), Gautier les rend plus précis grâce à un dessin, un croqueton.

Dans une lettre, il dit qu'il veut écrire « ayant les choses sous les yeux ». Dans une autre, où il demande à un ami de prendre des notes pour lui, il conseille, comme un classique (ou mieux comme un homme raisonnable) la soumission à l'objet:

— « Peu de réflexions, de verbiage et d'idées synthétiques; mais *la chose*, *la chose*, et *toujours la chose.* » Et cela, dès 1837, à vingt-six ans.

Aussi quand on le traitait de fantaisiste (ce qui est juste), il repliquait parfois qu'il était un observateur scrupuleux (ce qui est juste aussi). Nous venons de voir comment ces deux qualités ne s'excluaient pas mutuellement: son talent savait les concilier. Et toutes deux faisaient le charme de ses récits de voyages.

Les *Lettres d'un feuilletoniste*, publiées par *la Presse* à mesure qu'il les envoyait d'Espagne, eurent un vif succès. Dès son retour (octobre 1840), il continua d'en faire paraître d'autres à la *Revue des Deux Mondes* et à *la Revue de Paris* (toutes deux dirigées alors par Buloz). Quelques mois plus tard, Gautier fut décoré.

Cette excursion au-delà des Pyrénées lui avait fourni la matière de deux livres admirables qui paraîtront bientôt; l'un en prose: *Tra los montes*, qui deviendra le *Voyage en Espagne ;* l'autre en vers : *Espana* (1845).

A Paris, Gautier retombait au journalisme. « Pauvre Théo », se laissait-il dire. Dans son existence de prolétaire de la plume, il trouvait parfois quelques avantages et quelques distractions. On le fêtait, çà et là, pour son talent, son esprit, sa bonté. On le choyait dans le salon de Mme Delphine de Girardin, femme du directeur de *la Presse*, où Gautier feuilletonisait sans aucune trêve. On aimait ce grand lettré, causeur primesautier, artiste, si prompt à obliger, sans ombre de jalousie, et qui vivait au milieu des hommes (sans oublier les femmes), à la façon d'un bon géant de conte d'enfants.

Sa chevelure mérovingienne, bien que les outrances 1830 ne fussent plus à la mode, continuait d'attirer les regards. Sur ses vastes épaules, horizontales et bossuées de muscles comme celles d'un lutteur antique, les cheveux bruns et soyeux s'étalaient encore en molles ondulations. Une longue moustache de guerrier gaulois, brune mais roussie par la fumée de ses éternels cigares, dessinait un épais croissant aux pointes

retombantes. Ses yeux de myope, clignant pour mieux voir, semblaient se voiler ou se réfugier dans l'ombre; ils avaient un regard nostalgique et lointain; sombres et dorés, ils luisaient comme une feuille morte au fond d'une source... Sa main, grasse et courte mais fort belle (et il le savait), jouait avec le cordon d'un monocle carré, bordé d'un filet d'or. Ses gilets à vastes ramages continuaient à être fastueux et de couleurs bigarrées. Sa cravate, lâche et longue, flottait comme une écharpe qui va se dénouer.

La corpulence du placide Théo, et surtout sa longue habitude d'être assis pour lire ou écrire, donnaient à sa démarche la rêveuse lenteur d'un Oriental. Entre intimes, chez lui ou en visite, parfois même quand il se promenait sur le boulevard, il arborait des vêtements inusités et des étoffes décoratives, gilets à lampas écarlates ou safranés, vestes soutachées de brandebourgs, cravates flottantes aux couleurs printanières, bouton d'or ou vert boulingrin. En 1845, quand il revint d'Algérie (après deux mois d'excursion passés à l'état-major du général Bugeaud), il fut quelques semaines à circuler sur le boulevard, drapé dans un burnous arabe et le fez rouge sur la tête, comme un marchand de tapis ou de cacahuètes. Si l'on en paraissait surpris, il racontait gravement qu'il venait de ramener une lionne vivante. « Une lionne?... — Oui, sur l'impériale de la diligence, je l'ai ramenée entre mes jambes, comme un toutou... » Et le timide, le casanier Sainte-Beuve, complètement éberlué, se le rappellera dix-huit ans plus tard (articles de 1863).

Faute de lions ou de tigres, Théo se rattrapait avec plusieurs familles de chats. Son goût pour les animaux, chats, chiens, perroquets, oiseaux des îles, lui inspirera un livre délicieux : *Ménagerie intime*... Il aimait aussi les chevaux. Il acheta un phaéton, puis un coupé capitonné de grenat, puis un coupé bleu, puis un autre « œil de corbeau ». Pour traîner « le carrosse du feuilletoniste », il se pourvut de deux poneys minuscules, Jane et Blanche, si fringantes et si dociles, si affectueuses, qu'elles émerveillaient tous ses amis.

Pour un tel luxe, et pour toutes les charges qui pesaient sur le bon Théo, combien de besognes improvisées mais qui l'obsèdent.

Par bonheur, au théâtre, ses ballets de *Giselle* et de *la Péri*, dansés par Carlotta Grisi, profitaient de la vogue de cette étoile. Dans ses chroniques, Théophile Gautier la célébrait avec une éloquence où perçait une sincère tendresse. Les deux ballets, profitant aussi de deux partitions applaudies, l'une de Burgmuller et l'autre d'Adolphe Adam, tenaient l'affiche à Paris, à Londres, à Berlin, à Moscou. Le poète était grisé par ce succès imprévu et fructueux. Mais l'argent lui glissait des mains. Dépensier, trop généreux, plus charitable aux autres que prévoyant pour lui-même, il vivait à la petite semaine. Malgré son apparence placide, sans cesse il était harcelé : pour demain, pour aujourd'hui, plus d'argent. En mai 1846, alors qu'il roule carrosse et entretient deux poneys, il relance un éditeur:

Cher Hetzel,

Je suis pané et très pané. — Fais-moi un billet de trois cents livres au cinq du mois prochain. — Je le ferais escompter par mon père et je mettrai l'argent chez toi le 2 juin, jour où je touche mes capitaux à *la Presse.*

Je ne puis sortir; Dumas ayant manqué de parole, je suis obligé de boucher un trou de dix jours...

Ce « trou », c'était dix feuilletons : du 19 au 30 mai, Gautier donna une longue nouvelle, *les Roués innocents*, pour remplacer les *Mémoires d'un médecin*, qu'Alexandre Dumas avait laissé annoncer, mais qu'il ne donnait pas.



1848, la révolution.

Que devient la littérature?... Plus d'une capitale d'Europe est secouée par le vent révolutionnaire... Que deviennent les ballets *Giselle* et *la Péri ?*

Sans fortune, sans réserves d'argent, sans crédit, et accablé par ses charges de famille, il vend poneys, voitures, harnais, et tout ce qu'il peut. Mais à quel prix?... Sa mère est malade. Il faut trouver de l'argent, pour elle et pour ses deux filles qui la soignent... Un dimanche, le 26 mars 1848, sa mère meurt. Théo, si tendre, et si longtemps choyé par cette mère indulgente et douce, Théo, le jour même, et parce qu'il faut de l'argent pour le convoi, écrit une chronique théâtrale. Et il y parle, car l'actualité l'exige, de *l'Auberge des Adrets* et de *Robert Macaire* (lundi 27 mars, *la Presse*).

D'avril à décembre 1848, quatre-vingt-dix feuille-

tons au moins. Rien qu'à *la Presse*, trente-deux sur le théâtre, vingt-deux sur les expositions de peinture et les «beaux-arts», et vingt autres, remplis par un roman écrit en toute hâte, *les Deux Étoiles*, qui recevra un second titre, *Partie carrée*, puis un troisième, *la Belle Jenny*. Et cela fait soixante-quatorze feuilletons. Ce qui n'empêche pas d'autres feuilletons à *l'Événement*, au *Journal*, et un long article à la *Revue des Deux Mondes*. Or tout cela équivaut à quelque treize cents pages, soit *quatre volumes de plus de trois cents pages.* — *Quatre volumes, en huit mois.* — Et pour publier cette masse d'articles, combien de journées dans les expositions, combien de soirées dans les théâtres... Chez lui, combien de visites de quémandeurs voulant qu'il parle d'eux; à l'imprimerie du journal, combien d'heures où le prote le harcèle afin d'obtenir sa « copie » toujours en retard.

Labeur accablant, — pour quel gain dérisoire!... Les journaux, les revues, appauvris par la révolution, réduisent le salaire de tous leurs collaborateurs.

Broyé par cette besogne mercenaire, il pense encore, malgré tout, à la poésie. Dès janvier 1849, à la *Revue des Deux Mondes*, paraissaient trois poèmes, trois *Variations nouvelles sur de vieux thèmes.*

C'étaient :

I. — *Affinités secrètes, madrigal panthéiste;*

II. — *Le Poème de la femme, marbre de Paros;*

III. — *Symphonie en blanc majeur.*

Voilà donc les premières pages des prochains *Émaux et Camées* (première édition, 1852).

Ce recueil était en gestation, semble-t-il bien, depuis quelques années déjà. Telle pièce publiée en 1830, comme *Paysage*, ne serait pas déplacée dans le volume qui s'accroîtra, d'une édition à l'autre, jusqu'à la mort du poète (1872). Les *Émaux et Camées*, complets et dans leur texte définitif, bénéficient donc d'un labeur (ou d'une méditation) que l'on peut répartir sur presque toute la vie littéraire du poète.

Dès ses débuts, comme nous l'avons remarqué, il était maître de son talent. Avec une clairvoyance presque infaillible, il appréciait les œuvres de ses camarades et les siennes. *Albertus*, *les Jeune-France* et *Maupin*, dès 1832-1834, laissent prévoir la poétique des *Émaux*. Le jeune Théo pouvait constater son étonnante facilité à improviser de la prose brillante et pittoresque, ou des alexandrins oratoires et fantaisistes. Son goût pour le travail bien fait, son admiration pour le métier sûr et méticuleux des peintres flamands, son désir d'être guidé par une vérité observée avec soin dans la vie quotidienne (« ni torrents, ni cataractes », écrivait-il) — voilà qui l'avait fait aspirer à une forme littéraire de jour en jour plus exacte, moins aventureuse, plus « poématique », plus concentrée, plus résistante à l'usure du temps. Un article de journal, qu'en restait-il le lendemain?... Mais un poème court, bien composé, travaillé avec soin, sculpté comme un ivoire, ciselé comme une pièce d'orfèvrerie, a plus de chance de vaincre le temps qui détruit tout.

Cette idée, ce désir de perfection et de solidité, déjà, dans plus d'une chronique, Gautier les avait exprimés. On connaît les strophes sur l'*Art*, qui terminent les *Émaux et Camées*, et qui formulent leur poétique:

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité,
Le buste
Survit à la cité...

Dès 1847, en rendant compte du *Salon*, il écrivait:

Il est doux, pour une âme que n'altère pas l'âpre soif du gain, de *ciseler* solitairement dans le marbre et dans les vers, ces deux matières dures, étincelantes et froides, son rêve d'amour et de beauté... On se dit : « j'emploie la suprême forme de l'art, je fais le travail le plus divin auquel l'esprit humain puisse se livrer; peut-être dans deux mille ans, ne saura-t-on que Paris a été l'Athènes du Nord que par un fragment de statue retiré des décombres, que par quelques vers de ce poème...

Deux ans auparavant, dans un autre *Salon* :

Le marbre et le vers sont deux matières également dures à travailler, mais les seules qui gardent éternellement la forme qu'on leur confie.

Les trois pièces des *Émaux*, publiées en janvier 1849 dans une revue, sont donc un aboutissement: leur auteur aspirait depuis longtemps à réaliser une telle forme de poésie. Il y a plus : ces trois poèmes, comme d'autres qui paraîtront en 1849, ne devaient pas être alors d'une composition toute récente. Par exemple,

Cærulei oculi, poème inspiré par la célèbre danseuse Carlotta Grisi, peut dater des quelques années précédentes, et même de 1842. Dans le premier texte, dont le manuscrit est conservé à Chantilly (collections de l'Institut, fonds Lovenjoul), *Cærulei oculi* était un « poème en deux chapitres » *(sic)* intitulé *Marine*. (Nous publions ce premier texte, voir page 326). On y retrouve les impresssions, ou les souvenirs et les rêveries de Gautier. Un tel émoi résulte soit du voyage qu'il fit avec Carlotta Grisi (mars 1842) quand il allait à Londres pour monter le ballet *Giselle*, dont il est l'auteur, soit d'un autre voyage où, aimant déjà Carlotta, il la rejoignit à Londres, pour la première représentation de son autre ballet *la Péri* (novembre 1843). — Les variantes du manuscrit, la séparation des deux « chapitres » du poème en deux poésies différentes *(Cærulei oculi, — Tristesse en mer)* semblent prouver une gestation qu'il faut répartir sur de longs mois.

Nous venons d'écrire le nom de Carlotta Grisi, et de parler d'un poème qu'elle inspira : il nous faut évoquer ici quelques sentiments de Gautier.

La famille Grisi, d'origine milanaise, fournit des cantatrices et des danseuses célèbres. Judith Grisi, chanteuse acclamée peu après 1830, parut un instant à Paris, épousa un grand seigneur et mourut jeune. Sa sœur Julia Grisi, chanta jusqu'à la fin du second Empire. Elle épousa aussi un grand seigneur. Mais elle divorça, et fut longtemps la camarade particulière de Mario, ténor au Théâtre-Italien. Dès 1834, le

jeune Théo admirait fort la beauté de Julia : il y faisait allusion dans la préface de *Maupin;* en 1837, il la célébra dans une longue élégie pittoresque (voir ci-dessous *la Diva*, page 218).

Trois autres Grisi, trois sœurs, cousines germaines de Judith et de Julia, connurent aussi des succès de théâtre. Marina, selon l'exemple de ses cousines, se fit épouser par un grand seigneur. Elle quitta les planches, fut étroitement séquestrée par un mari jaloux, et devint la mère de quatorze enfants.

Carlotta, dont il va être question à propos de Gautier, témoigna d'un esprit encore plus pratique : elle épousa d'abord son maître de danse, Perrot, fort célèbre un peu avant 1840. Perrot la forma et la lança. Alors, elle divorça, épousa un grand seigneur russe, se fixa près de Genève, après 1850, à Saint-Jean, dans une princière demeure; elle éleva sa fille dans les principes les plus sévères.

Enfin, la plus jeune de ces trois sœurs Grisi, Ernesta, chanta quelque temps au théâtre, soit à Paris ou à Londres, mais elle n'épousa pas un opulent seigneur : elle devint la fidèle compagne du bon Théo et lui donna deux filles qu'il éleva avec tendresse : Judith Gautier, qui aura tant de talent comme écrivain, et Estelle, qui deviendra la femme d'Émile Bergerat.

Quels sentiments s'éveillèrent en Gautier? Par quelles alternatives, aimant les deux sœurs, hésita-t-il entre Carlotta la danseuse et Ernesta la cantatrice?... Bien des documents sont inédits encore; beaucoup d'autres ont disparu... Le certain, c'est que, dès 1841,

Gautier, dans ses comptes rendus de théâtre, s'intéresse vivement à Carlotta. Il lui adresse une déclaration en vers, et chante déjà ces « yeux de violette » auxquels il pensera si souvent (voir ci-dessous: *A une jeune Italienne*, page 300). Pour elle, il combine le scénario de deux ballets, *Giselle* et *la Péri;* pour elle, il va deux fois à Londres; pour elle, il écrit plusieurs de ses poésies; pour elle (et retiré chez elle, à Saint-Jean, dans l'été de 1865), il écrit le roman de *Spirite;* avec elle, vingt ans durant, il entretient une incessante correspondance; c'est « Carlotta », à l'automne de 1872, le dernier nom qu'il essaye d'écrire, d'une main que la mort fait trembler... Mais c'est Ernesta qui lui donna deux filles: Judith, le 24 août 1845, Estelle, le 27 novembre 1848; et c'est Ernesta, tendre et loyale, moins prévoyante, moins « pratique » et plus « bohème » que la danseuse enrichie, c'est Ernesta qui partagea longtemps la pénible, la précaire existence d'un poète sans fortune et condamné au journalisme.

1852: les *Émaux et Camées* sont prêts à paraître; Gautier approche de ses quarante et un ans... Voilà plus de vingt années qu'il accumule des vers et surtout de la prose. Quelles réflexions mélancoliques, quand il songe à ce petit volume, mince et frêle, ce léger in-18 de cent huit pages, dans une « édition diamant », et qui coûte vingt sous? Ce n'est que dix-huit poèmes (auxquels d'autres, jusqu'à sa mort, s'ajouteront). Ces quelques feuilles, c'est alors son meilleur espoir de poète. Que sont devenus les autres volumes peu

achetés; et que sont devenus les mille ou douze cents articles, où il a monnayé son talent?

Il aspire à la beauté parfaite, il est capable d'y atteindre; mais il s'use, pour vivre, dans des besognes au jour le jour... Journaliste; littérateur à la journée... C'est une pensée obsédante, une hantise... Ah, cette besogne, où il émiette son temps et sa force, devra-t-il la subir jusqu'à son dernier souffle?...

Il lutte pourtant. Ses *Voyages* ont du succès : après l'Espagne, il a parcouru, en quelques semaines, le Nord de l'Italie (1850) et publié un volume. Brouillé avec la *Revue des Deux Mondes*, et ennuyé par un procès, il s'est occupé, avec Arsène Houssaye et Louis de Cormenin, de remettre à flot *la Revue de Paris*. Ses nouvelles, ses contes, caprices ou fantaisies, il les réunit en trois volumes in-octavo, *la Peau de tigre* (1852). Mais ce recueil, trop varié, sans unité, bariolé et humoristique, à quels lecteurs s'adresse-t-il?

On ne comprend plus, déjà, l'ironie de ses *Jeune-France*: la censure de Napoléon III les interdit, comme immoraux et subversifs. Ils n'obtiennent pas l'estampille bleue, qui permet alors aux livres de circuler : « *préfecture de police, sûreté générale, colportage* ». Une telle interdiction nous étonne aujourd'hui. Elle nous rappelle pourtant qu'une page du sermon de Bossuet sur l'*Ambition* parut être, en 1915, une condamnation de Guillaume II. Dans la Belgique occupée et violentée par les envahisseurs germaniques, la Kommandantur fit interdire la réimpression de ce sermon classique.

De même, dans *les Jeune-France*, vers la fin de la

préface de 1833, il y avait des phrases fantaisistes que la censure impériale appliquait au coup d'État du 2 décembre 1851 :

Qu'est-ce qu'une révolution. Des gens qui se tirent des coups de fusil dans une rue ; cela casse beaucoup de carreaux ; il n'y a guère que les vitriers qui y trouvent du profit. Le vent emporte la fumée... Mais le premier drôle venu grimpe furtivement au trône et s'assoit dans la place vide...

Ces boutades, en 1833, faisaient songer à Louis-Philippe: elles pouvaient être publiées sous le Roi-Citoyen. Sous Napoléon III, la police les interdit, et supprime le livre tout entier. Alors *les Jeune-France* ne sont plus imprimés qu'à l'étranger, à Amsterdam, « *à l'enseigne du coq* ».

L'été de 1852 approchait : le feuilletoniste, profitant des relâches des théâtres, entreprend un nouveau voyage. Sans s'occuper du lancement des *Émaux et Camées*, qui vont paraître en juillet, il part dès le milieu de juin : en quatre mois, il voit Malte, Smyrne, Constantinople et Athènes. Il satisfaisait son goût pour la couleur de l'Orient, et son culte de la beauté grecque.

Dès ses premiers feuilletons et presque au lendemain de 1830, ce romantique, assez clairvoyant pour comprendre également le lyrisme de Delacroix et le style de M. Ingres, avait célébré les hautes leçons de l'antiquité. Épris d'harmonie dans les formes plastiques et dans les pensées, il estimait que la culture grecque était une suprême révélation. Quand il gravit la colline

sacrée d'Athènes, lui aussi, mais treize années avant Renan, il fit sa *Prière sur l'Acropole :*

> C'est là que rayonne, immortellement, la beauté vraie, absolue, parfaite. Ensuite, il n'y a que des variétés de décadence, et la Grèce garde toujours, accoudée à ses blocs de ruines, le haut droit aristocratique de flétrir le reste du nom de barbare. En face du Parthénon, œuvre si pure, si noble, si harmonieusement balancée sur un rythme divin, on tombe dans une humble et profonde rêverie; et l'on se dit que, malgré les religions nouvelles et les inventions de toute sorte, l'idée du Beau a disparu de la terre.

De retour à Paris, il constate le succès des *Émaux et Camées*. En quelques mois, la première édition est épuisée. Il en prépare une seconde, qui paraîtra en février 1853, augmentée de deux poèmes. L'éditeur, d'ailleurs, n'oublie pas de supprimer quelques pages blanches, de serrer les strophes, pour économiser le papier : le nouveau volume, comme le précédent, ne coûte que vingt sous.

Ces deux « éditions-diamants », combien peuvent-elles rapporter à l'auteur ?... Sur chaque exemplaire, il touche deux sous, ou peut-être, par faveur, deux sous et demi ou même trois sous. Cela fait de cinquante à soixante-quinze francs pour une édition... Tire-t-on à mille exemplaires, ou à cinq cents?... Ainsi le succès des *Émaux et Camées* dans leur nouveauté, cela vaut, pour le poète, entre deux cents et trois cents francs, *au maximum*. C'est alors le prix de deux ou trois feuilletons.

Somme dérisoire, rapportée par un chef-d'œuvre

qui réussit, peut-elle empêcher le « pauvre Théo » de retomber au journalisme sans gloire mais productif?... Tandis qu'il accumule de la « copie », on sonne souvent à la porte de son petit appartement, dans un cinquième étage de la sombre rue Rougemont; et c'est un camarade plus pauvre, empruntant quelques louis que le « bon Théo » ne sait pas refuser; — et c'est un créancier qui présente un billet, lorsque la bourse du poète est à plat.

En 1855, en moyenne, un feuilleton tous les deux jours. A tous les articles habituels, s'ajoutent les chroniques sur l'Exposition universelle, qui donneront matière à deux volumes compacts, *les Beaux-Arts en Europe* (1855). — L'année suivante, nouveau recueil d'articles : *l'Art moderne*.



Cependant, à *la Presse*, la situation d'un tel écrivain n'était pas celle qu'il méritait. Au bout de dix-huit années d'une collaboration brillante et incessante, on le traitait comme un tâcheron... Mal payé, donc méprisé... Son directeur, Émile de Girardin, ne comprenait pas que le *pauvre* Théo restât honnête. Avec une telle situation littéraire, pensait ce pratique directeur, comment Théo, au lieu de demander des avances à la caisse du journal, ne se fait-il pas payer en sous-main par les auteurs, les libraires, les actrices, les théâtres, les peintres et les marchands de tableaux?... Car il n'aurait pas manqué de clients. Mais il n'était

pas à vendre. Même dans un journal, il servait les intérêts de « l'art sacré ». — Quel niais, pensait Émile de Girardin. Et en 1847, publiquement, par un cinglant article contre son fidèle collaborateur, le « patron » lui avait bien fait sentir ce mépris.

Gautier, malgré tout, était retenu à *la Presse* par la nécessité. Une charmante influence de femme le retenait aussi. Intelligente, bonne, aimable et radieusement belle, Mme de Girardin, l'ancienne Delphine Gay, était une façon de muse, ou plutôt de blonde égérie, pour les artistes et les poètes. Elle écrivait, elle tenait enseigne de femme de lettres et d'auteur dramatique, mais sans gêner personne par d'excessives prétentions de « précieuse » ou de génie en bas bleus. Obligeante, dévouée, ingénieuse en flatteuses cajoleries, enthousiaste et fidèle dans ses admirations, elle avait aussi assez de talent, assez d'esprit, de tact et de bonne grâce, assez de distinction et de simplicité, pour être la gentille et tendre camarade d'un Gautier, d'un Hugo, d'un Nerval, d'un Lamartine, d'un Chassériau ou d'un Musset, et même d'une autre femme-auteur, George Sand. Son salon, pour quelques familiers, était une oasis où elle faisait de la lumière ; longtemps cette bonne fée, avec l'ascendant que lui donnaient sept années de plus que Théo, le retint dans le journal du mari *.

Mais, vers 1854, touchée par la maladie, elle semblait « désirer d'en finir ». Son esprit affaibli était

* Sur Delphine de Girardin, voir les *Souvenirs romantiques* de Théophile Gautier (Classiques Garnier).

envoûté par les tables tournantes. Elles se détachait de tout, et ne pensait plus qu'à la mort: elle s'éteignit le 29 juin 1855.

Gautier, deux mois auparavant, avait quitté *la Presse*. Désormais, il était attaché au *Moniteur Universel*. Son premier article, dans ce journal, parut le 9 avril.

Mieux payé, donc besognant moins, il pouvait espérer qu'il aurait un peu de temps à lui. On ne l'astreignait plus à « suivre » les théâtres lyriques, ni les petits théâtres que l'on dit musicaux : autant de dérangements et de comptes rendus en moins. Quant au *Moniteur*, qui deviendra le *Journal officiel*, il était sous la surveillance immédiate des fonctionnaires impériaux. Chaque soir, vers onze heures, le fonctionnaire qui le dirigeait emportait les épreuves du journal, et les soumettait au ministre de l'Intérieur, qui donnait son visa. Ainsi, de fait, Gautier devenait une façon de critique officiel: cela donne de l'ascendant sur beaucoup de lecteurs, mais risque d'amortir le prime-saut (sinon la liberté) du critique. Il est vrai que Théophile Gautier, par bonté et même par lassitude, tournait à une apathique indulgence.

Ses voyages en Algérie, en Syrie, et aussi dans l'Espagne d'un caractère déjà africain, lui donnaient le désir de s'évader vers des pays lumineux. L'Orient, l'Égypte ancienne sollicitaient son imagination de poète. Dans la première série des *Émaux et Camées*, il avait chanté les *Nostalgies d'obélisques*. Sous les yeux des romantiques, l'Égypte des Pharaons, monde inconnu,

impénétrable depuis deux mille ans, venait de s'ouvrir aux modernes. Durant les quelques années qui précèdent 1830, Champollion déchiffrait les signes hiéroglyphiques : les bornes de l'histoire humaine allaient reculer, tout à coup, de vingt ou trente siècles. Pour les poètes, plus prompts que les savants, quelles perspectives, quels mirages se prolongeaient vers l'infini du passé, dans un magique décor de monuments impérissables. Pyramides, hypogées, villes « aux cent portes », lacs immenses creusés par des nations captives, cortèges triomphaux qui se déroulent au-delà de l'horizon, migrations de peuples à travers des régions désertiques : Gautier, dans son imagination, reconstruisait un monde mystérieux et lui donnait des proportions surnaturelles.

Il venait de l'évoquer, comme un rêve féerique, en 1852, à propos d'un grand opéra : le *Moïse* de Rossini, ou plus exactement le *Mosè in Egitto*. Jadis, dès 1837, cet opéra et surtout l'apparition de Julia Grisi rayonnant dans les dorures d'une loge comme un Titien dans son cadre avaient fait écrire au jeune Théo une poésie: *la Diva*. L'admiration pour cette Italienne épanouie avait pu stimuler l'admiration pour l'opéra. En tout cas, quinze ans plus tard, dans une chronique théâtrale de novembre 1852, au retour même de son voyage en Orient, il écrivait, à propos de ce *Mosè in Egitto* :

Certes, s'il y eut jamais sujet poétique et grandiose, c'est celui-là. La délivrance d'un peuple opprimé quittant la terre d'esclavage pour la terre promise, sous la

conduite d'un prophète inspiré de Dieu, quel admirable thème à développer! Et pour fond à cette action, la mystérieuse Égypte, avec ses énormités architecturales, ses allées de sphinx accroupis, ses avenues d'obélisques, ses monstrueuses idoles à têtes d'animaux, ses temples aux panneaux d'hiéroglyphes, aux colonnes grosses comme des tours, ses stèles bariolées, ses syringes s'enfonçant dans le granit rose des montagnes, ses hypogées où dorment, couche par couche, des nations de cadavres embaumés, ses processions interminables de prêtres coiffés du pschent et portant sur leurs épaules la bari mystique, tout cet aspect funèbre et sacerdotal qui étonne et confond l'esprit à travers tant de siècles écoulés...

D'après le vocabulaire de ce feuilleton improvisé, où l'on retrouve les mêmes mots que dans *Nostalgies d'obélisques*, on constate que Gautier, avant 1852, avait fait maintes lectures sur l'Égypte, comme sur tant d'autres sujets. Et d'ailleurs, comment n'aurait-il pas aimé les *Scènes de la vie orientale* de son ami Nerval?

Quelques années plus tard, pour donner une forme plus précise à ses rêves égyptiens, il utilisa « l'érudition et la bibliothèque » de son ami Ernest Feydeau. Dans la reconnaissante dédicace du *Roman de la momie*, il lui écrivait :

Vous m'avez fait croire que j'étais savant et que je connaissais assez l'ancienne Égypte pour la décrire... vous avez soulevé devant moi le voile de la mystérieuse Isis et ressuscité une gigantesque civilisation disparue... L'histoire est de vous, le roman est de moi; je n'ai eu qu'à réunir par mon style, comme par un ciment de mosaïque, les pierres précieuses que vous m'apportiez.

Le Roman de la momie parut d'abord au *Moniteur* (mars à mai 1857), puis en volume. On fut émerveillé des descriptions qui évoquaient la vallée du Nil et le désert avec tant d'intensité, de couleur et de précision. « Vous êtes donc allé en Égypte », lui demanda-t-on avec ironie. Et il répondit: « Je ne l'ai pas encore visitée, mais je l'ai vue ». C'était exact: il l'avait vue en visionnaire et en poète. Il ira en Égypte douze ans plus tard.

Son roman égyptien avait entraîné, une fois de plus, l'imagination du pauvre Théo loin de l'asphalte et du bitume parisiens, — loin du monde sans joie, pensait-il, où l'on triture des choses théâtrales et où il faut « faire de la copie ».

Le désir de voyager, et aussi une combinaison de librairie, poussaient Gautier vers le féerique empire des czars. La Russie, pour beaucoup de Français d'alors, était un monde mal connu, énigmatique et presque légendaire. Les souvenirs de l'épopée napoléonienne, l'incendie de Moscou, l'épouvantable retraite à travers un désert de neige étaient encore de vivantes images dans les esprits. Et la récente campagne de Crimée, le siège obstiné et la défense héroïque de Sébastopol (1855) donnaient au monde slave, au « colosse russe », une grandeur indéfinie et fabuleuse... On disait que d'énormes richesses, dans les églises ou les palais, avaient été accumulées dans cet immense pays... D'autre part, tout pratiquement, la photographie, « l'héliographie », étaient des procédés encore neufs, mais assez perfectionnés déjà pour donner un bon rendement dans une opération commerciale. On

pouvait donc espérer que cette Russie, cette « terre vierge », pourrait être l'objet d'une vaste publication, somptueusement illustrée d'héliographies, et dont le texte serait écrit par le « célèbre voyageur et le brillant critique d'art, M. Théophile Gautier ».

Partant pour Moscou et Saint-Pétersbourg, accrédité auprès de la Cour russe, assuré de la bienveillance (et de la souscription) de leurs Augustes Majestés le czar et la czarine, il croyait, enfin, avoir trouvé un commencement de fortune. L'éditeur annonçait une publication luxueuse, imprimée sur papier grand aigle, et qui coûterait 100 francs la livraison. Il y aurait deux cents héliographies, en vingt livraisons. Un exemplaire complet coûterait deux mille francs (cela équivaut à quelque six mille francs or de 1914.) L'ouvrage aurait pour titre: « *Les Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*, par M. Théophile Gautier ».

Dans le long prospectus de lancement, on retrouve, semble-t-il bien, la main de Théo :

> L'héliographie recueille comme un miroir les images des objets et les fixe magiquement... Son témoignage est toujours irrécusable; elle voit tout, n'omet rien, n'a jamais de négligence... Tâchez, loupe en main, de la prendre en défaut, et vous la poursuivrez sans l'atteindre dans l'infini du détail. Le soleil dicte : elle écrit. Et qui oserait accuser le soleil d'imposture : *Solem quis dicere falsum audeat?...*

A cette époque, on citait encore du latin dans les prospectus.

Pour préparer cette luxueuse publication, Gautier,

heureux de fuir les mercenaires besognes du journal et croyant conquérir une forte somme, devait être absent de Paris plus de six mois (mi-septembre 1858 à début d'avril 1859). La longueur d'un tel congé, accordé par *le Moniteur* durant la saison théâtrale, indique que cette publication sur la Russie était agréable au ministère français. Gautier partit plein d'espérances.

On l'avait mis en route avec de belles promesses et peu d'argent. Chez l'éditeur, les soucriptions n'affluaient guère. Là-bas, privé de tous ceux qu'il aimait, isolé dans ce monde slave si impénétrable à nos esprits latins, le poète désemparé fut pris d'une poignante tristesse. Il travaillait, prenait des notes avec soin, écrivait de longs articles qui paraissaient à mesure dans *le Moniteur* — hélas, à quoi bon?... Ah! tout est vain, périssable, inutile, ridicule... On s'agite, on espère, on souffre, on voudrait étreindre un insaisissable bonheur; mais, comme l'avaient soupiré ses premières poésies, la mort est là, sur nous, en nous-mêmes; elle travaille sans cesse, elle dévore toutes nos minutes, cette insatiable... L'immense Paris, vu de si loin, qu'est-ce donc? Et qu'il est petit, ce petit monde des arts et des lettres, ce remuement de deux cents personnes qui se prennent au sérieux, dans leur univers qui commence à la Madeleine pour finir sur le perron de Tortoni... Et déjà, combien de morts.... Gautier n'a que quarante-sept ans, mais combien de fois, vers les cimetières parisiens, a-t-il accompagné les cercueils de ses meilleurs camarades!... Les mieux doués, les plus chers à son cœur, ils sont partis sans être pleurés, presque seuls,

parmi une indifférence générale... Déjà oubliés, abandonnés déjà... Au convoi d'Henri Heine, était-on plus de vingt?... A peine plus, pour Musset... Ce Chassériau enlevé à trente-sept ans plein de promesses et déjà de génie, et que Théo si souvent célébra... Balzac, qui écrivait à Théo sa dernière lettre — quelques mots tracés d'une main tremblante — Balzac mourait tandis que Théo était à Venise... Morte aussi, cette tendre et belle camarade, si bonne pour eux tous, Delphine de Girardin... Et ce malheureux Nerval, pris par la folie, suicidé, ou assassiné dans une ruelle infâme, miséreux cadavre de pendu, accroché par une corde aux barreaux d'un soupirail, devant la grille d'un égout.

Pensées funèbres, glas de la mort... Et voici que ses deux sœurs, plus pauvres que lui et aux abois, lui réclament encore de l'argent. Mais en a-t-il? Et que lui rapportent donc les fameux *Trésors d'art*, cette fastueuse publication, annoncée à grands fracas, mais sans souscripteurs?... Sœurs bien aimées, sa générosité les faisait vivre... Il leur répondit, de Saint-Pétersbourg, par une longue lettre, dont plus d'un passage est à méditer :

Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos chers parents morts; et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez, sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'au dernier soupir...

... Figurez-vous la nécessité de faire de la copie, l'esprit bourrelé par toutes ces inquiétudes; celle en outre d'être gracieux, amusant et gai avec une foule de gens, et vous

jugerez si je passe mon temps d'une façon agréable! Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses; je ne vis que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres, les voyages même ne m'amusent plus; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer.

N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans plus bouger.

Vous avez eu une bonne pensée, en allant rendre visite à nos chères tombes, de mettre des fleurs sur le marbre de Mme de Girardin. Celle-là m'aimait bien, et je pleure toujours sa perte. J'ai été bien triste, le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque nuit à midi; le ciel était jaune, la terre couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul, dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches petites et grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs ; mais mon esprit était comme un cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, et il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre Mère est morte, et il a servi à la faire enterrer!

Pardonnez-moi de vous écrire des choses si tristes, mais votre lettre m'a navré. Je vous dis la vérité pour que vous compreniez bien et ne doutiez jamais de moi, de loin ou de près. Aux autres, je suis obligé de déguiser les choses. Vous avez, comme moi, des cœurs éprouvés par l'adversité, et vous savez souffrir sans vous déshonorer par des plaintes inutiles *.

* Lettre publiée par Lovenjoul.

***

A Paris, par sa régulière collaboration au *Moniteur* (de fait, journal impérial et officiel), par ses relations amicales avec le personnel des musées, avec leur directeur le comte de Nieuwerkerke, et par la faveur si flatteuse dont Théophile Gautier jouissait dans l'entourage de la princesse Mathilde, l'ancien Jeune-France prenait figure de littérateur protégé par le régime impérial. Il appartenait au groupe des familiers dont « la bonne princesse » se faisait une aimable cour sous les ombrages de Saint-Gratien : Mérimée, Sainte-Beuve, de Sacy, Arsène Houssaye, Octave Feuillet, Gavarni, parmi les aînés; Flaubert, Renan, les Goncourt, le peintre Giraud, Claudius Popelin, émailleur et poète, parmi les moins âgés.

Presque fonctionnaire, et aspirant à quelque poste ou sinécure (inspecteur des Beaux-Arts, bibliothécaire?...), il lui fallait accepter plus d'une besogne. Il écrivait des discours pour les gens en place. Sa prose, par exemple, servait à faire valoir le secrétaire d'État qui la débitait à la distribution des prix au Conservatoire. Il assistait, en province, en Algérie ou en Espagne, à des inaugurations de chemins de fer, et il en rendait compte. Une autre fois, il célébrait le bassin Napoléon, inauguré dans le port de Cherbourg.

De tels services, ou de telles complaisances, n'amélioraient pas encore les finances du feuilletoniste chargé

de famille. Et on le voyait vieillir, s'alourdir, perdre confiance...

Pour ce résigné, des amis cherchèrent une habitation tranquille, dans la banlieue. On lui trouva une modeste maison et un petit jardin, à Neuilly, 32, rue de Longchamp. Il fit un bail avec promesse de vente, Mais pourrait-il jamais acheter cette humble retraite?

Ses deux filles et leur mère, Ernesta Grisi; — les deux sœurs du poète; — ses chats et toute sa « ménagerie intime »; — les livres d'une bibliothèque qui aurait dû être plus abondante si moins de camarades n'y avaient puisé; des gravures, des études peintes, des dessins, donnés au critique d'art par Delacroix, Ingres, Marilhat, Decamps ou Chassériau; des bronzes de l'animalier Barye; — un pêle-mêle disparate, capharnaüm ou bric-à-brac, beaux meubles anciens, fauteuils Régence et bahuts gothiques, étoffes orientales, russes ou algériennes, armes tartares ou paravents chinois; — toute cette smalah bohème et qui sentait le théâtre, l'atelier ou même la brocante, gens, bêtes et bibelots, s'entassa, en vrac, dans le banal chalet d'un petit rentier de la banlieue. De l'autre côté du mur, il y avait une « maison de repos » pour des demi-fous. On les voyait se promener sous les arbres. Mais leur jardin semblait prolonger le jardinet de l'écrivain.

Placide comme un patriarche biblique ou comme un prince indien en exil, le bon Théo, grave, lent à se mouvoir, le visage empâté, blafard, mais imposant de sérénité, regardait, rêveur, cette maison bruissante... Voilà donc son abri suprême et pour peu de temps; sa

tombe provisoire, en attendant l'autre... Être là, être ailleurs, que lui importe maintenant :

— « Aujourd'hui, dans Paris, avouait-il, je ne reconnais plus le Paris de ma jeunesse... Maisons abattues, amis disparus... Où sont-ils, ceux du Doyenné?... Ah! si vous aviez respiré dans la lumière joyeuse de 1830!... »

Vieilli avant l'âge, il redevenait jeune par éclairs, plein de verve et d'ardeur, dès qu'on parlait d'art ou de poésie. Dans le groupe de *l'Artiste*, ou avec tels confrères, Paul de Saint-Victor, Baudelaire (qui avait dédié *les Fleurs du Mal* au « parfait magicien ès lettres françaises »), Arsène Houssaye, Feydeau, Monselet, — ou parmi ceux qui gravitaient autour de Mme Sabatier, dame-camélia, fort belle et bonne fille, qu'il avait baptisée « la Présidente », dont nous parlerons dans nos notes, pages 323 et 330, — il retrouvait son éblouissante conversation. Sa mémoire prodigieuse fournissait un monde de lectures et de visions plastiques qu'il évoquait en une langue imagée, imprévue, abondante, et d'une voix fine, souple, musicale, caressante. C'était la grâce et l'ironie, le charme de ses fantaisies les plus poétiques. C'était du Musset, de l'Heine, et surtout du Gautier, avec une éloquence composite mais entraînante, où l'esprit du XVIIIe siècle se mêlait au gongorisme Louis XIII, à la truculence rabelaisienne, à la galéjade méridionale et à l'argot des rapins.

Les *Trésors d'art de la Russie*, qui devaient rapporter un trésor, avaient fini par publier, en 1861, la première livraison promise pour 1859. D'autres livraisons allaient peut-être suivre, si l'on découvrait des sous-

cripteurs... Sans illusions, il alla de nouveau en Russie (août et septembre 1861). Au retour, acculé par le besoin, et constatant la faillite des *Trésors d'art*, il reprit un vieux projet : *le Capitaine Fracasse*.

Vingt-cinq ans auparavant, au lendemain de *Maupin*, l'éditeur Renduel annonçait *le Capitaine Fracasse*. Presque d'année en année, on l'annonce encore sur des couvertures de livres ou de revues, et au dos des volumes de Gautier. En 1846, il le vend à la *Revue des Deux Mondes*, qui l'annonce comme imminent. Pas une ligne n'est écrite, mais il touche un acompte de deux mille francs. La revue patiente. Puis elle se fâche, et fait un procès (1851-1853). *La Revue de Paris*, trois autres ans durant, annonce *Fracasse* à son tour (1853-1856)... Enfin, après cinq autres années, dans la *Revue nationale et étrangère*, fondée par l'éditeur Charpentier, le premier fragment de *Fracasse* paraît, le jour de Noël 1861.

L'éditeur Charpentier, pour un roman vainement annoncé durant un quart de siècle, ne voulut faire aucune avance. D'ailleurs, il n'avait vu (et pour cause) aucun manuscrit. « L'œuvre est imprimée dans ma tête, pouvait lui assurer l'auteur; je la sais par cœur depuis vingt-cinq ans »... En affaire, une trop belle parole ne suffit pas. On convint donc que l'auteur serait payé pour chaque chapitre, ou plutôt pour chaque fragment, à la petite semaine.

Il avait l'habitude, au moment d'écrire sa « copie », d'envoyer sa cuisinière acheter deux sous de papier à lettres. Et il attendait toujours la dernière minute: « On ne se fait jamais, disait-il, guillotiner avant l'heure. »

Alors, ne pouvant plus reculer le moment fatal, Théo, sur quelque table, posait de gros livres afin d'élever le papier et de le rapprocher de ses yeux de myope. Dans la plus grande largeur du papier, il traçait, sans hâte ni arrêt (et presque sans rature, s'il écrivait de la prose), de longues lignes d'une écriture minuscule mais régulière. Toutes les lettres, malgré leur petitesse, étaient nettement formées. « Et même je boucle tous les *e* », disait-il volontiers. Sur le papier, il transcrivait posément ce qui était déjà lumineux dans son esprit.

Ces feuilles de *Fracasse*, à mesure qu'il en avait couvert quelques-unes de l'écriture microscopique où vivait une prose étincelante, il les présentait au caissier de l'éditeur Charpentier. Le caissier payait ; sur chaque feuille manuscrite, il mettait l'estampille d'un cachet bleu, qui tenait lieu d'acquit.

La *Revue nationale* paraissait deux fois par mois. De son côté, le pauvre Théo continuait à chroniquer au *Moniteur;* en 1862, outre dix articles qu'il envoya de Londres sur l'exposition, il donnait plus de cinquante feuilletons. *Fracasse* avançait donc lentement. Dans la *Revue nationale*, la fin du roman (vingtième fragment) paraît seulement en juin 1863 ; et l'édition en deux volumes, avec une préface (signée octobre 63), paraît en novembre *.

Depuis lors et jusqu'à nos jours, *le Capitaine Fracasse* continue de trouver de nombreux lecteurs. Ses éditions

* Voir la notice dans notre édition du *Capitaine Fracasse* (Classiques Garnier).

se sont multipliées. L'une d'elles, préparée pour les étrennes de 1876, reçut de magnifiques illustrations, pleines d'invention et de mouvement, mais un peu trop dramatiques et rembranesques pour une fantaisie en style Louis XIII : c'étaient les séduisants dessins de Gustave Doré.

La vogue de *Fracasse* nous dispense de l'analyser. Son style éblouissant, éloquent, entraînant, où la verve fantaisiste et la poésie ont le charme irrésistible de la jeunesse, séduira toujours le lecteur qui aime la belle langue de la France. Dès *Maupin*, et alors qu'il publiait les chapitres des *Grotesques*, Gautier s'était occupé de Scarron : *le Roman comique* est un des germes de *Fracasse*. On doit même citer ces quelques lignes du jeune Gautier, écrites dans son étude sur Scarron ; elles semblent, d'avance, s'appliquer au *Capitaine Fracasse*, où le romantique évoquera l'époque de Louis XIII.

> Du temps de Louis XIII, il régnait en littérature une audace, une verve, une allure cavalière tout à fait en harmonie avec les mœurs des raffinés... La touche était franche, la couleur hardie et le dessin caractéristique... C'était une langue charmante, colorée, naïve, forte, libre, héroïque, fantasque, élégante, se prêtant à tous les besoins et à tous les caprices de l'écrivain...

Ce roman pittoresque, coïncidant avec une quatrième édition d'*Émaux et Camées* (qui comprenait trente-huit poèmes), mettait le sceau à la renommée de Théophile Gautier. Le gouvernement impérial se décidait, enfin, à faire quelque chose pour ce vaillant

lutteur : une pension annuelle de trois mille francs lui était attribuée par le comte Waleski, ministre d'État. Dans l'entourage de la princesse Mathilde, on tâchait de faciliter au bon Théo l'accès de l'Académie française.

C'est alors que Sainte-Beuve écrivit trois longs articles sur Gautier (novembre 1863). Il les recueillera bientôt dans ses *Nouveaux Lundis* (tome VI) *.

Pour le public lettré, ces trois études élogieuses équivalaient à une consécration officielle. Mais, pour agir utilement sur l'Académie, Sainte-Beuve laissait trop deviner qu'il plaidait en faveur d'une élection peut-être prochaine.

Théophile Gautier, malgré son œuvre, ses succès littéraires, son ascendant de critique d'art et de feuilletoniste dramatique, n'était pas un « bon candidat ». La bonté même du « bon Théo », c'est-à-dire, parfois, sa facilité d'enthousiasme pour soutenir les artistes alors méconnus, discutés ou suspects, tels Berlioz, Marilhat, Decamps, Gavarni, Chassériau, — tels aussi Gérard de Nerval, Baudelaire, Henri Heine ou Balzac, — sa bonne critique, courageuse, clairvoyante, et sans aucune manœuvre intéressée, le desservait. Il avait des allures de frondeur ; il admirait trop Hugo et Lamartine, Ingres et Delacroix. Aux yeux par exemple de Victor Cousin, Villemain, Patin ou Guizot ; — aux yeux des vieux amis de Ponsard, de Nisard, ou de

* Ces articles sont reproduits dans la réédition de Sainte-Beuve (Éditions Garnier). Grâce à l'érudition et au zèle de M. Maurice Allem, cette nouvelle édition est enrichie d'un commentaire critique et de notes qui sont d'un vif intérêt.

ce M. Scribe que Théo avait souvent malmené, il passait encore pour un irrégulier, un batteur d'estrade, un lion de Tortoni; il prône un poète suspect, un nommé Baudelaire... Oui, malgré les années, c'est toujours un Jeune-France, un « bousingot ». Le gilet rouge d'*Hernani*, *Maupin*, *les Grotesques*, les longs cheveux mérovingiens de ce journaliste; les deux filles qu'il avait eues avec une femme de théâtre; son existence de bohème, dans une maison de la chétive banlieue, avec ses deux vieilles sœurs et une famille de chats ; et puis, cette allure lourde, assoupie, d'un lutteur accablé et vaincu, — vraiment, était-ce un bon candidat?... Et, à l'Académie, tout un groupe répétait qu'il avait été en procès avec la *Revue des Deux Mondes* : une avance d'argent, deux mille francs, pour ce *Fracasse* qu'il a vendu à une autre revue... Et le groupe des orléanistes lui reprochait d'être protégé par la princesse Mathilde...

Sainte-Beuve, sénateur nommé par l'empereur et qui patronnait Gautier, était-il un bon patron, c'est-à-dire un académicien influent? On l'aime peu, parmi les quarante. Son talent mis à part, il a une réputation de fourbe. Les académiciens littérateurs craignent ce critique qui ne les admire pas assez. Les autres, non littérateurs, dédaignent un Sainte-Beuve, puisqu'il écrit « dans les journaux ». Au Sénat, il défend des idées trop libérales. Et puis, se disait-on avec malice et peut-être avec raison: « Pourquoi pousse-t-il Gautier?... Mais, c'est pour *barrer* Jules Janin... Gautier, Janin, deux feuilletonistes : si l'un entre, l'autre est *barré* pour des années;... et Sainte-Beuve, critique littéraire, déteste

Janin, autre critique littéraire... » Car c'est lui, ce Janin, c'est lui qu'on appelle *le prince de la critique*...

N'importe; même quand on a constaté ce jeu des petits intérêts individuels, il ne faut pas oublier une raison désintéressée et d'ordre purement littéraire: celle-ci nous force à féliciter Sainte-Beuve d'avoir préféré Gautier à Janin, c'est-à-dire un maître écrivain à un papillotant improvisateur.

Jules Janin, avant 1866, s'était déjà présenté quatre fois, vainement. Il sentait que Sainte-Beuve le ménageait, le craignait et le desservait. Pour démasquer Sainte-Beuve, ou le forcer à prendre nettement parti, le malicieux Janin lui demanda une entrevue. Quand il le tint, il lui lut un discours comme si lui-même, Janin, était déjà reçu. Ce discours anticipé, quel coup droit sur l'ondoyant Sainte-Beuve! Son secrétaire Troubat entendit cette lecture (et plus tard en parla à M. Clément Janin, de qui je tiens ce détail)... Le résultat de cette lecture écoutée sans nul enthousiasme, c'est que Jules Janin, jusqu'à la mort de Sainte-Beuve, ne se présenta plus.

Sainte-Beuve eut-il la discrétion de ne pas révéler (et surtout à des confrères railleurs) cette lecture d'un discours anticipé?... C'était là une plaisante anecdote, trop efficace à diminuer les chances du sémillant « J. J. ». En tout cas, même en dehors des milieux académiques, on savait que les deux feuilletonistes étaient compétiteurs, et que l'un exclurait l'autre. Dans les journaux satiriques, plus d'une caricature le constata : l'une d'elles représenta, sur chaque bras d'un petit fauteuil, deux

poussahs ventripotents, Janin et Gautier. Le fauteuil était vraiment trop petit pour deux, et peut-être pour un seul. D'ailleurs, c'était le « quarante et unième ».

Durant trois années, plusieurs vacances s'étaient produites. Mais Théo et Sainte-Beuve avaient compris que la chose n'était pas mûre.

M. de Barante meurt; Gautier se présente : il obtient douze voix, mais le Père Gratry est élu par dix-huit (1867). L'année suivante, nouvelle candidature : Gautier n'a plus que neuf voix, mais Autran remplace Ponsard, grâce à vingt-trois voix. En avril 1869, après quatre tours de scrutin, Gautier obtient quatorze voix, mais l'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier, est élu par dix-huit. Or, en octobre, Sainte-Beuve, qui patronnait Gautier, meurt. Qu'allaient devenir les chances du pauvre Théo?

Celles de Janin se trouvaient favorisées. Théo le comprend et s'efface devant ce camarade plus âgé. Janin est élu : il remplace Sainte-Beuve, qui avait manœuvré pour l'évincer, — et il sera contraint de faire son éloge... Mais Janin, c'est un critique, un « feuilletoniste »; et voilà reculées les chances de Gautier, autre feuilletoniste. Janin le barre, pour quelques élections. Le pauvre Théo, las de tout et malade, aura-t-il le temps d'attendre?... Et que réserve le lendemain ?



Vieillissant si vite, harassé sous les besognes quotidiennes, il attristait ses amis. Que lui reste-t-il de sa

force athlétique, dont il fut si fier? Au théâtre, aux soirées de la « bonne princesse », on le voyait s'endormir, pâle, beau comme un marbre. S'il essaye de presser le pas, ou s'il monte lentement un escalier, il blêmit, et il appuye une main sur son cœur. Il a l'essoufflement, l'excessif embonpoint des cardiaques... Mais, dès qu'on lui parlait d'art ou de littérature, une flamme de jeunesse passait dans ses yeux ; par brusques éclaircies, sa conversation redevenait éblouissante. — Après quarante ans d'un inlassable métier de littérateur, la prose de ses feuilletons, toujours impeccable, prenait une beauté plus sereine, comme un paysage silencieux sous le crépuscule.

La princesse Mathilde, pour lui donner une aide discrète, l'avait nommé son « bibliothécaire ». Au *Moniteur*, qui était devenu le *Journal officiel*, les chroniques de Gautier étaient accueillies avec une admiration respectueuse. Sa vie de littérateur besogneux semblait enfin solidement organisée. — Il avait marié sa fille Judith. Son gendre, qui débutait dans les lettres, pouvait faire illusion : actif, ingénieux, beau parleur et beau garçon, Catulle Mendès groupait les aspirants-poètes, fondait le *Parnasse*, et apportait à Gautier la sympathie des jeunes. Mais, dans la famille, il apportait bientôt la discorde. Il se brouillait avec sa belle-mère, Ernesta Grisi, et n'allait pas tarder à contraindre la malheureuse Judith à se séparer de lui.

En juillet 1870, ainsi que les étés précédents, le bon Théo, avec sa fille Estelle, revint près de Genève. Dans la belle demeure de Carlotta Grisi, sous les mar-

ronniers de Saint-Jean (qu'il chanta dans *Émaux et Camées*), il retrouvait une illusion de bonheur.

Coup sur coup, en Suisse, et par les nouvelles que répand la presse allemande, on apprend les premiers désastres de l'armée française : Napoléon III, avec plus de cent mille hommes, a capitulé à Sedan; Guillaume et les Prussiens vainqueurs, entraînés par M. de Bismarck, marchent sur Paris. Et, à Paris, c'est la révolution : la Chambre, envahie par des émeutiers, déclare déchue l'impératrice régente; la République est proclamée... Et que ne dit-on pas?... On dit que la princesse Mathilde, la « bonne princesse », est arrêtée :

Quelle série de catastrophes, écrit aussitôt Théophile Gautier à un ami, pour avoir des nouvelles (5 septembre). Quel écroulement, quelle débâcle! Que devient l'*Officiel* sous la République?... Nous allons être remplacés par de nouveaux venus. La lessive est complète... Faire de la copie, la placer, et la faire payer, en ce moment-ci, c'est de la démence... A l'âge que j'ai, ma vie, si laborieusement arrangée, est renversée et perdue en une minute... Et mes sœurs, comment vont-elles? Quelles résolutions prennent-elles? Cela dépendra sans doute du siège de Paris. Le défendra-t-on, ou ne le défendra-t-on pas?...

Et Gautier avouait que, lui et les siens, ils avaient à peine de quoi vivre un mois. — « Mais combien va durer cette guerre d'extermination? »

Carlotta, elle aussi, était fort inquiète : sa fortune était à Paris, en immeubles. Plus de loyers à toucher; par contre, la crainte des bombes et de l'incendie...

Gautier, sans attendre, revient à Paris : tout de suite,

en hâte, il reprend sa collaboration au *Journal officiel.* Plus de théâtre, ni d'expositions, ni de nouveautés littéraires... Il donne une série d'actualités, de « *voyages dans Paris* » et de croquis de guerre, qui deviendront l'émouvant volume, *Tableaux de siège.*

Alors, chez le chroniqueur fantaisiste ou indolent, ce fut, malgré son épuisement physique, une soudaine révolution intérieure. Au contact de l'ennemi, sous les coups barbares des Germains, — inapaisable *gens bello læta* d'il y a vingt siècles, et qui, en 1914, se précipitera dans une guerre « fraîche et joyeuse », en attendant la torrentielle invasion de 1940, — Théophile Gautier, comme un Latin, comme un disciple des artistes et des héros grecs, s'ouvrit à un grand et noble patriotisme. Sans haine étroite, sans mesquin esprit de clocher, sa profonde et constante aspiration vers l'idéal, son bienfaisant *sursum corda* se fait passionnément français, afin d'être mieux fidèle à toute la haute culture humaine.

Une nouvelle madone : la statue de Strasbourg, — voilà le titre de son premier feuilleton de guerre (*Journal officiel,* 19 septembre 1870). Cela donne le ton. Pendant le siège de Paris, pendant la Commune, toutes ses chroniques, animées par son grand cœur, furent une des forces morales qui empêchent un pays de mourir et qui préparent un prochain relèvement. Quand le Gouvernement de la Défense nationale se réfugia à Tours, puis à Bordeaux; quand on parla de ne plus garder Paris pour capitale, Théophile Gautier montra qu'une telle ville, après dix siècles d'histoire, est une capitale qu'on ne remplace pas à coups de décrets. On

dit que Paris est frivole, et qu'il fait les révolutions?... Gautier répond :

C'est la ville par excellence du travail et de la pensée. Nulle part l'homme n'exige plus de lui-même. Cette cité prodigieuse réunit tous les contrastes... Malgré sa dissipation apparente, des stylites de la pensée se tiennent toujours debout sur la colonne de leur idée ou de leur rêve, insouciants de la foule qui bourdonne à leurs pieds... On accuse Paris, la noble ville, de manquer d'idéal? Quelle erreur ou quelle calomnie!... Pour s'enfoncer dans la matière, Paris est trop artiste et trop poète...

Durant le siège, Paris s'est montré héroïque sans emphase, et n'a pas désespéré de la France qui le voudrait répudier aujourd'hui. Ce corrompu a été grand, simple, courageux, sublime cinq mois de suite... Le cœur de la France battait dans la maigre poitrine de Paris affamé...

... La France, sans Paris, n'est qu'une veuve qui a perdu son premier-né... (article du 5 octobre 1871).

En de telles phrases, et jusque dans leur ton chaleureux et tendre, Gautier était sincère. Un jour, durant le siège (qu'il passa, avec ses sœurs, dans une mansarde de la rue de Beaune), un ami lui demande pourquoi il est revenu de Suisse : à son âge et presque impotent, à quoi servait son retour? Alors, oubliant qu'il lui fallait nourrir les siens, Théophile Gautier ne pensa qu'à la France, et il répondit :

— On bat maman, j'accours.

Nombre de mots célèbres, de « mots historiques » peuvent être suspectés : beaucoup furent fabriqués après coup, et par d'autres personnages que leurs prétendus auteurs. Mais le cri spontané de Gautier n'est pas un « mot » : c'est l'écho de son cœur même.

Peu avant le siège de Paris par les Prussiens, le bon Théo écrivait à la princesse Mathilde :

« Quoique je ne puisse contribuer en rien à la défense, je partagerai le danger avec les autres : ce n'est pas quand la vieille mère est à l'agonie que ses enfants doivent la quitter, sous prétexte que l'air n'est pas sain. »



L'article sur *Paris-Capitale* n'avait pas paru au *Journal officiel*, mais dans une feuille sans importance : *la Gazette de Paris*. La rédaction de l'*Officiel* avait été remaniée ou épurée : nouveau régime, nouveau personnel. Le Gouvernement provisoire, peu solide encore, était menacé par ses ennemis de l'intérieur. Pour solder la défaite, pour libérer vingt départements français occupés par les troupes allemandes, il lui fallait payer tous les frais de la guerre et une énorme « indemnité » aux envahisseurs ; l'Alsace et la Lorraine étaient arrachées de la France, et asservies en « terre du Reich ». Dans une telle débâcle, que devenait un littérateur sans fortune ? Le pauvre Théo, à soixante ans, retombait aux collaborations précaires, instables, mal payées : *la Gazette de Paris*, *le Bien public*, et, de loin en loin, *l'Illustration* :

— « A mon âge, constatait-il, je redeviens un manœuvre. »

Sa maladie empirait (début de 1872). Les médecins diagnostiquaient une maladie de cœur (insuffisance de la valvule mitrale). Il était souvent pris de longues somnolences. Ah ! s'il pouvait ne plus se réveiller. « Je

ne voudrais pas mourir, confiait-il à Goncourt, parce que je voudrais être mort. » Sa merveilleuse mémoire s'obscurcissait. Lui, jadis causeur éblouissant, sa langue était à demi paralysée. Et voilà que le médecin lui défend de travailler... Ne plus écrire?.... Mais de quoi va-t-il se nourrir, lui et les siens ?

Il se sentait déjà dans les mains de la mort. Pouvait-il ne pas penser à l'inévitable compagne, à celle qui nous suit depuis le berceau, et nous étreint quand il lui plaît?... La vie; la mort?... Deux apparences d'une même réalité mystérieuse... Le mélange journalier de ce qui vit et de ce qui meurt; ce dédoublement d'une chose incompréhensible, semblable à une page indéchiffrable, dont le recto reste une énigme pour les vivants, et dont le verso n'est vu que par les morts, s'ils le voient, voilà ce qui avait occupé bien souvent sa rêverie. Dès sa jeunesse, dans *Albertus ou l'Ame et le Péché*, dans *la Comédie de la mort*, dans *la Morte amoureuse*, dans maintes pièces d'*España*, il avait exprimé cette pénétration des deux énigmes primordiales: « La vie dans la mort, la mort dans la vie », écrivait-il dès 1838.

Et devant ce mystère de la destinée humaine, il gardait une respectueuse reconnaissance à toutes les religions : elles consolent, elles fortifient, elles ennoblissent le cœur des hommes. Il était un païen mystique et platonicien; ou plutôt son aspiration profonde ressemblait à celle d'un artiste chrétien de la Renaissance italienne. Il avait des superstitions que l'on peut juger enfantines; il n'était pas loin de prendre au sérieux et d'oublier son ironie, lorsqu'il

écrivait des histoires de fantômes, de présages maléfiques, ou de sorts jetés par un personnage qui a « le mauvais œil »: *Avator*, *Jettatura*, *Spirite*, si on les rapproche de certains de ses propos, ne lui semblaient pas contraires à la réalité. — Mais cette réalité, pensait-il, la connaissons-nous ?

Si nous avions d'autres sens et un autre esprit, nous la percevrions tout autre. De fait, nous ne saisissons que des apparences. Celles-ci, lorsqu'elles sont revêtues de beauté, sont bienfaisantes pour nous, et peuvent devenir d'admirables symboles. L'art demeure une éternelle initiation : tous les arts, toutes les mythologies et toutes les religions sont de fraternels *sursum corda*. A vingt ans, par Nerval et par Heine, il avait été initié à la pensée de Gœthe. Souvent aussi, il avait songé aux antiques sagesses qui avaient fleuri non seulement en Grèce, mais en Égypte et dans l'Inde brahmanique. C'est pourquoi, bien avant l'œuvre de Renan et bien avant que la vogue soit venue aux histoires des religions, ce Théophile Gautier, que l'on présente comme un jongleur de mots et un descripteur sans idées, pouvait écrire, dans un feuilleton de 1841, à propos d'une féerie ridicule :

Quand les anciennes divinités sont raillées, nous éprouvons une espèce de malaise;... nous n'aimons pas à voir traiter irrévérencieusement quelque mythologie que ce soit... En voyant travestir ce qui fut l'adoration et la terreur d'un monde évanoui, ce que tant d'hommes illustres et supérieurs, poètes, artistes, philosophes, vénérèrent pendant près de deux mille ans, on ne peut s'empêcher

de faire de tristes réflexions sur l'instabilité des croyances et des idées.

... Toutes les formes de religion, soit vivantes, soit tombées en désuétude, sont respectables, car elles ont pour principe la conscience de la faiblesse humaine, le désir d'un appui céleste et le besoin d'expliquer, par une ou plusieurs des puissances suprêmes, le merveilleux phénomène de la création. Sentiments sublimes, ils distinguent avant toute chose l'homme de la brute, et nous trouvons que les religions en vigueur ne sont pas assez respectueuses envers les religions devenues simplement des mythologies [4].

Ainsi écrivait le jeune Théo, toujours poète jusque dans une chronique sur une féerie du boulevard. — Trente ans plus tard, étreint par une maladie qui ne pardonne pas, pouvait-il ne plus songer au mystère qui enveloppe la pensée humaine?... Presque chaque jour, il était sous le coup d'une crise cardiaque. La mort, la mort est là : dans quelques semaines, ou peut-être demain, il sera plongé dans un autre inconnu.

Alors, pour gagner de quoi mourir, mais aussi pour fixer les yeux, de temps à autre, sur une illusion lumineuse, il se retourna vers sa jeunesse. Souvenirs enchantés ! Le resplendissant soleil de 1830, se levant de nouveau dans un cœur déserté par la vie, apportait un dernier rayon, où réapparaissaient tant de visages aimés qui avaient disparu. Avec tendresse, avec l'émotion de retrouver les généreux combattants qu'on oubliait déjà, le fidèle Théo commença d'écrire une *Histoire du romantisme*, — ou plus exactement ses *Souvenirs romantiques*... Aurait-il la force, aurait-il le temps de les achever, avant de rejoindre les camarades emportés

par la mort?... En mars, dans *le Bien public*, il parla du Cénacle, de Nerval, de Jehan du Seigneur, d'Augustus Mac'Keat, de Petrus Borel, de Philothée O'Neddy, de « Bouchardy-Cœur-de-Salpêtre »... ah! était-ce bien lui, pauvre Théo, qui avait vécu avec tous ces fantômes évanouis *?

Cependant, à Neuilly, un jeune poète, Bergerat, se montrait assidu auprès d'Estelle Gautier. Le père hésitait à se séparer de cette fille qu'il chérissait ; « Mon Antigone », disait-il. Mais, si près de mourir, pouvait-il la priver d'un soutien qui s'offrait?... Le 15 mai 1872, à l'église de Neuilly encore trouée par les obus, le mariage fut célébré, sans aucun faste, dans une chapelle. — La nef était tendue de noir, pour un grand convoi; et les tentures funèbres portaient un écusson avec la lettre G.

— « Un G, déjà;... ce sera bientôt le même G, ici, pour moi... »

Au *Bien public*, péniblement, il continuait le récit de ses vieux souvenirs romantiques. Lui qui avait tant écrit, il dictait, lorsqu'il avait la main tremblante ; ou parfois, la nuit, suffoqué, ne trouvant plus le sommeil, il griffonnait dans son lit, au crayon.

Un jour, vers la fin de l'été (1872), il voulut revoir, conduit en voiture par son nouveau gendre, le coin de la place Royale où il avait vécu vers 1830 (où se trouve, de nos jours, le musée Victor Hugo)... Oui, c'était là... Y reviendrait-il jamais?

* Voir *Souvenirs romantiques* de Théophile Gautier, publiés avec des notes dans les Classiques Garnier.

Il descendit de voiture.

Immobile, accablé, mais raidi dans sa méditation, il se taisait; et Bergerat respecta ce douloureux silence. Longuement, l'ancien Jeune-France regarda l'angle des deux maisons. Jadis, lorsque Gautier avait vingt ans, de cette fenêtre, il parlait à Victor Hugo, qui se penchait à l'autre fenêtre...

Hugo, Hugo... la révélation d'*Hernani* qui avait exalté une génération frémissante... Hugo, que le fervent Théo, toujours fidèle, admira, célébra, défendit contre les détracteurs et la censure impériale... Hugo, maître souverain du verbe, force mystérieuse de la nature... L'humble Théo l'avait aimé... Là, jadis, disciple ébloui, grandi par l'imposante familiarité du maître, son cœur, plein de rayons, bondissait vers l'avenir... Maintenant, le Jeune-France vieilli, écroulé, mais renaissant dans un élan d'enthousiasme qu'il n'espérait plus, ne pouvait arracher son regard de ces deux fenêtres, où lui souriait le rêve de toute sa jeunesse... Quelle aurore merveilleuse, pleine d'espérances !... Durant quarante-deux ans, dans son cœur meurtri par les jours, elle était restée l'immuable lumière, l'idéal, la foi inébranlable, plus forte, plus vivante que toutes les désillusions... Mais maintenant, c'était fini. Il touchait aux heures suprêmes, où grandit l'ombre fatale que rien ne peut plus retarder.

Sans dire un seul mot, s'appuyant au bras de son gendre, il fit de pénibles efforts pour remonter en voiture, et revint dans sa petite maison de Neuilly.

Quelques jours après, il commença d'écrire un article sur *la Bataille d'Hernani*. Il ne parla plus du « gilet rouge ». Il évoqua la fièvre d'art de 1830, les tumultes et l'enthousiasme de la salle, la radieuse apparition de Delphine Gay, qui fut plus tard Mme de Girardin. Quels souvenirs !... Cette Delphine, si belle, si bonne, qui l'avait si souvent relevé d'un mot ou d'un regard, durant tant d'heures découragées,... elle, qui lui avait fait supporter une longue et humiliante collaboration à *la Presse* de ce patron méprisant... Mais Gautier, sans en rien dire dans cet article, songeait à 1830; et il écrivait:

« Ce soir-là, ce grand soir à jamais mémorable d'*Hernani*, elle applaudissait, comme un simple rapin entré avec un billet rouge, les beautés choquantes, les traits de génie révoltants... »

La plume du bon Théo s'arrêta.

Quel flot de souvenirs, soudain, jaillit dans son cœur ?.. Ou, hélas, quelle crise de la maladie vint briser la pensée sous la souffrance ?...

Mais cette plume qui vacillait dans sa main, — cette plume qu'il avait peut-être posée pour rêver à 1830, à *Hernani* et à un visage de femme, l'écrivain ne la reprit jamais plus.

Durant quelques jours, il fut comme en léthargie, malgré de courts réveils. — Une fois, pourtant, il essaya d'écrire un seul mot, un mot suprême : le nom si longtemps chéri de Carlotta... Sa main ne lui obéissait plus.

Le 23 octobre 1872, il s'éteignit, un peu après le lever du soleil.

ADOLPHE BOSCHOT.

ÉMAUX ET CAMÉES

TEXTE DÉFINITIF (1872)

SUIVI DE

POÉSIES CHOISIES

PRÉFACE

Pendant les guerres de l'empire,
Gœthe, au bruit du canon brutal,
Fit *le Divan occidental*,
Fraîche oasis où l'art respire.

Pour Nisami quittant Shakspeare,
Il se parfuma de çantal,
Et sur un mètre oriental
Nota le chant qu'Hudhud soupire.

Comme Gœthe sur son divan
A Weimar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Émaux et Camées* *.

* Sur les éditions successives des *Émaux et Camées*, leurs manuscrits, et sur des poèmes supprimés ou inédits, voir pages 317 à 322, notes 5 à 9.

AFFINITÉS SECRÈTES

MADRIGAL PANTHÉISTE

Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique,
Juxtaposé leurs rêves blancs;

Dans la même nacre figées,
Larmes des flots pleurant Vénus,
Deux perles au gouffre plongées
Se sont dit des mots inconnus;

Au frais Généralife écloses,
Sous le jet d'eau toujours en pleurs,
Du temps de Boabdil, deux roses
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs;

Sur les coupoles de Venise
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,
Au nid où l'amour s'éternise,
Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle
S'en va dans le creuset profond
Grossir la pâte universelle
Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,
Les marbres blancs en blanches chairs
Les fleurs roses en lèvres roses
Se refont dans des corps divers.

Les ramiers de nouveau roucoulent
Au cœur de deux jeunes amants,
Et les perles en dents se moulent
Pour l'écrin des rires charmants.

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arome,
D'un rayon ou d'une couleur,
L'atome vole vers l'atome
Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveries
Sur le fronton ou dans la mer,
Des conversations fleuries
Près de la fontaine au flot clair

Des baisers et des frissons d'ailes
Sur les dômes aux boules d'or,
Et les molécules fidèles
Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille,
Le passé vaguement renaît.
La fleur sur la bouche vermeille
Se respire et se reconnaît.

Dans la nacre où le rire brille,
La perle revoit sa blancheur;
Sur une peau de jeune fille,
Le marbre ému sent sa fraîcheur.

Le ramier trouve une voix douce,
Écho de son gémissement,
Toute résistance s'émousse,
Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble,
Quel flot, quel fronton, quel rosier,
Quel dôme nous connut ensemble,
Perle ou marbre, fleur ou ramier?

LE POÈME DE LA FEMME[10]

MARBRE DE PAROS

Un jour, au doux rêveur qui l'aime,
En train de montrer ses trésors,
Elle voulut lire un poème,
Le poème de son beau corps.

D'abord, superbe et triomphante,
Elle vint en grand apparat,
Traînant avec des airs d'infante
Un flot de velours nacarat :

Telle qu'au rebord de sa loge
Elle brille aux Italiens,
Écoutant passer son éloge
Dans les chants des musiciens.

Ensuite, en sa verve d'artiste,
Laissant tomber l'épais velours,
Dans un nuage de batiste
Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de l'épaule à la hanche,
La chemise aux plis nonchalants,
Comme une tourterelle blanche,
Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Apelle ou pour Cléomène,
Elle semblait, marbre de chair,
En Vénus Anadyomène
Poser nue au bord de la mer.

De grosses perles de Venise
Roulaient au lieu de gouttes d'eau,
Grains laiteux qu'un rayon irise,
Sur le frais satin de sa peau.

Oh! quelles ravissantes choses,
Dans sa divine nudité,
Avec les strophes de ses poses,
Chantait cet hymne de beauté!

Comme les flots baisant le sable
Sous la lune aux tremblants rayons,
Sa grâce était intarissable
En molles ondulations.

Mais bientôt, lasse d'art antique,
De Phidias et de Vénus,
Dans une autre stance plastique
Elle groupe ses charmes nus.

Sur un tapis de Cachemire,
C'est la sultane du sérail,
Riant au miroir qui l'admire
Avec un rire de corail;

La Géorgienne indolente,
Avec son souple narguilhé,
Étalant sa hanche opulente,
Un pied sous l'autre replié,

Et, comme l'odalisque d'Ingres,
De ses reins cambrant les rondeurs,
En dépit des vertus malingres,
En dépit des maigres pudeurs!

Paresseuse odalisque, arrière!
Voici le tableau dans son jour,
Le diamant dans sa lumière;
Voici la beauté dans l'amour!

Sa tête penche et se renverse;
Haletante, dressant les seins,
Aux bras du rêve qui la berce,
Elle tombe sur ses coussins.

Des paupières battent des ailes
Sur leurs globes d'argent bruni,
Et l'on voit monter ses prunelles
Dans la nacre de l'infini.

D'un linceul de point d'Angleterre
Que l'on recouvre sa beauté :
L'extase l'a prise à la terre;
Elle est morte de volupté!

Que les violettes de Parme,
Au lieu des tristes fleurs des morts
Où chaque perle est une larme,
Pleurent en bouquets sur son corps!

Et que mollement on la pose
Sur son lit, tombeau blanc et doux,
Où le poète, à la nuit close,
Ira prier à deux genoux!

ÉTUDE DE MAINS

I

IMPÉRIA

Chez un sculpteur, moulée en plâtre,
J'ai vu l'autre jour une main
D'Aspasie ou de Cléopâtre,
Pur fragment d'un chef-d'œuvre humain;

Sous le baiser neigeux saisie
Comme un lis par l'aube argenté,
Comme une blanche poésie
S'épanouissait sa beauté.

Dans l'éclat de sa pâleur mate
Elle étalait sur le velours
Son élégance délicate
Et ses doigts fins aux anneaux lourds.

Une cambrure florentine,
Avec un bel air de fierté,
Faisait, en ligne serpentine,
Onduler son pouce écarté.

A-t-elle joué dans les boucles
Des cheveux lustrés de don Juan,
Ou sur son caftan d'escarboucles
Peigné la barbe du sultan,

Et tenu, courtisane ou reine,
Entre ses doigts si bien sculptés,
Le sceptre de la souveraine
Ou le sceptre des voluptés?

Elle a dû, nerveuse et mignonne,
Souvent s'appuyer sur le col
Et sur la croupe de lionne
De sa chimère prise au vol.

Impériales fantaisies,
Amour des somptuosités,
Voluptueuses frénésies,
Rêves d'impossibilités,

Romans extravagants, poèmes
De haschisch et de vin du Rhin,
Courses folles dans les bohèmes
Sur le dos des coursiers sans frein;

On voit tout cela dans les lignes
De cette paume, livre blanc
Où Vénus a tracé des signes
Que l'amour ne lit qu'en tremblant.

II

LACENAIRE

Pour contraste, la main coupée
De Lacenaire l'assassin,
Dans des baumes puissants trempée,
Posait auprès, sur un coussin.

Curiosité dépravée!
J'ai touché, malgré mes dégoûts,
Du supplice encor mal lavée,
Cette chair froide au duvet roux.

Momifiée et toute jaune
Comme la main d'un pharaon,
Elle allonge ses doigts de faune
Crispés par la tentation.

Un prurit d'or et de chair vive
Semble titiller de ses doigts
L'immobilité convulsive,
Et les tordre comme autrefois.

Tous les vices avec leurs griffes
Ont, dans les plis de cette peau,
Tracé d'affreux hiéroglyphes,
Lus couramment par le bourreau.

On y voit les œuvres mauvaises
Écrites en fauves sillons,
Et les brûlures des fournaises
Où bouillent les corruptions;

Les débauches dans les Caprées
Des tripots et des lupanars,
De vin et de sang diaprées,
Comme l'ennui des vieux Césars!

En même temps molle et féroce,
Sa forme a pour l'observateur
Je ne sais quelle grâce atroce,
La grâce du gladiateur!

Criminelle aristocratie,
Par la varlope ou le marteau
Sa pulpe n'est pas endurcie,
Car son outil fut un couteau.

Saints calus du travail honnête.
On y cherche en vain votre sceau.
Vrai meurtrier et faux poète,
Il fut le Manfred du ruisseau!

VARIATIONS
SUR LE CARNAVAL DE VENISE

I

DANS LA RUE

Il est un vieil air populaire
Par tous les violons raclé,
Aux abois des chiens en colère
Par tous les orgues nasillé.

Les tabatières à musique
L'ont sur leur répertoire inscrit;
Pour les serins il est classique,
Et ma grand'mère, enfant, l'apprit.

Sur cet air, pistons, clarinettes,
Dans les bals aux poudreux berceaux,
Font sauter commis et grisettes,
Et de leurs nids fuir les oiseaux.

La guinguette, sous sa tonnelle
De houblon et de chèvrefeuil,
Fête, en braillant la ritournelle,
Le gai dimanche et l'argenteuil.

L'aveugle au basson qui pleurniche
L'écorche en se trompant de doigts,
La sébile aux dents, son caniche
Près de lui le grogne à mi-voix.

Et les petites guitaristes,
Maigres sous leurs minces tartans,
Le glapissent de leurs voix tristes
Aux tables des cafés chantants.

Paganini, le fantastique,
Un soir, comme avec un crochet,
A ramassé le thème antique
Du bout de son divin archet,

Et, brodant la gaze fanée
Que l'oripeau rougit encor,
Fait sur la phrase dédaignée
Courir ses arabesques d'or.

II

SUR LES LAGUNES

Tra la, tra la, la, la, la laire !
Qui ne connaît pas ce motif?
A nos mamans il a su plaire,
Tendre et gai, moqueur et plaintif :

L'air du Carnaval de Venise,
Sur les canaux jadis chanté
Et qu'un soupir de folle brise
Dans le ballet a transporté !

Il me semble, quand on le joue,
Voir glisser dans son bleu sillon
Une gondole avec sa proue
Faite en manche de violon.

Sur une gamme chromatique,
Le sein de perles ruisselant,
La Vénus de l'Adriatique
Sort de l'eau son corps rose et blanc.

Les dômes, sur l'azur des ondes
Suivant la phrase au pur contour,
S'enflent comme des gorges rondes
Que soulève un soupir d'amour.

L'esquif aborde et me dépose,
Jetant son amarre au pilier,
Devant une façade rose,
Sur le marbre d'un escalier.

Avec ses palais, ses gondoles,
Ses mascarades sur la mer,
Ses doux chagrins, ses gaîtés folles,
Tout Venise vit dans cet air.

Une frêle corde qui vibre
Refait sur un pizzicato,
Comme autrefois joyeuse et libre,
La ville de Canaletto !

III

CARNAVAL

Venise pour le bal s'habille.
De paillettes tout étoilé,
Scintille, fourmille et babille
Le carnaval bariolé.

Arlequin, nègre par son masque,
Serpent par ses mille couleurs,
Rosse d'une note fantasque
Cassandre son souffre-douleurs.

Battant de l'aile avec sa manche
Comme un pingouin sur un écueil,
Le blanc Pierrot, par une blanche,
Passe la tête et cligne l'œil.

Le Docteur bolonais rabâche
Avec la basse aux sons traînés;
Polichinelle, qui se fâche,
Se trouve une croche pour nez.

Heurtant Trivelin qui se mouche
Avec un trille extravagant,
A Colombine Scaramouche
Rend son éventail ou son gant.

Sur une cadence se glisse
Un domino ne laissant voir
Qu'un malin regard en coulisse
Aux paupières de satin noir.

Ah! fine barbe de dentelle,
Que fait voler un souffle pur,
Cet arpège m'a dit : C'est elle!
Malgré tes réseaux, j'en suis sûr.

Et j'ai reconnu, rose et fraîche,
Sous l'affreux profil de carton,
Sa lèvre au fin duvet de pêche,
Et la mouche de son menton.

IV

CLAIR DE LUNE SENTIMENTAL

A travers la folle risée
Que Saint-Marc renvoie au Lido,
Une gamme monte en fusée,
Comme au clair de lune un jet d'eau...

A l'air qui jase d'un ton bouffe
Et secoue au vent ses grelots,
Un regret, ramier qu'on étouffe,
Par instant mêle ses sanglots.

Au loin, dans la brume sonore,
Comme un rêve presque effacé,
J'ai revu, pâle et triste encore,
Mon vieil amour de l'an passé.

Mon âme en pleurs s'est souvenue
De l'avril, où, guettant au bois
La violette à sa venue,
Sous l'herbe nous mêlions nos doigts...

Cette note de chanterelle,
Vibrant comme l'harmonica,
C'est la voix enfantine et grêle,
Flèche d'argent qui me piqua.

Le son en est si faux, si tendre,
Si moqueur, si doux, si cruel,
Si froid, si brûlant, qu'à l'entendre
On ressent un plaisir mortel,

Et que mon cœur, comme la voûte
Dont l'eau pleure dans un bassin,
Laisse tomber goutte par goutte
Ses larmes rouges dans mon sein.

Jovial et mélancolique,
Ah! vieux thème du carnaval,
Où le rire aux larmes réplique,
Que ton charme m'a fait de mal!

SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR[11]

De leur col blanc courbant les lignes
On voit dans les contes du Nord,
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord,

Ou, suspendant à quelque branche
Le plumage qui les revêt,
Faire luire leur peau plus blanche
Que la neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une,
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune
Sur les glaciers dans les cieux froids;

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de blancheur!

Son sein, neige moulée en globe,
Contre les camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satins et fleurs ont le dessous,
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule,
Paros au grain éblouissant,
Comme dans une nuit du pôle,
Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau?

A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer;

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
Où vivent les divinités;
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes,
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblants;

L'hermine vierge de souillure,
Qui, pour abriter leurs frissons,
Ouate de sa blanche fourrure
Les épaules et les blasons;

Le vif-argent aux fleurs fantasques
Dont les vitraux sont ramagés;
Les blanches dentelles des vasques,
Pleurs de l'ondine en l'air figés;

L'aubépine de mai qui plie
Sous les blancs frimas de ses fleurs;
L'albâtre où la mélancolie
Aime à retrouver ses pâleurs;

Le duvet blanc de la colombe,
Neigeant sur les toits du manoir,
Et la stalactite qui tombe,
Larme blanche de l'antre noir?

Des Groenlands et des Norvèges
Vient-elle avec Séraphita?
Est-ce la Madone des neiges,
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui, sous sa poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés?

Sous la glace où calme il repose,
Oh! qui pourra fondre ce cœur!
Oh! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur!

COQUETTERIE POSTHUME

Quand je mourrai, que l'on me mette,
Avant de clouer mon cercueil,
Un peu de rouge à la pommette,
Un peu de noir au bord de l'œil.

Car je veux, dans ma bière close,
Comme le soir de son aveu,
Rester éternellement rose
Avec du kh'ol sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine,
Mais drapez-moi dans les plis blancs
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée;
Je la portais quand je lui plus.
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle,
Sans coussin de larmes brodé,
Sur mon oreiller de dentelle
De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles,
A vu dormir nos fronts unis,
Et sous le drap noir des gondoles
Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de cire pâle,
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale,
Par le pape à Rome bénit :

Je l'égrènerai dans la couche
D'où nul encor ne s'est levé ;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque *Pater* et chaque *Ave*.

DIAMANT DU CŒUR

Tout amoureux, de sa maîtresse,
Sur son cœur ou dans son tiroir,
Possède un gage qu'il caresse
Aux jours de regret ou d'espoir.

L'un d'une chevelure noire,
Par un sourire encouragé,
A pris une boucle que moire
Un reflet bleu d'aile de geai.

L'autre a, sur un cou blanc qui ploie,
Coupé par derrière un flocon
Retors et fin comme la soie
Que l'on dévide du cocon.

Un troisième, au fond d'une boîte,
Reliquaire du souvenir,
Cache un gant blanc, de forme étroite,
Où nulle main ne peut tenir.

Cet autre, pour s'en faire un charme,
Dans un sachet, d'un chiffre orné,
Coud des violettes de Parme,
Frais cadeau qu'on reprend fané.

Celui-ci baise la pantoufle
Que Cendrillon perdit un soir;
Et celui-ci conserve un souffle
Dans la barbe d'un masque noir.

Moi, je n'ai ni boucle lustrée,
Ni gant, ni bouquet, ni soulier,
Mais je garde, empreinte adorée,
Une larme sur un papier :

Pure rosée, unique goutte,
D'un ciel d'azur tombée un jour,
Joyau sans prix, perle dissoute
Dans la coupe de mon amour !

Et, pour moi, cette obscure tache
Reluit comme un écrin d'Ophyr,
Et du vélin bleu se détache,
Diamant éclos d'un saphir.

Cette larme, qui fait ma joie,
Roula, trésor inespéré,
Sur un de mes vers qu'elle noie,
D'un œil qui n'a jamais pleuré !

PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS [12]

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »

CONTRALTO[13]

On voit dans le musée antique,
Sur un lit de marbre sculpté,
Une statue énigmatique
D'une inquiétante beauté.

Est-ce un jeune homme? est-ce une femme,
Une déesse, ou bien un dieu?
L'amour, ayant peur d'être infâme,
Hésite et suspend son aveu.

Dans sa pose malicieuse,
Elle s'étend, le dos tourné
Devant la foule curieuse,
Sur son coussin capitonné.

Pour faire sa beauté maudite,
Chaque sexe apporta son don.
Tout homme dit : C'est Aphrodite!
Toute femme : C'est Cupidon!

Sexe douteux, grâce certaine,
On dirait ce corps indécis
Fondu, dans l'eau de la fontaine,
Sous les baisers de Salmacis.

Chimère ardente, effort suprême
De l'art et de la volupté,
Monstre charmant, comme je t'aime
Avec ta multiple beauté!

Bien qu'on défende ton approche,
Sous la draperie aux plis droits
Dont le bout à ton pied s'accroche,
Mes yeux ont plongé bien des fois.

Rêve de poète et d'artiste,
Tu m'as bien des nuits occupé,
Et mon caprice qui persiste
Ne convient pas qu'il s'est trompé.

Mais seulement il se transpose,
Et, passant de la forme au son,
Trouve dans sa métamorphose
La jeune fille et le garçon.

Que tu me plais, ô timbre étrange!
Son double, homme et femme à la fois,
Contralto, bizarre mélange,
Hermaphrodite de la voix!

C'est Roméo, c'est Juliette,
Chantant avec un seul gosier;
Le pigeon rauque et la fauvette
Perchés sur le même rosier;

C'est la châtelaine qui raille
Son beau page parlant d'amour,
L'amant au pied de la muraille,
La dame au balcon de sa tour;

Le papillon, blanche étincelle,
Qu'en ses détours et ses ébats
Poursuit un papillon fidèle,
L'un volant haut et l'autre bas;

L'ange qui descend et qui monte
Sur l'escalier d'or voltigeant ;
La cloche mêlant dans sa fonte
La voix d'airain, la voix d'argent;

La mélodie et l'harmonie,
Le chant et l'accompagnement;
A la grâce la force unie,
La maîtresse embrassant l'amant!

Sur le pli de sa jupe assise,
Ce soir, ce sera Cendrillon
Causant près du feu qu'elle attise
Avec son ami le grillon;

Demain le valeureux Arsace
A son courroux donnant l'essor,
Ou Tancrède avec sa cuirasse,
Son épée et son casque d'or;

Desdemona chantant le Saule,
Zerline bernant Mazetto,
Ou Malcolm le plaid sur l'épaule;
C'est toi que j'aime, ô contralto!

Nature charmante et bizarre
Que Dieu d'un double attrait para,
Toi qui pourrais, comme Gulnare,
Être le Kaled d'un Lara,

Et dont la voix, dans sa caresse,
Réveillant le cœur endormi,
Mêle aux soupirs de la maîtresse
L'accent plus mâle de l'ami!

CÆRULEI OCULI[14]

Une femme mystérieuse,
Dont la beauté trouble mes sens,
Se tient debout, silencieuse,
Au bord des flots retentissants.

Ses yeux, où le ciel se reflète,
Mêlent à leur azur amer,
Qu'étoile une humide paillette,
Les teintes glauques de la mer.

Dans les langueurs de leurs prunelles,
Une grâce triste sourit;
Les pleurs mouillent les étincelles
Et la lumière s'attendrit;

Et leurs cils, comme des mouettes
Qui rasent le flot aplani,
Palpitent, ailes inquiètes,
Sur leur azur indéfini.

Comme dans l'eau bleue et profonde,
Où dort plus d'un trésor coulé,
On y découvre à travers l'onde
La coupe du roi de Thulé.

Sous leur transparence verdâtre,
Brille, parmi le goémon,
L'autre perle de Cléopâtre
Près de l'anneau de Salomon.

La couronne au gouffre lancée
Dans la ballade de Schiller,
Sans qu'un plongeur l'ait ramassée,
Y jette encor son reflet clair.

Un pouvoir magique m'entraîne
Vers l'abîme de ce regard,
Comme au sein des eaux la sirène
Attirait Harald Harfagar.

Mon âme, avec la violence
D'un irrésistible désir,
Au milieu du gouffre s'élance
Vers l'ombre impossible à saisir.

Montrant son sein, cachant sa queue,
La sirène amoureusement
Fait ondoyer sa blancheur bleue
Sous l'émail vert du flot dormant.

L'eau s'enfle comme une poitrine
Aux soupirs de la passion;
Le vent, dans sa conque marine,
Murmure une incantation.

« Oh ! viens dans ma couche de nacre,
Mes bras d'onde t'enlaceront;
Les flots, perdant leur saveur âcre,
Sur ta bouche, en miel couleront.

« Laissant bruire sur nos têtes
La mer qui ne peut s'apaiser,
Nous boirons l'oubli des tempêtes
Dans la coupe de mon baiser. »

Ainsi parle la voix humide
De ce regard céruléen,
Et mon cœur, sous l'onde perfide,
Se noie et consomme l'hymen.

RONDALLA[15]

Enfant aux airs d'impératrice,
Colombe aux regards de faucon,
Tu me hais, mais c'est mon caprice,
De me planter sous ton balcon.

Là, je veux, le pied sur la borne,
Pinçant les nerfs, tapant le bois,
Faire luire à ton carreau morne
Ta lampe et ton front à la fois.

Je défends à toute guitare
De bourdonner aux alentours.
Ta rue est à moi: — je la barre
Pour y chanter seul mes amours,

Et je coupe les deux oreilles
Au premier racleur de jambon
Qui devant la chambre où tu veilles
Braille un couplet mauvais ou bon.

Dans sa gaine mon couteau bouge;
Allons, qui veut de l'incarnat?
A son jabot qui veut du rouge
Pour faire un bouton de grenat?

Le sang dans les veines s'ennuie,
Car il est fait pour se montrer;
Le temps est noir, gare la pluie!
Poltrons, hâtez-vous de rentrer.

Sortez, vaillants! sortez, bravaches!
L'avant-bras couvert du manteau,
Que sur vos faces de gavaches
J'écrive des croix au couteau!

Qu'ils s'avancent! seuls ou par bande,
De pied ferme je les attends.
A ta gloire il faut que je fende
Les naseaux de ces capitans.

Au ruisseau qui gêne ta marche
Et pourrait salir tes pieds blancs,
Corps du Christ! je veux faire une arche
Avec les côtes des galants.

Pour te prouver combien je t'aime,
Dis, je tuerai qui tu voudras :
J'attaquerai Satan lui-même,
Si pour linceul j'ai tes deux draps.

Porte sourde! — Fenêtre aveugle!
Tu dois pourtant ouïr ma voix;
Comme un taureau blessé je beugle,
Des chiens excitant les abois!

Au moins plante un clou dans ta porte,
Un clou pour accrocher mon cœur.
A quoi sert que je le remporte
Fou de rage, mort de langueur?

NOSTALGIES D'OBÉLISQUES

I

L'OBÉLISQUE DE PARIS

Sur cette place je m'ennuie,
Obélisque dépareillé;
Neige, givre, bruine et pluie
Glacent mon flanc déjà rouillé;

Et ma vieille aiguille, rougie
Aux fournaises d'un ciel de feu,
Prend des pâleurs de nostalgie
Dans cet air qui n'est jamais bleu.

Devant les colosses moroses
Et les pylônes de Luxor,
Près de mon frère aux teintes roses
Que ne suis-je debout encor,

Plongeant dans l'azur immuable
Mon pyramydion vermeil,
Et de mon ombre, sur le sable,
Écrivant les pas du soleil!

Rhamsès, un jour mon bloc superbe,
Où l'éternité s'ébréchait,
Roula fauché comme un brin d'herbe,
Et Paris s'en fit un hochet.

La sentinelle granitique,
Gardienne des énormités,
Se dresse entre un faux temple antique
Et la chambre des députés.

Sur l'échafaud de Louis Seize,
Monolithe au sens aboli,
On a mis mon secret, qui pèse
Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête,
Où s'abattaient dans leur essor
L'ibis rose et le gypaète
Au blanc plumage, aux serres d'or.

La Seine, noir égout des rues,
Fleuve immonde fait de ruisseaux,
Salit mon pied, que dans ses crues
Baisait le Nil, père des eaux,

Le Nil, géant à barbe blanche
Coiffé de lotus et de joncs,
Versant de son urne qui penche
Des crocodiles pour goujons !

Les chars d'or étoilés de nacre
Des grands pharaons d'autrefois
Rasaient mon bloc heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois.

Jadis, devant ma pierre antique,
Le pschent au front, les prêtres saints
Promenaient la bari mystique
Aux emblèmes dorés et peints;

Mais aujourd'hui, pilier profane
Entre deux fontaines campé,
Je vois passer la courtisane
Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre,
La procession des bourgeois,
Les Solons qui vont à la chambre,
Et les Arthurs qui vont au bois.

Oh ! dans cent ans quels laids squelettes
Fera ce peuple impie et fou,
Qui se couche sans bandelettes
Dans des cercueils que ferme un clou,

Et n'a pas même d'hypogées
A l'abri des corruptions,
Dortoirs où, par siècles rangées,
Plongent les générations !

Sol sacré des hiéroglyphes
Et des secrets sacerdotaux,
Où les sphynx s'aiguisent les griffes
Sur les angles des piédestaux,

Où sous le pied sonne la crypte,
Où l'épervier couve son nid,
Je te pleure, ô ma vieille Égypte,
Avec des larmes de granit !

II

L'OBÉLISQUE DE LUXOR

Je veille, unique sentinelle
De ce grand palais dévasté,
Dans la solitude éternelle,
En face de l'immensité.

A l'horizon que rien ne borne,
Stérile, muet, infini,
Le désert sous le soleil morne,
Déroule son linceul jauni.

Au-dessus de la terre nue,
Le ciel, autre désert d'azur,
Où jamais ne flotte une nue,
S'étale implacablement pur.

Le Nil, dont l'eau morte s'étame
D'une pellicule de plomb,
Luit, ridé par l'hippopotame,
Sous un jour mat tombant d'aplomb;

Et les crocodiles rapaces,
Sur le sable en feu des îlots,
Demi-cuits dans leurs carapaces,
Se pâment avec des sanglots.

Immobile sur son pied grêle,
L'ibis, le bec dans son jabot,
Déchiffre au bout de quelque stèle
Le cartouche sacré de Thot.

L'hyène rit, le chacal miaule,
Et, traçant des cercles dans l'air,
L'épervier affamé piaule,
Noire virgule du ciel clair.

Mais ces bruits de la solitude
Sont couverts par le bâillement
Des sphinx, lassés de l'attitude
Qu'ils gardent immuablement.

Produit des blancs reflets du sable
Et du soleil toujours brillant,
Nul ennui ne t'est comparable,
Spleen lumineux de l'Orient!

C'est toi qui faisais crier : Grâce!
A la satiété des rois
Tombant vaincus sur leur terrasse,
Et tu m'écrases de ton poids.

Ici jamais le vent n'essuie
Une larme à l'œil sec des cieux,
Et le temps fatigué s'appuie
Sur les palais silencieux.

Pas un accident ne dérange
La face de l'éternité;
L'Égypte, en ce monde où tout change,
Trône sur l'immobilité.

Pour compagnons et pour amies,
Quand l'ennui me prend par accès,
J'ai les fellahs et les momies
Contemporaines de Rhamsès;

Je regarde un pilier qui penche,
Un vieux colosse sans profil
Et les canges à voile blanche
Montant ou descendant le Nil.

Que je voudrais comme mon frère,
Dans ce grand Paris transporté,
Auprès de lui, pour me distraire,
Sur une place être planté!

Là-bas, il voit à ses sculptures
S'arrêter un peuple vivant,
Hiératiques écritures,
Que l'idée épelle en rêvant.

Les fontaines juxtaposées,
Sur la poudre de son granit
Jettent leurs brumes irisées;
Il est vermeil, il rajeunit!

Des veines roses de Syène
Comme moi cependant il sort,
Mais je reste à ma place ancienne;
Il est vivant et je suis mort!

VIEUX DE LA VIEILLE[16]

15 DÉCEMBRE

Par l'ennui chassé de ma chambre,
J'errais le long du boulevard :
Il faisait un temps de décembre,
Vent froid, fine pluie et brouillard;

Et là je vis, spectacle étrange,
Échappés du sombre séjour,
Sous la bruine et dans la fange,
Passer des spectres en plein jour.

Pourtant c'est la nuit que les ombres,
Par un clair de lune allemand,
Dans les vieilles tours en décombres,
Reviennent ordinairement;

C'est la nuit que les Elfes sortent
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénuphars emportent
Leur valseur de fatigue mort;

C'est la nuit qu'a lieu la revue
Dans la ballade de Zedlitz,
Où l'Empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase,
A deux pas des Variétés,
Sans brume ou linceul qui les gaze,
Des spectres mouillés et crottés !

Avec ses dents jaunes de tartre,
Son crâne de mousse verdi
A Paris, boulevard Montmartre,
Mob se montrant en plein midi !

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniformes de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet déifie,
Passent, criant : Napoléon !

Ce n'était pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques *vieux de la vieille*
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre a grossi;
L'habit jadis fait à leur taille
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois!

Un plumet énervé palpite
Sur leur kolbach fauve et pelé;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé;

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Creuse le sol et bat le mur;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand'peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarade;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas,

Respectez leur tête chenue!
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent!
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la colonne, ils viennent
Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'empire,
Passer comme un matin de bal;

Et l'aigle de la grande armée
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée,
Étend sur eux ses ailes d'or!

TRISTESSE EN MER[17]

Les mouettes volent et jouent;
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

Le jour tombe; une fine pluie
Éteint les fournaises du soir,
Et le steam-boat crachant la suie
Rabat son long panache noir.

Plus pâle que le ciel livide
Je vais au pays du charbon,
Du brouillard et du suicide;
— Pour se tuer le temps est bon.

Mon désir avide se noie
Dans le gouffre amer qui blanchit;
Le vaisseau danse, l'eau tournoie,
Le vent de plus en plus fraîchit.

Oh! je me sens l'âme navrée;
L'Océan gonfle, en soupirant,
Sa poitrine désespérée,
Comme un ami qui me comprend.

Allons, peines d'amour perdues,
Espoirs lassés, illusions
Du socle idéal descendues,
Un saut dans les moites sillons!

A la mer, souffrances passées,
Qui revenez toujours, pressant
Vos blessures cicatrisées
Pour leur faire pleurer du sang!

A la mer, spectre de mes rêves,
Regrets aux mortelles pâleurs
Dans un cœur rouge ayant sept glaives,
Comme la Mère des douleurs.

Chaque fantôme plonge et lutte
Quelques instants avec le flot
Qui sur lui ferme sa volute
Et l'engloutit dans un sanglot.

Lest de l'âme, pesant bagage,
Trésors misérables et chers,
Sombrez, et dans votre naufrage
Je vais vous suivre au fond des mers!

Bleuâtre, enflé, méconnaissable,
Bercé par le flot qui bruit,
Sur l'humide oreiller du sable
Je dormirai bien cette nuit!

...Mais une femme dans sa mante
Sur le pont assise à l'écart,
Une femme jeune et charmante
Lève vers moi son long regard.

Dans ce regard, à ma détresse
La Sympathie aux bras ouverts
Parle et sourit, sœur ou maîtresse.
Salut, yeux bleus ! bonsoir, flots verts !

Les mouettes volent et jouent;
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

A UNE ROBE ROSE[18]

Que tu me plais dans cette robe
Qui te déshabille si bien,
Faisant jaillir ta gorge en globe,
Montrant tout nu ton bras païen !

Frêle comme une aile d'abeille,
Frais comme un cœur de rose-thé,
Son tissu, caresse vermeille,
Voltige autour de ta beauté.

De l'épiderme sur la soie
Glissent des frissons argentés,
Et l'étoffe à la chair renvoie
Ses éclairs roses reflétés.

D'où te vient cette robe étrange
Qui semble faite de ta chair,
Trame vivante qui mélange
Avec ta peau son rose clair?

Est-ce à la rougeur de l'aurore,
A la coquille de Vénus,
Au bouton de sein près d'éclore,
Que sont pris ces tons inconnus?

Ou bien l'étoffe est-elle teinte
Dans les roses de ta pudeur?
Non; vingt fois modelée et peinte,
Ta forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui te pèse,
Réalité que l'art rêva,
Comme la princesse Borghèse
Tu poserais pour Canova.

Et ces plis roses sont les lèvres
De mes désirs inapaisés,
Mettant au corps dont tu les sèvres,
Une tunique de baisers.

LE MONDE EST MÉCHANT

Le monde est méchant, ma petite :
Avec son sourire moqueur
Il dit qu'à ton côté palpite
Une montre en place de cœur.

— Pourtant ton sein ému s'élève
Et s'abaisse comme la mer,
Aux bouillonnements de la sève,
Circulant sous ta jeune chair.

Le monde est méchant, ma petite:
Il dit que tes yeux vifs sont morts
Et se meuvent dans leur orbite
A temps égaux et par ressorts.

— Pourtant une larme irisée
Tremble à tes cils, mouvant rideau,
Comme une perle de rosée
Qui n'est pas prise au verre d'eau.

Le monde est méchant, ma petite :
Il dit que tu n'as pas d'esprit,
Et que les vers qu'on te récite
Sont pour toi comme du sanscrit.

— Pourtant, sur ta bouche vermeille,
Fleur s'ouvrant et se refermant,
Le rire, intelligente abeille,
Se pose à chaque trait charmant.

C'est que tu m'aimes, ma petite,
Et que tu hais tous ces gens-là.
Quitte-moi ; — comme ils diront vite :
Quel cœur et quel esprit elle a !

INÈS DE LAS SIERRAS [19]

A LA PETRA CAMARA

Nodier raconte qu'en Espagne
Trois officiers cherchant un soir
Une venta dans la campagne,
Ne trouvèrent qu'un vieux manoir;

Un vrai château d'Anne Radcliffe,
Aux plafonds que le temps ploya,
Aux vitraux rayés par la griffe
Des chauves-souris de Goya,

Aux vastes salles délabrées,
Aux couloirs livrant leur secret,
Architectures effondrées
Où Piranèse se perdrait.

Pendant le souper, que regarde
Une collection d'aïeux
Dans leurs cadres montant la garde,
Un cri répond aux chants joyeux;

D'un long corridor en décombres,
Par la lune bizarrement
Entrecoupé de clairs et d'ombres,
Débusque un fantôme charmant;

Peigne au chignon, basquine aux hanches,
Une femme accourt en dansant,
Dans les bandes noires et blanches
Apparaissant, disparaissant.

Avec une volupté morte,
Cambrant les reins, penchant le cou,
Elle s'arrête sur la porte,
Sinistre et belle à rendre fou.

Sa robe, passée et fripée
Au froid humide des tombeaux,
Fait luire, d'un rayon frappée,
Quelques paillons sur ses lambeaux;

D'un pétale découronnée
A chaque soubresaut nerveux,
Sa rose, jaunie et fanée,
S'effeuille dans ses noirs cheveux.

Une cicatrice, pareille
A celle d'un coup de poignard,
Forme une couture vermeille
Sur sa gorge d'un ton blafard;

Et ses mains pâles et fluettes,
Au nez des soupeurs pleins d'effroi
Entre-choquent les castagnettes,
Comme des dents claquant de froid.

Elle danse, morne bacchante,
La cachucha sur un vieil air,
D'une grâce si provocante,
Qu'on la suivrait même en enfer.

Ses cils palpitent sur ses joues
Comme des ailes d'oiseau noir,
Et sa bouche arquée a des moues
A mettre un saint au désespoir.

Quand de sa jupe qui tournoie
Elle soulève le volant,
Sa jambe, sous le bas de soie,
Prend des lueurs de marbre blanc.

Elle se penche jusqu'à terre,
Et sa main, d'un geste coquet,
Comme on fait des fleurs d'un parterre
Groupe les désirs en bouquet.

Est-ce un fantôme? est-ce une femme?
Un rêve, une réalité,
Qui scintille comme une flamme
Dans un tourbillon de beauté?

Cette apparition fantasque,
C'est l'Espagne du temps passé,
Aux frissons du tambour de basque
S'élançant de son lit glacé,

Et, brusquement ressuscitée
Dans un suprême boléro,
Montrant sous sa jupe argentée
La *divisa* prise au taureau.

La cicatrice qu'elle porte,
C'est le coup de grâce donné
A la génération morte,
Par chaque siècle nouveau-né.

J'ai vu ce fantôme au Gymnase,
Où Paris entier l'admira,
Lorsque dans son linceul de gaze
Parut la Petra Camara,

Impassible et passionnée,
Fermant ses yeux morts de langueur,
Et comme Inès l'assassinée
Dansant, un poignard dans le cœur!

ODELETTE ANACRÉONTIQUE

Pour que je t'aime, ô mon poète,
Ne fais pas fuir par trop d'ardeur
Mon amour, colombe inquiète,
Au ciel rose de la pudeur.

L'oiseau qui marche dans l'allée
S'effraye et part au moindre bruit;
Ma passion est chose ailée
Et s'envole quand on la suit.

Muet comme l'Hermès de marbre,
Sous la charmille pose-toi;
Tu verras bientôt de son arbre
L'oiseau descendre sans effroi.

Tes tempes sentiront près d'elles,
Avec des souffles de fraîcheur,
Une palpitation d'ailes
Dans un tourbillon de blancheur,

Et la colombe apprivoisée
Sur ton épaule s'abattra,
Et son bec à pointe rosée
De ton baiser s'enivrera.

FUMÉE

Là-bas, sous les arbres s'abrite
Une chaumière au dos bossu;
Le toit penche, le mur s'effrite,
Le seuil de la porte est moussu.

La fenêtre, un volet la bouche;
Mais du taudis, comme au temps froid
La tiède haleine d'une bouche,
La respiration se voit.

Un tire-bouchon de fumée
Tournant son mince filet bleu,
De l'âme en ce bouge enfermée
Porte des nouvelles à Dieu.

APOLLONIE [20]

J'aime ton nom d'Apollonie,
Écho grec du sacré vallon,
Qui, dans sa robuste harmonie,
Te baptise sœur d'Apollon.

Sur la lyre au plectre d'ivoire,
Ce nom splendide et souverain,
Beau comme l'amour et la gloire,
Prend des résonances d'airain.

Classique, il fait plonger les Elfes
Au fond de leur lac allemand,
Et seule la Pythie à Delphes
Pourrait le porter dignement,

Quand relevant sa robe antique
Elle s'assoit au trépied d'or,
Et dans sa pose fatidique
Attend le Dieu qui tarde encor.

L'AVEUGLE

Un aveugle au coin d'une borne,
Hagard comme au jour un hibou,
Sur son flageolet, d'un air morne,
Tâtonne en se trompant de trou,

Et joue un ancien vaudeville
Qu'il fausse imperturbablement;
Son chien le conduit par la ville,
Spectre diurne à l'œil dormant.

Les jours sur lui passent sans luire;
Sombre, il entend le monde obscur
Et la vie invisible bruire
Comme un torrent derrière un mur.

Dieu sait quelles chimères noires
Hantent cet opaque cerveau!
Et quels illisibles grimoires
L'idée écrit en ce caveau!

Ainsi dans les puits de Venise,
Un prisonnier à demi fou,
Pendant sa nuit qui s'éternise,
Grave des mots avec un clou.

Mais peut-être aux heures funèbres,
Quand la mort souffle le flambeau,
L'âme habituée aux ténèbres
Y verra clair dans le tombeau !

LIED

Au mois d'avril, la terre est rose
Comme la jeunesse et l'amour;
Pucelle encore, à peine elle ose
Payer le Printemps de retour.

Au mois de juin, déjà plus pâle
Et le cœur de désir troublé,
Avec l'Été tout brun de hâle
Elle se cache dans le blé.

Au mois d'août, bacchante enivrée,
Elle offre à l'Automne son sein,
Et, roulant sur la peau tigrée,
Fait jaillir le sang du raisin.

En décembre, petite vieille,
Par les frimas poudrée à blanc,
Dans ses rêves elle réveille
L'Hiver auprès d'elle ronflant.

FANTAISIES D'HIVER

I

Le nez rouge, la face blême,
Sur un pupitre de glaçons,
L'hiver exécute son thème
Dans le quatuor des saisons.

Il chante d'une voix peu sûre
Des airs vieillots et chevrotants;
Son pied glacé bat la mesure
Et la semelle en même temps;

Et comme Hændel, dont la perruque
Perdait sa farine en tremblant,
Il fait envoler de sa nuque
La neige qui la poudre à blanc.

II

Dans le bassin des Tuileries,
Le cygne s'est pris en nageant,
Et les arbres, comme aux féeries,
Sont en filigrane d'argent.

Les vases ont des fleurs de givre,
Sous la charmille aux blancs réseaux;
Et sur la neige on voit se suivre
Les pas étoilés des oiseaux.

Au piédestral où, court-vêtue,
Vénus coudoyait Phocion,
L'Hiver a posé pour statue
La frileuse de Clodion.

III

Les femmes passent sous les arbres
En martre, hermine et menu-vair,
Et les déesses, frileux marbres,
Ont pris aussi l'habit d'hiver.

La Vénus Anadyomène
Est en pelisse à capuchon;
Flore, que la brise malmène,
Plonge ses mains dans son manchon.

Et pour la saison, les bergères
De Coysevox et de Coustou,
Trouvant leurs écharpes légères,
Ont des boas autour du cou.

IV

Sur la mode parisienne
Le Nord pose ses manteaux lourds,
Comme sur une Athénienne
Un Scythe étendrait sa peau d'ours.

Partout se mélange aux parures
Dont Palmyre habille l'Hiver,
Le faste russe des fourrures
Que parfume le vétyver.

Et le Plaisir rit dans l'alcôve
Quand, au milieu des Amours nus,
Des poils roux d'une bête fauve
Sort le torse blanc de Vénus.

V

Sous le voile qui vous protège,
Défiant les regards jaloux,
Si vous sortez par cette neige,
Redoutez vos pieds andalous;

La neige saisit comme un moule
L'empreinte de ce pied mignon
Qui, sur le tapis blanc qu'il foule,
Signe, à chaque pas, votre nom.

Ainsi guidé, l'époux morose
Peut parvenir au nid caché
Où, de froid la joue encor rose,
A l'Amour s'enlace Psyché.

LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin;
Allégrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh! quelle joie!
Sous la terre il faisait si noir!
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : Ne m'oubliez pas!
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats;

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;
Qui sait ? — Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir,

Mais le berceau touche à la tombe;
Le géant futur meurt petit;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit!

BUCHERS ET TOMBEAUX

Le squelette était invisible
Au temps heureux de l'Art païen;
L'homme, sous la forme sensible,
Content du beau, ne cherchait rien.

Pas de cadavre sous la tombe,
Spectre hideux de l'être cher,
Comme d'un vêtement qui tombe
Se déshabillant de sa chair,

Et, quand la pierre se lézarde,
Parmi les épouvantements,
Montrant à l'œil qui s'y hasarde
Une armature d'ossements;

Mais au feu du bûcher ravie
Une pincée entre les doigts,
Résidu léger de la vie,
Qu'enserrait l'urne aux flancs étroits;

Ce que le papillon de l'âme
Laisse de poussière après lui,
Et ce qui reste de la flamme
Sur le trépied, quand elle a lui !

Entre les fleurs et les acanthes,
Dans le marbre joyeusement,
Amours, ægipans et bacchantes
Dansaient autour du monument;

Tout au plus un petit génie
Du pied éteignait un flambeau;
Et l'art versait son harmonie
Sur la tristesse du tombeau.

Les tombes étaient attrayantes;
Comme on fait d'un enfant qui dort,
D'images douces et riantes
La vie enveloppait la mort;

La mort dissimulait sa face
Aux trous profonds, au nez camard,
Dont la hideur railleuse efface
Les chimères du cauchemar.

Le monstre, sous la chair splendide
Cachait son fantôme inconnu,
Et l'œil de la vierge candide
Allait au bel éphèbe nu.

Seulement pour pousser à boire,
Au banquet de Trimalcion,
Une larve, joujou d'ivoire,
Faisait son apparition;

Des dieux que l'art toujours révère
Trônaient au ciel marmoréen;
Mais l'Olympe cède au Calvaire,
Jupiter au Nazaréen;

Une voix dit : Pan est mort ! — L'ombre
S'étend. — Comme sur un drap noir,
Sur la tristesse immense et sombre
Le blanc squelette se fait voir;

Il signe les pierres funèbres
De son paraphe de fémurs,
Pend son chapelet de vertèbres
Dans les charniers, le long des murs;

Des cercueils lève le couvercle
Avec ses bras aux os pointus;
Dessine ses côtes en cercle
Et rit de son large rictus;

Il pousse à la danse macabre
L'empereur, le pape et le roi,
Et de son cheval qui se cabre
Jette bas le preux plein d'effroi;

Il entre chez la courtisane
Et fait des mines au miroir,
Du malade il boit la tisane,
De l'avare ouvre le tiroir;

Piquant l'attelage qui rue
Avec un os pour aiguillon.
Du laboureur à la charrue
Termine en fosse le sillon;

Et, parmi la foule priée,
Hôte inattendu, sous le banc,
Vole à la pâle mariée
Sa jarretière de ruban.

A chaque pas grossit la bande;
Le jeune au vieux donne la main;
L'irrésistible sarabande
Met en branle le genre humain.

Le spectre en tête se déhanche,
Dansant et jouant du rebec,
Et sur fond noir, en couleur blanche,
Holbein l'esquisse d'un trait sec.

Quand le siècle devient frivole
Il suit la mode; en tonnelet
Retrousse son linceul et vole
Comme un Cupidon de ballet.

Au tombeau-sofa des marquises
Qui reposent, lasses d'amour,
En des attitudes exquises,
Dans les chapelles Pompadour.

Mais voile-toi, masque sans joues,
Comédien que le ver mord,
Depuis assez longtemps tu joues
Le mélodrame de la Mort.

Reviens, reviens, bel art antique,
De ton paros étincelant
Couvrir ce squelette gothique;
Dévore-le, bûcher brûlant!

Si nous sommes une statue
Sculptée à l'image de Dieu,
Quand cette image est abattue,
Jetons-en les débris au feu.

Toi, forme immortelle, remonte
Dans la flamme aux sources du beau
Sans que ton argile ait la honte
Et les misères du tombeau !

LE SOUPER DES ARMURES

Biorn, étrange cénobite,
Sur le plateau d'un roc pelé,
Hors du temps et du monde, habite
La tour d'un burg démantelé.

De sa porte l'esprit moderne
En vain soulève le marteau.
Biorn verrouille sa poterne
Et barricade son château.

Quand tous ont les yeux vers l'aurore,
Biorn, sur son donjon perché,
A l'horizon contemple encore
La place du soleil couché.

Ame rétrospective, il loge
Dans son burg et dans le passé;
Le pendule de son horloge
Depuis des siècles est cassé.

Sous ses ogives féodales
Il erre, éveillant les échos,
Et ses pas, sonnant sur les dalles,
Semblent suivis de pas égaux.

Il ne voit ni laïcs, ni prêtres,
Ni gentilshommes, ni bourgeois,
Mais les portraits de ses ancêtres
Causent avec lui quelquefois.

Et certains soirs, pour se distraire,
Trouvant manger seul ennuyeux,
Biorn, caprice funéraire,
Invite à souper ses aïeux.

Les fantômes, quand minuit sonne,
Viennent armés de pied en cap;
Biorn, qui malgré lui frissonne,
Salue en haussant son hanap.

Pour s'asseoir, chaque panoplie
Fait un angle avec son genou,
Dont l'articulation plie
En grinçant comme un vieux verrou.

Et tout d'une pièce, l'armure,
D'un corps absent gauche cercueil,
Rendant un creux et sourd murmure,
Tombe entre les bras du fauteuil.

Landgraves, rhingraves, burgraves,
Venus du ciel ou de l'enfer,
Ils sont tous là, muets et graves.
Les roides convives de fer!

Dans l'ombre, un rayon fauve indique
Un monstre, guivre, aigle à deux cous,
Pris au bestiaire héraldique
Sur les cimiers faussés de coups.

Du mufle des bêtes difformes
Dressant leurs ongles arrogants,
Partent des panaches énormes,
Des lambrequins extravagants;

Mais les casques ouverts sont vides
Comme les timbres du blason;
Seulement deux flammes livides
Y luisent d'étrange façon.

Toute la ferraille est assise
Dans la salle du vieux manoir,
Et, sur le mur, l'ombre indécise
Donne à chaque hôte un page noir.

Les liqueurs aux feux des bougies
Ont des pourpres d'un ton suspect;
Les mets dans leurs sauces rougies
Prennent un singulier aspect.

Parfois un corselet miroite,
Un morion brille un moment;
Une pièce qui se déboîte
Choit sur la nappe lourdement.

L'on entend les battements d'ailes
D'invisibles chauves-souris,
Et les drapeaux des infidèles
Palpitent le long du lambris.

Avec des mouvements fantasques
Courbant leurs phalanges d'airain,
Les gantelets versent aux casques
Des rasades de vin du Rhin,

Ou découpent au fil des dagues
Des sangliers sur des plats d'or...
Cependant passent des bruits vagues
Par les orgues du corridor.

La débauche devient farouche,
On n'entendrait pas tonner Dieu;
Car, lorsqu'un fantôme découche,
C'est le moins qu'il s'amuse un peu.

Et la fantastique assemblée
Se tracassant dans son harnois,
L'orgie a sa rumeur doublée
Du tintamarre des tournois.

Gobelets, hanaps, vidrecomes,
Vidés toujours, remplis en vain,
Entre les mâchoires des heaumes
Forment des cascades de vin.

Les hauberts en bombent leurs ventres,
Et le flot monte aux gorgerins;
— Ils sont tous gris comme des chantres,
Les vaillants comtes suzerains!

L'un allonge dans la salade
Nonchalamment ses pédieux,
L'autre à son compagnon malade
Fait un sermon fastidieux.

Et des armures peu bégueules
Rappellent, dardant leur boisson,
Les lions lampassés de gueules
Blasonnés sur leur écusson.

D'une voix encore enrouée
Par l'humidité du caveau,
Max fredonne, ivresse enjouée,
Un lied, en treize cents, nouveau.

Albrecht, ayant le vin féroce,
Se querelle avec ses voisins,
Qu'il martèle, bossue et rosse,
Comme il faisait des Sarrasins.

Échauffé, Fritz ôte son casque,
Jadis par un crâne habité,
Ne pensant pas que sans son masque
Il semble un tronc décapité.

Bientôt ils roulent pêle-mêle
Sous la table, parmi les brocs,
Tête en bas, montrant la semelle
De leurs souliers courbés en crocs.

C'est un hideux champ de bataille
Où les pots heurtent les armets,
Où chaque mort par quelque entaille
Au lieu de sang vomit des mets.

Et Biorn, le poing sur la cuisse,
Les contemple, morne et hagard,
Tandis que, par le vitrail suisse,
L'aube jette son bleu regard.

La troupe, qu'un rayon traverse,
Pâlit comme au jour un flambeau,
Et le plus ivrogne se verse
Le coup d'étrier du tombeau.

Le coq chante, les spectres fuient
Et, reprenant un air hautain,
Sur l'oreiller de marbre appuient
Leurs têtes lourdes du festin !

LA MONTRE

Deux fois je regarde ma montre,
Et deux fois à mes yeux distraits
L'aiguille au même endroit se montre :
Il est une heure... une heure après.

La figure de la pendule
En rit dans le salon voisin,
Et le timbre d'argent module
Deux coups vibrant comme un tocsin.

Le cadran solaire me raille
En m'indiquant, de son long doigt,
Le chemin que sur la muraille
A fait son ombre qui s'accroît.

Le clocher avec ironie
Dit le vrai chiffre, et le beffroi,
Reprenant la note finie,
A l'air de se moquer de moi.

Tiens ! la petite bête est morte.
Je n'ai pas mis hier encor,
Tant ma rêverie était forte,
Au trou de rubis la clef d'or !

Et je ne vois plus, dans sa boîte,
Le fin ressort du balancier
Aller, venir, à gauche, à droite,
Ainsi qu'un papillon d'acier.

C'est bien de moi ! Quand je chevauche
L'Hippogriffe, au pays du Bleu,
Mon corps sans âme se débauche,
Et s'en va comme il plaît à Dieu !

L'éternité poursuit son cercle
Autour de ce cadran muet,
Et le temps, l'oreille au couvercle,
Cherche ce cœur qui remuait;

Ce cœur que l'enfant croit en vie,
Et dont chaque pulsation
Dans notre poitrine est suivie
D'une égale vibration,

Il ne bat plus, mais son grand frère
Toujours palpite à mon côté.
— Celui que rien ne peut distraire,
Quand je dormais, l'a remonté !

LES NÉRÉIDES

J'ai dans ma chambre une aquarelle
Bizarre, et d'un peintre avec qui
Mètre et rime sont en querelle,
— Théophile Kniatowski.

Sur l'écume blanche qui frange
Le manteau glauque de la mer
Se groupent en bouquet étrange
Trois nymphes, fleurs du gouffre amer.

Comme des lys noyés, la houle
Fait dans sa volute d'argent
Danser leurs beaux corps qu'elle roule,
Les élevant, les submergeant.

Sur leurs têtes blondes, coiffées
De pétoncles et de roseaux,
Elles mêlent, coquettes fées,
L'écrin et la flore des eaux.

Vidant sa nacre, l'huître à perle
Constelle de son blanc trésor
Leur gorge, où le flot qui déferle
Suspend d'autres perles encor.

Et, jusqu'aux hanches soulevées
Par le bras des Tritons nerveux,
Elles luisent, d'azur lavées,
Sous l'or vert de leurs longs cheveux.

Plus bas, leur blancheur sous l'eau bleue
Se glace d'un visqueux frisson,
Et le torse finit en queue,
Moitié femme, moitié poisson.

Mais qui regarde la nageoire
Et les reins aux squameux replis,
En voyant les bustes d'ivoire
Par le baiser des mers polis ?

A l'horizon, — piquant mélange
De fable et de réalité, —
Paraît un vaisseau qui dérange
Le chœur marin épouvanté.

Son pavillon est tricolore;
Son tuyau vomit la vapeur;
Ses aubes fouettent l'eau sonore,
Et les nymphes plongent de peur.

Sans crainte elles suivaient par troupes
Les trirèmes de l'Archipel,
Et les dauphins, arquant leurs croupes,
D'Arion attendaient l'appel.

Mais le steam-boat avec ses roues,
Comme Vulcain battant Vénus,
Souffletterait leurs belles joues
Et meurtrirait leurs membres nus.

Adieu, fraîche mythologie!
Le paquebot passe et, de loin,
Croit voir sur la vague élargie
Une culbute de marsouin.

LES ACCROCHE-CŒURS

Ravivant les langueurs nacrées
De tes yeux battus et vainqueurs
En mèches de parfum lustrées
Se courbent deux accroche-cœurs.

A voir s'arrondir sur tes joues
Leurs orbes tournés par tes doigts,
On dirait les petites roues
Du char de Mab fait d'une noix;

Ou l'arc de l'Amour dont les pointes,
Pour une flèche à décocher,
En cercle d'or se sont rejointes
A la tempe du jeune archer.

Pourtant un scrupule me trouble,
Je n'ai qu'un cœur, alors pourquoi,
Coquette, un accroche-cœur double?
Qui donc y pends-tu près de moi?

LA ROSE-THÉ

La plus délicate des roses
Est, à coup sûr, la rose-thé.
Son bouton aux feuilles mi-closes
De carmin à peine est teinté.

On dirait une rose blanche
Qu'aurait fait rougir de pudeur,
En la lutinant sur la branche,
Un papillon trop plein d'ardeur.

Son tissu rose et diaphane
De la chair a le velouté;
Auprès, tout incarnat se fane
Ou prend de la vulgarité.

Comme un teint aristocratique
Noircit les fronts bruns de soleil,
De ses sœurs elle rend rustique
Les coloris chaud et vermeil.

Mais, si votre main qui s'en joue,
A quelque bal, pour son parfum,
La rapproche de votre joue,
Son frais éclat devient commun.

Il n'est pas de rose assez tendre
Sur la palette du printemps,
Madame, pour oser prétendre
Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau vaut mieux que le pétale,
Et le sang pur d'un noble cœur
Qui sur la jeunesse s'étale,
De tous les roses est vainqueur!

CARMEN

Carmen est maigre, — un trait de bistre
Cerne son œil de gitana.
Ses cheveux sont d'un noir sinistre,
Sa peau, le diable la tanna.

Les femmes disent qu'elle est laide,
Mais tous les hommes en sont fous,
Et l'archevêque de Tolède
Chante la messe à ses genoux;

Car sur sa nuque d'ambre fauve
Se tord un énorme chignon
Qui, dénoué, fait dans l'alcôve
Une mante à son corps mignon.

Et, parmi sa pâleur, éclate
Une bouche aux rires vainqueurs;
Piment rouge, fleur écarlate,
Qui prend sa pourpre au sang des cœurs.

Ainsi faite, la moricaude
Bat les plus altières beautés,
Et de ses yeux la lueur chaude
Rend la flamme aux satiétés.

Elle a, dans sa laideur piquante,
Un grain de sel de cette mer
D'où jaillit, nue et provocante,
L'âcre Vénus du gouffre amer.

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES

CHANSON D'AUTOMNE

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis;
Soir et matin, la brise est fraîche,
Hélas! les beaux jours sont finis!

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart!

« Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs,
Et parmi des flots de fumée,
Je rase turbans et tarbouchs. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck.
Je m'y suspens avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets!
J'empâte un ornement de glaise.
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte,
Fait la dernière, j'ai mon nid;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert,
Pour voler, là-bas avec elles
Au soleil d'or, au printemps vert !

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche;
— Cloches, carillonnez gaîment! —
Jésus est né. — La Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid,
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : « *Noël! Noël!* »

LES JOUJOUX DE LA MORTE

La petite Marie est morte,
Et son cercueil est si peu long
Qu'il tient sous le bras qui l'emporte
Comme un étui de violon.

Sur le tapis et sur la table
Traîne l'héritage enfantin.
Les bras ballants, l'air lamentable,
Tout affaissé, gît le pantin.

Et si la poupée est plus ferme,
C'est la faute de son bâton;
Dans son œil une larme germe,
Un soupir gonfle son carton.

Une dînette abandonnée
Mêle ses plats de bois verni
A la troupe désarçonnée
Des écuyers de Franconi.

La boîte à musique est muette;
Mais, quand on pousse le ressort
Où se posait sa main fluette,
Un murmure plaintif en sort.

L'émotion chevrote et tremble
Dans : *Ah! vous dirai-je maman?*
Le *Quadrille des Lanciers* semble
Triste comme un enterrement.

Et des pleurs vous mouillent la joue
Quand *la Donna è mobile*,
Sur le rouleau qui tourne et joue,
Expire avec un son filé.

Le cœur se navre à ce mélange
Puérilement douloureux,
Joujoux d'enfant laissés par l'ange,
Berceau que la tombe a fait creux!

APRÈS LE FEUILLETON[21]

Mes colonnes sont alignées,
Au portique du feuilleton;
Elles supportent, résignées,
Du journal le pesant fronton.

Jusqu'à lundi je suis mon maître.
Au diable chefs-d'œuvre mort-nés!
Pour huit jours je puis me permettre
De vous fermer la porte au nez.

Les ficelles des mélodrames
N'ont plus le droit de se glisser
Parmi les fils soyeux des trames
Que mon caprice aime à tisser.

Voix de l'âme et de la nature,
J'écouterai vos purs sanglots,
Sans que les couplets de facture
M'étourdissent de leurs grelots.

Et portant, dans mon verre à côtes,
La santé du temps disparu,
Avec mes vieux rêves pour hôtes
Je boirai le vin de mon cru :

Le vin de ma propre pensée,
Vierge de toute autre liqueur,
Et que, par la vie écrasée,
Répand la grappe de mon cœur !

LE CHATEAU DU SOUVENIR [22]

La main au front, le pied dans l'âtre,
Je songe et cherche à revenir,
Par delà le passé grisâtre,
Au vieux château du Souvenir.

Une gaze de brume estompe
Arbres, maisons, plaines, coteaux,
Et l'œil au carrefour qui trompe
En vain consulte les poteaux.

J'avance parmi les décombres
De tout un monde enseveli,
Dans le mystère des pénombres,
A travers des limbes d'oubli.

Mais voici, blanche et diaphane,
La Mémoire, au bord du chemin,
Qui me remet, comme Ariane,
Son peloton de fil en main.

Désormais la route est certaine;
Le soleil voilé reparaît,
Et du château la tour lointaine
Pointe au-dessus de la forêt.

Sous l'arcade où le jour s'émousse,
De feuilles en feuilles tombant,
Le sentier ancien dans la mousse
Trace encor son étroit ruban.

Mais la ronce en travers s'enlace :
La liane tend son filet,
Et la branche que je déplace
Revient et me donne un soufflet.

Enfin au bout de la clairière,
Je découvre du vieux manoir
Les tourelles en poivrière
Et les hauts toits en éteignoir.

Sur le comble aucune fumée
Rayant le ciel d'un bleu sillon;
Pas une fenêtre allumée
D'une figure ou d'un rayon.

Les chaînes du pont sont brisés;
Aux fossés la lentille d'eau
De ses taches vert-de-grisées
Étale le glauque rideau.

Des tortuosités de lierre
Pénètrent dans chaque refend,
Payant la tour hospitalière
Qui les soutient... en l'étouffant.

Le porche à la lune se ronge,
Le temps le sculpte à sa façon,
Et la pluie a passé l'éponge
Sur les couleurs de mon blason.

Tout ému, je pousse la porte
Qui cède et geint sur ses pivots;
Un air froid en sort et m'apporte
Le fade parfum des caveaux.

L'ortie aux morsures aiguës,
La bardane aux larges contours,
Sous les ombelles des ciguës,
Prospèrent dans l'angle des cours.

Sur les deux chimères de marbre,
Gardiennes du perron verdi,
Se découpe l'ombre d'un arbre
Pendant mon absence grandi.

Levant leurs pattes de lionne
Elles se mettent en arrêt.
Leur regard blanc me questionne
Mais je leur dis le mot secret.

Et je passe. — Dressant sa tête,
Le vieux chien retombe assoupi.
Et mon pas sonore inquiète
L'écho dans son coin accroupi.

Un jour louche et douteux se glisse
Aux vitres jaunes du salon
Où figurent, en haute lisse,
Les aventures d'Apollon.

Daphné, les hanches dans l'écorce,
Étend toujours ses doigts touffus;
Mais aux bras du dieu qui la force,
Elle s'éteint, spectre confus.

Apollon, chez Admète, garde
Un troupeau, des mites atteint;
Les neuf Muses, troupe hagarde,
Pleurent sur un Pinde déteint;

Et la Solitude en chemise
Trace au doigt le mot : « Abandon »
Dans la poudre qu'elle tamise
Sur le marbre du guéridon.

Je retrouve au long des tentures,
Comme des hôtes endormis,
Pastels blafards, sombres peintures,
Jeunes beautés et vieux amis.

Ma main tremblante enlève un crêpe,
Et je vois mon défunt amour,
Jupons bouffants, taille de guêpe,
La Cidalise en Pompadour!

Un bouton de rose s'entr'ouvre
A son corset enrubanné,
Dont la dentelle à demi couvre
Un sein neigeux d'azur veiné;

Ses yeux ont de moites paillettes;
Comme aux feuilles que le froid mord,
Sa pourpre monte à ses pommettes,
Éclat trompeur, fard de la mort !

Elle tressaille à mon approche,
Et son regard, triste et charmant,
Sur le mien, d'un air de reproche,
Se fixe douloureusement.

Bien que la vie au loin m'emporte,
Ton nom dans mon cœur est marqué,
Fleur de pastel, gentille morte,
Ombre en habit de bal masqué!

La nature, de l'art jalouse,
Voulant dépasser Murillo,
A Paris créa l'Andalouse
Qui rit dans le second tableau.

Par un caprice poétique,
Notre climat brumeux para
D'une grâce au charme exotique
Cette autre Petra Camara.

De chaudes teintes orangées
Dorent sa joue au fard vermeil;
Ses paupières de jais frangées
Filtrent des rayons de soleil.

Entre ses lèvres d'écarlate
Scintille un éclair argenté,
Et sa beauté splendide éclate
Comme une grenade en été.

Au son des guitares d'Espagne
Ma voix longtemps la célébra.
Elle vint un jour, sans compagne,
Et ma chambre fut l'Alhambra.

Plus loin une beauté robuste,
Aux bras forts cerclés d'anneaux lourds,
Sertit le marbre de son buste
Dans les perles et le velours.

D'un air de reine qui s'ennuie
Au sein de sa cour à genoux,
Superbe et distraite, elle appuie
La main sur un coffre à bijoux.

Sa bouche humide et sensuelle
Semble rouge du sang des cœurs,
Et, pleins de volupté cruelle,
Ses yeux ont des défis vainqueurs.

Ici, plus de grâce touchante,
Mais un attrait vertigineux.
On dirait la Vénus méchante
Qui préside aux amours haineux.

Cette Vénus, mauvaise mère,
Souvent a battu Cupidon.
O toi, qui fus ma joie amère,
Adieu pour toujours... et pardon!

Dans son cadre, que l'ombre moire,
Au lieu de réfléchir mes traits,
La glace ébauche de mémoire
Le plus ancien de mes portraits.

Spectre rétrospectif qui double
Un type à jamais effacé,
Il sort du fond du miroir trouble
Et des ténèbres du passé.

Dans son pourpoint de satin rose,
Qu'un goût hardi coloria,
Il semble chercher une pose
Pour Boulanger ou Devéria.

Terreur du bourgeois glabre et chauve,
Une chevelure à tous crins
De roi franc ou de lion fauve
Roule en torrent jusqu'à ses reins.

Tel, romantique opiniâtre,
Soldat de l'art qui lutte encor,
Il se ruait vers le théâtre
Quand d'Hernani sonnait le cor.

... La nuit tombe et met avec l'ombre
Ses terreurs aux recoins dormants,
L'inconnu, machiniste sombre,
Monte ses épouvantements.

Des explosions de bougies
Crèvent soudain sur les flambeaux!
Leurs auréoles élargies
Semblent des lampes de tombeaux.

Une main d'ombre ouvre la porte
Sans en faire grincer la clé.
D'hôtes pâles qu'un souffle apporte
Le salon se trouve peuplé.

Les portraits quittent la muraille,
Frottant de leurs mouchoirs jaunis,
Sur leur visage qui s'éraille,
La crasse fauve du vernis,

D'un reflet rouge illuminée,
La bande se chauffe les doigts
Et fait cercle à la cheminée
Où tout à coup flambe le bois.

L'image au sépulcre ravie
Perd son aspect roide et glacé;
La chaude pourpre de la vie
Remonte aux veines du passé.

Les masques blafards se colorent
Comme au temps où je les connus.
O vous que mes regrets déplorent,
Amis, merci d'être venus!

Les vaillants de dix-huit cent trente,
Je les revois tels que jadis.
Comme les pirates d'Otrante
Nous étions cent, nous sommes dix.

L'un étale sa barbe rousse
Comme Frédéric dans son roc,
L'autre superbement retrousse
Le bout de sa moustache en croc.

Drapant sa souffrance secrète
Sous les fiertés de son manteau,
Pétrus fume une cigarette
Qu'il baptise papelito.

Celui-ci me conte ses rêves,
Hélas! jamais réalisés,
Icare tombé sur les grèves
Où gisent les essors brisés.

Celui-là me confie un drame
Taillé sur le nouveau patron
Qui fait, mêlant tout dans sa trame,
Causer Molière et Calderon.

Tom, qu'un abandon scandalise,
Récite « Love's labours lost »,
Et Fritz explique à Cidalise
Le « Walpurgisnachtstraum » de Faust.

Mais le jour luit à la fenêtre;
Et les spectres, moins arrêtés,
Laissent les objets transparaître
Dans leurs diaphanéités.

Les cires fondent consumées;
Sous les cendres s'éteint le feu,
Du parquet montent des fumées;
Château du Souvenir, adieu!

Encore une autre fois décembre
Va retourner le sablier.
Le présent entre dans ma chambre
Et me dit en vain d'oublier.

CAMÉLIA ET PAQUERETTE[23]

On admire les fleurs de serre
Qui loin de leur soleil natal,
Comme des joyaux mis sous verre,
Brillent sous un ciel de cristal.

Sans que les brises les effleurent
De leurs baisers mystérieux,
Elles naissent, vivent et meurent
Devant le regard curieux.

A l'abri de murs diaphanes,
De leur sein ouvrant le trésor,
Comme de belles courtisanes,
Elles se vendent à prix d'or,

La porcelaine de la Chine
Les reçoit par groupes coquets,
Ou quelque main gantée et fine
Au bal les balance en bouquets.

Mais souvent parmi l'herbe verte,
Fuyant les yeux, fuyant les doigts,
De silence et d'ombre couverte,
Une fleur vit au fond des bois.

Un papillon blanc qui voltige,
Un coup d'œil au hasard jeté,
Vous fait surprendre sur sa tige
La fleur dans sa simplicité,

Belle de sa parure agreste
S'épanouissant au ciel bleu,
Et versant son parfum modeste
Pour la solitude et pour Dieu.

Sans toucher à son pur calice
Qu'agite un frisson de pudeur,
Vous respirez avec délice
Son âme dans sa fraîche odeur.

Et tulipes au port superbe,
Camélias si chers payés,
Pour la petite fleur sous l'herbe,
En un instant, sont oubliés !

LA FELLAH

SUR UNE AQUARELLE DE LA PRINCESSE M...

Caprice d'un pinceau fantasque
Et d'un impérial loisir,
Votre fellah, sphinx qui se masque,
Propose une énigme au désir.

C'est une mode bien austère
Que ce masque et cet habit long;
Elle intrigue par son mystère
Tous les Œdipes du salon.

L'antique Isis légua ses voiles
Aux modernes filles du Nil;
Mais, sous le bandeau, deux étoiles
Brillent d'un feu pur et subtil.

Ces yeux qui sont tout un poème
De langueur et de volupté
Disent, résolvant le problème :
« Sois l'amour, je suis la beauté. »

LA MANSARDE[24]

Sur les tuiles où se hasarde
Le chat guettant l'oiseau qui boit,
De mon balcon une mansarde
Entre deux tuyaux s'aperçoit.

Pour la parer d'un faux bien-être,
Si je mentais comme un auteur,
Je pourrais faire à sa fenêtre
Un cadre de pois de senteur,

Et vous y montrer Rigolette
Riant à son petit miroir,
Dont le tain rayé ne reflète
Que la moitié de son œil noir;

Ou, la robe encor sans agrafe,
Gorge et cheveux au vent, Margot
Arrosant avec sa carafe
Son jardin planté dans un pot;

Ou bien quelque jeune poète
Qui scande ses vers sibyllins,
En contemplant la silhouette
De Montmartre et de ses moulins.

Par malheur, ma mansarde est vraie;
Il n'y grimpe aucun liseron,
Et la vitre y fait voir sa taie,
Sous l'ais verdi d'un vieux chevron.

Pour la grisette et pour l'artiste,
Pour le veuf et pour le garçon,
Une mansarde est toujours triste :
Le grenier n'est beau qu'en chanson.

Jadis, sous le comble dont l'angle
Penchait les fronts pour le baiser,
L'amour, content d'un lit de sangle
Avec Suzon venait causer.

Mais pour ouater notre joie,
Il faut des murs capitonnés,
Des flots de dentelle et de soie,
Des lits par Monbro festonnés.

Un soir, n'étant pas revenue,
Margot s'attarde au mont Breda,
Et Rigolette entretenue
N'arrose plus son réséda.

Voilà longtemps que le poète
Las de prendre la rime au vol,
S'est fait *reporter* de gazette,
Quittant le ciel pour l'entresol.

Et l'on ne voit contre la vitre
Qu'une vieille au maigre profil,
Devant Minet, qu'elle chapitre,
Tirant sans cesse un bout de fil.

LA NUE[25]

A l'horizon monte une nue,
Sculptant sa forme dans l'azur :
On dirait une vierge nue
Émergeant d'un lac au flot pur.

Debout dans sa conque nacrée,
Elle vogue sur le bleu clair,
Comme une Aphrodite éthérée,
Faite de l'écume de l'air;

On voit onder en molles poses
Son torse au contour incertain,
Et l'aurore répand des roses
Sur son épaule de satin.

Ses blancheurs de marbre et de neige
Se fondent amoureusement
Comme, au clair-obscur du Corrège,
Le corps d'Antiope dormant.

Elle plane dans la lumière
Plus haut que l'Alpe ou l'Apennin;
Reflet de la beauté première,
Sœur de « l'éternel féminin ».

A son corps, en vain retenue,
Sur l'aile de la passion,
Mon âme vole à cette nue
Et l'embrasse comme Ixion.

La raison dit : « Vague fumée,
Où l'on croit voir ce qu'on rêva,
Ombre au gré du vent déformée,
Bulle qui crève et qui s'en va ! »

Le sentiment répond : « Qu'importe !
Qu'est-ce après tout que la beauté ?
Spectre charmant qu'un souffle emporte
Et qui n'est rien, ayant été !

« A l'Idéal ouvre ton âme;
Mets dans ton cœur beaucoup de ciel,
Aime une nue, aime une femme,
Mais aime ! — C'est l'essentiel ! »

LE MERLE[26]

Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille gai, plein d'espoir,
Sur les herbes, de givre blanches,
En bottes jaunes, en frac noir.

C'est un merle, chanteur crédule,
Ignorant du calendrier,
Qui rêve soleil, et module
L'hymne d'avril en février.

Pourtant il vente, il pleut à verse;
L'Arve jaunit le Rhône bleu,
Et le salon tendu de perse,
Tient tous ses hôtes près du feu.

Les monts sur l'épaule ont l'hermine,
Comme des magistrats siégeant;
Leur blanc tribunal examine
Un cas d'hiver se prolongeant.

Lustrant son aile qu'il essuie,
L'oiseau persiste en sa chanson;
Malgré neige, brouillard et pluie,
Il croit à la jeune saison.

Il gronde l'aube paresseuse
De rester au lit si longtemps
Et, gourmandant la fleur frileuse,
Met en demeure le printemps.

Il voit le jour derrière l'ombre;
Tel un croyant, dans le saint lieu,
L'autel désert, sous la nef sombre,
Avec sa foi voit toujours Dieu.

A la nature il se confie
Car son instinct pressent la loi,
Qui rit de ta philosophie,
Beau merle, est moins sage que toi!

LA FLEUR QUI FAIT LE PRINTEMPS [27]

Les marronniers de la terrasse
Vont bientôt fleurir, à Saint-Jean,
La villa d'où la vue embrasse
Tant de monts bleus coiffés d'argent.

La feuille, hier encor pliée
Dans son étroit corset d'hiver,
Met sur la branche déliée
Les premières touches de vert.

Mais en vain le soleil excite
La sève des rameaux trop lents;
La fleur retardataire hésite
A faire voir ses thyrses blancs.

Pourtant le pêcher est tout rose,
Comme un désir de la pudeur,
Et le pommier, que l'aube arrose,
S'épanouit dans sa candeur.

La véronique s'aventure
Près des boutons d'or dans les prés;
Les caresses de la nature
Hâtent les germes rassurés.

Il me faut retourner encor
Au cercle d'enfer où je vis;
Marronniers, pressez-vous d'éclore
Et d'éblouir mes yeux ravis.

Vous pouvez sortir pour la fête
Vos girandoles sans péril,
Un ciel bleu luit sur votre faîte
Et déjà mai talonne avril.

Par pitié donnez cette joie
Au poète dans ses douleurs,
Qu'avant de s'en aller, il voie
Vos feux d'artifice de fleurs.

Grands marronniers de la terrasse,
Si fiers de vos splendeurs d'été,
Montrez-vous à moi dans la grâce
Qui précède votre beauté.

Je connais vos riches livrées,
Quand octobre, ouvrant son essor,
Vous met des tuniques pourprées,
Vous pose des couronnes d'or.

Je vous ai vus, blanches ramées,
Pareils aux dessins que le froid
Aux vitres d'argent étamées
Trace, la nuit, avec son doigt.

Je sais tous vos aspects superbes,
Arbres géants, vieux marronniers,
Mais j'ignore vos fraîches gerbes
Et vos aromes printaniers.

Adieu, je pars lassé d'attendre;
Gardez vos bouquets éclatants!
Une autre fleur suave et tendre,
Seule à mes yeux fait le printemps.

Que mai remporte sa corbeille!
Il me suffit de cette fleur;
Toujours pour l'âme et pour l'abeille
Elle a du miel pur dans le cœur.

Par le ciel d'azur ou de brume
Par la chaude ou froide saison,
Elle sourit, charme et parfume,
Violette de la maison!

DERNIER VŒU[28]

Voilà longtemps que je vous aime :
— L'aveu remonte à dix-huit ans ! —
Vous êtes rose, je suis blême;
J'ai les hivers, vous les printemps.

Des lilas blancs de cimetière
Près de mes tempes ont fleuri;
J'aurai bientôt la touffe entière
Pour ombrager mon front flétri.

Mon soleil pâli qui décline
Va disparaître à l'horizon,
Et sur la funèbre colline
Je vois ma dernière maison.

Oh ! que de votre lèvre il tombe
Sur ma lèvre un tardif baiser,
Pour que je puisse dans ma tombe,
Le cœur tranquille, reposer !

PLAINTIVE TOURTERELLE [29]

Plaintive tourterelle,
Qui roucoules toujours,
Veux-tu prêter ton aile
Pour servir mes amours !

Comme toi, pauvre amante,
Bien loin de mon ramier,
Je pleure et me lamente
Sans pouvoir l'oublier.

Vole et que ton pied rose
Sur l'arbre ou sur la tour
Jamais ne se repose,
Car je languis d'amour.

Évite, ô ma colombe,
La halte des palmiers
Et tous les toits où tombe
La neige des ramiers.

Va droit sur sa fenêtre,
Près du palais du roi,
Donne-lui cette lettre
Et deux baisers pour moi.

Puis sur mon sein en flamme,
Qui ne peut s'apaiser,
Reviens, avec son âme,
Reviens te reposer.

LA BONNE SOIRÉE[30]

Quel temps de chien ! — il pleut, il neige
Les cochers, transis sur leur siège,
Ont le nez bleu.
Par ce vilain soir de décembre,
Qu'il ferait bon garder la chambre,
Devant son feu !

A l'angle de la cheminée
La chauffeuse capitonnée
Vous tend les bras
Et semble avec une caresse
Vous dire comme une maîtresse :
« Tu resteras ! »

Un papier rose à découpures,
Comme un sein blanc sous des guipures,
Voile à demi
Le globe laiteux de la lampe
Dont le reflet au plafond rampe,
Tout endormi.

On n'entend rien dans le silence
Que le pendule qui balance
Son disque d'or,
Et que le vent qui pleure et rôde,
Parcourant, pour entrer en fraude,
Le corridor.

C'est bal à l'ambassade anglaise;
Mon habit noir est sur la chaise,
Les bras ballants;
Mon gilet bâille et ma chemise
Semble dresser, pour être mise,
Ses poignets blancs.

Les brodequins à pointe étroite
Montrent leur vernis qui miroite,
Au feu placés;
A côté des minces cravates
S'allongent comme des mains plates
Les gants glacés.

Il faut sortir! — quelle corvée!
Prendre la file à l'arrivée
Et suivre au pas
Les coupées des beautés altières
Portant blasons sur leurs portières
Et leurs appas.

Rester debout contre une porte
A voir se ruer la cohorte
Des invités;
Les vieux museaux, les frais visages,
Les fracs en cœur et les corsages
Décolletés;

Les dos où fleurit la pustule,
Couvrant leur peau rouge d'un tulle
    Aérien;
Les dandys et les diplomates,
Sur leurs faces à teintes mates,
    Ne montrant rien.

Et ne pouvoir franchir la haie
Des douairières aux yeux d'orfraie
    Ou de vautour,
Pour aller dire à son oreille
Petite, nacrée et vermeille,
    Un mot d'amour!

Je n'irai pas! — et ferai mettre
Dans son bouquet un bout de lettre
    A l'Opéra.
Par les violettes de Parme,
La mauvaise humeur se désarme :
    Elle viendra!

J'ai là l'*Intermezzo* de Heine,
Le *Thomas Grain-d'orge* de Taine,
    Les deux Goncourt;
Le temps, jusqu'à l'heure où s'achève
Sur l'oreiller l'idée en rêve,
    Me sera court.

L'ART[31]

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
  Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !
Mais que pour marcher droit
  Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rhythme commode,
Comme un soulier trop grand,
  Du mode
Que tout pied quitte et prend !

Statuaire, repousse
L'argile que pétrit
  Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit;

Lutte avec le carrare,
Avec le paros dur
Et rare,
Gardiens du contour pur;

Emprunte à Syracuse
Son bronze où fermement
S'accuse
Le trait fier et charmant;

D'une main délicate
Poursuis dans un filon
D'agate
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle,
Et fixe la couleur
Trop frêle
Au four de l'émailleur.

Fais les sirènes bleues,
Tordant de cent façons
Leurs queues,
Les monstres des blasons;

Dans son nimbe trilobe
La Vierge et son Jésus,
Le globe
Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité.
Le buste
Survit à la cité.

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
    Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent.
Mais les vers souverains
    Demeurent
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle;
Que ton rêve flottant
    Se scelle
Dans le bloc résistant!

(FIN DES ÉMAUX ET CAMÉES)

CHOIX DE POÉSIES

I. — PREMIÈRES POÉSIES (1830 et 1832).

II. — ALBERTUS (1832).

III. — LA COMÉDIE DE LA MORT (1838).

IV. — ESPAÑA (1845).

V. — POÉSIES DIVERSES
ET DERNIERS SONNETS (1830 à 1872).

PREMIÈRES POÉSIES [32 et 33]

(Recueil de 1830)

MÉDITATION

... Ce monde où les meilleures choses
Ont le pire destin.
MALHERBE.

Virginité du cœur, hélas! sitôt ravie!
Songes riants, projets de bonheur et d'amour,
Fraîches illusions du matin de la vie,
Pourquoi ne pas durer jusqu'à la fin du jour?

Pourquoi?.... Ne voit-on pas qu'à midi la rosée
De ses larmes d'argent n'enrichit plus les fleurs,
Que l'anémone frêle, au vent froid exposée,
Avant le soir n'a plus ses brillantes couleurs?

Ne voit-on pas qu'une onde, à sa source limpide,
En passant par la fange y perd sa pureté;
Que d'un ciel d'abord pur un nuage rapide
Bientôt ternit l'éclat et la sérénité?

Le monde est fait ainsi : loi suprême et funeste!
Comme l'ombre d'un songe au bout de peu d'instants
Ce qui charme s'en va, ce qui fait peine reste :
La rose vit une heure et le cyprès cent ans.

PAYSAGE

... omnia plenis
Rura natant fossis.
P. Virgilius Maro.

Pas une feuille qui bouge,
Pas un seul oiseau chantant,
Au bord de l'horizon rouge
Un éclair intermittent;

D'un côté rares broussailles,
Sillons à demi noyés,
Pans grisâtres de murailles,
Saules noueux et ployés;

De l'autre, un champ que termine
Un large fossé plein d'eau,
Une vieille qui chemine
Avec un pesant fardeau,

Et puis la route qui plonge
Dans le flanc des coteaux bleus,
Et comme un ruban s'allonge
En minces plis onduleux.

LE LUXEMBOURG

Enfant, dans les ébats de l'enfance joyeuse.
J. DELORME.

Au Luxembourg souvent lorsque dans les allées
Gazouillaient des moineaux les joyeuses volées,
Qu'aux baisers d'un vent doux, sous les abîmes bleus
D'un ciel tiède et riant, les orangers frileux
Hasardaient leurs rameaux parfumés, et qu'en gerbes
Les fleurs pendaient du front des marronniers superbes,
Toute petite fille, elle allait du beau temps
A son aise jouir et folâtrer longtemps,
Longtemps, car elle aimait à l'ombre des feuillages
Fouler le sable d'or, chercher des coquillages,
Admirer du jet d'eau l'arc au reflet changeant,
Et le poisson de pourpre, hôte d'une eau d'argent;
Ou bien encor partir, folle et légère tête,
Et, trompant les regards de sa mère inquiète,
Au risque de brunir un teint frais et vermeil,
Livrer sa joue en fleur aux baisers du soleil!

LE SENTIER

En une sente me vins rendre
Longue et estroite, où l'herbe tendre
Croissait très drue.

Le livre des quatre Dames.

Un petit sentier vert, je le pris...

ALFRED DE MUSSET.

Il est un sentier creux dans la vallée étroite,
Qui ne sait trop s'il marche à gauche ou bien à droite.
— C'est plaisir d'y passer, lorsque Mai sur ses bords,
Comme un jeune prodigue, égrène ses trésors;
L'aubépine fleurit; les frêles pâquerettes,
Pour fêter le printemps, ont mis leurs collerettes.
La pâle violette, en son réduit obscur,
Timide, essaie au jour son doux regard d'azur,
Et le gai bouton d'or, lumineuse parcelle,
Pique le gazon vert de sa jaune étincelle.
Le muguet, tout joyeux, agite ses grelots,
Et les sureaux sont blancs de bouquets frais éclos;
Les fossés ont des fleurs à remplir vingt corbeilles,
A rendre riche en miel tout un peuple d'abeilles.
Sous la haie embaumée un mince filet d'eau
Jase et fait frissonner le verdoyant rideau
Du cresson. — Ce sentier, tel qu'il est, moi je l'aime
Plus que tous les sentiers où se trouvent de même
Une source, une haie et des fleurs; car c'est lui,
Qui, lorsqu'au ciel laiteux la lune pâle a lui,
A la brèche du mur, rendez-vous solitaire
Où l'amour s'embellit des charmes du mystère,
Sous les grands châtaigniers aux bercements plaintifs,
Sans les tromper jamais conduit mes pas furtifs.

PROMENADE NOCTURNE

Allons, la belle nuit d'été.
ALFRED DE MUSSET.

C'était par un beau soir, par un des soirs que rêve
Au murmure lointain d'un invisible accord
Le poète qui veille ou l'amante qui dort.
VICTOR PAVIE.

La rosée arrondie en perles
Scintille aux pointes du gazon,
Les chardonnerets et les merles
Chantent à l'envi leur chanson.

Les fleurs de leurs paillettes blanches
Brodent le bord vert du chemin;
Un vent léger courbe les branches
Du chèvrefeuille et du jasmin;

Et la lune, vaisseau d'agate,
Sur les vagues des rochers bleus
S'avance comme la frégate
Au dos de l'Océan houleux.

Jamais la nuit de plus d'étoiles
N'a semé son manteau d'azur,
Ni du doigt, entr'ouvrant ses voiles,
Mieux fait voir Dieu dans le ciel pur.

Prends mon bras, ô ma bien-aimée,
Et nous irons, à deux, jouir
De la solitude embaumée,
Et, couchés sur la mousse, ouïr

Ce que tout bas, dans la ravine
Où brillent ses moites réseaux,
En babillant l'eau qui chemine
Conte à l'oreille des roseaux.

LE JARDIN DES PLANTES

L'homme propose et Dieu dispose.

J'étais parti, voyant le ciel limpide et clair
Et les chemins séchés, afin de prendre l'air,
D'ouïr le vent qui pleure aux branches du mélèze,
Et de mieux travailler : car on est plus à l'aise
Pour méditer le plan d'un drame projeté,
Refondre un vers pesant et sans grâce jeté,
Ou d'une rime faible à sa sœur mal unie
Par un son plus exact réparer l'harmonie,
Sous les arbres touffus inclinés en arceaux
Du labyrinthe vert, quand des milliers d'oiseaux
Chantent auprès de vous, et que la brise joue
Dans vos cheveux épars et baise votre joue,
Qu'on ne l'est dans sa chambre, un bureau devant soi,
S'étant fait d'y rester une pénible loi,
Et, comme un ouvrier que son devoir attache,
De ne pas s'arrêter qu'on n'ait fini sa tâche,
Remis le tout au net, et bien dûment serré
L'œuvre dans un tiroir aux profanes sacré,
Et je m'étais promis de rapporter la feuille
Où, du crayon aidé, mon doigt fixe et recueille
Mes pensers vagabonds, pleine jusques aux bords
De vers harmonieux, poétiques trésors,
Destinés à grossir un trop mince volume.
Vains projets ! notre esprit est pareil à la plume,

Un souffle d'air l'emporte hors de son droit chemin,
Et nul ne peut prévoir ce qu'il fera demain.
Aussi moi, pauvre fou, séduit par l'étincelle
Qui, furtive, jaillit d'une noire prunelle,
Par un rire qui livre aux yeux de blanches dents,
Oubliant prose et vers, de mes regards ardents
Je suis la jeune fille, et bientôt, moins timide,
J'égale à son pas leste et prompt mon pas rapide,
Je risque quelques mots et place sous mon bras,
Quoiqu'on dise : Méchant! et qu'on ne veuille pae,
Une main potelée; et nous allons à l'ombre,
Dans un lieu du jardin bien tranquille et bien sombre,
Faire mieux connaissance, et jouer et causer
Et sur le banc de pierre après nous reposer,
Et nous nous promettons de nous revoir dimanche,
Et je reviens avec ma feuille toute blanche.

SOLEIL COUCHANT

Notre-Dame,
Que c'est beau !
VICTOR HUGO.

En passant sur le pont de la Tournelle, un soir,
Je me suis arrêté quelques instants pour voir
Le soleil se coucher derrière Notre-Dame.
Un nuage splendide à l'horizon de flamme,
Tel qu'un oiseau géant qui va prendre l'essor,
D'un bout du ciel à l'autre ouvrait ses ailes d'or;
— Et c'étaient des clartés à baisser la paupière.
Les tours au front orné de dentelles de pierre,
Le drapeau que le vent fouette, les minarets
Qui s'élèvent pareils aux sapins des forêts,
Les pignons tailladés que surmontent des anges
Aux corps roides et longs, aux figures étranges,
D'un fond clair ressortaient en noir : l'Archevêché,
Comme au pied de sa mère un jeune enfant couché,
Se dessinait au pied de l'église, dont l'ombre
S'allongeait à l'entour mystérieuse et sombre.
— Plus loin, un rayon rouge allumait les carreaux
D'une maison du quai; — l'air était doux; les eaux
Se plaignaient contre l'arche à doux bruit, et la vague
De la vieille cité berçait l'image vague;
Et moi, je regardais toujours, ne songeant pas
Que la nuit étoilée arrivait à grands pas.

(FIN DU RECUEIL DE 1830)

PREMIÈRES POÉSIES

(Recueil de 1832)

LE RETOUR

> Je m'en vais promener tantôt parmy la plaine,
> Tantôt en un village et tantôt en un bois,
> Et tantôt par les lieux solitaires et cois.
>
> PIERRE RONSARD.

J'ai quitté pour un an la campagne; — le chaume
Était jaune; les champs n'avaient plus cet arome
Que leur donnent en juin les fleurs et le foin vert,
Et l'on sentait déjà comme un frisson d'hiver.
— La campagne, c'est bon l'été. — L'on se promène,
On marche à travers champs comme le pied vous mène,
Se fiant au hasard des sentiers onduleux.
A la terre le ciel fait des sourires bleus;
La nature est en joie, et la fleur virginale
Vous donne le bonjour de sa tête amicale;
L'herbe courbe sa pointe où tremble un diamant.
Devant vos pieds verdis et mouillés, par moment,
Du milieu d'un buisson, d'un arbre ou d'une haie,
Part un oiseau caché que votre pas effraie.
Un papillon peureux, dans son fantasque vol,
Comme un écrin ailé rase, en fuyant, le sol.
Une abeille surprise, humide de rosée,
Déserte en bourdonnant la fleur demi-brisée.
— Plus loin, c'est une source entre les coudriers
Qui roule babillarde, et sur les blonds graviers
Éparpille au hasard, comme une chevelure,
Les résilles d'argent de son eau fraîche et pure.

Des joncs croissent auprès que plie un léger vent;
Le blême nénuphar, tel qu'un rideau mouvant,
Ondule sur ses flots, où plonge la grenouille
Parmi les fruits noyés et les feuilles de rouille,
Et dans un tourbillon d'or, de gaze et d'azur,
De lumière inondée aux feux d'un soleil pur,
Danse la demoiselle avec sa longue queue,
De ses ailes de crêpe égratignant l'eau bleue.
— A chaque pas qu'on fait la scène change, ainsi
Que dans un mélodrame à grand spectacle : — ici,
Au fond d'un parc, au bout d'une longue avenue,
Un château découpant son profil sur la nue;
Là de rouges sainfoins et de jaunes moissons,
Et l'étang qui s'écaille au saut de ses poissons.
— A gauche une colline à la robe zébrée,
De tons riches et chauds par le couchant marbrée;
A droite, au fond des bois, entre de noirs rochers,
Des hameaux inconnus trahis par leurs clochers;
Plus loin, transition de la terre au nuage,
Un anneau de lapis fermant le paysage.
— Un vrai panorama vivant et bigarré,
Par un pinceau divin ardemment coloré,
Comme n'en fit jamais jaillir de sa palette,
Miroir où l'arc-en-ciel rayonne et se reflète,
Le grand Claude Lorrain, ni Breughel de Velours.
— Mais, comme l'on ne peut se promener toujours,
On s'assoit sur un tertre; on dessine une vue,
On fait des vers, on lit, ou l'on passe en revue
Ses jeunes souvenirs et ses rêves d'amour,
Si longtemps caressés et perdus sans retour;
On rebâtit sa vie au néant écroulée,
On voit ce qu'elle était, ou joyeuse ou troublée,
On examine à fond ses plaisirs, ses douleurs,
Et souvent la balance est du côté des pleurs.
— Comme en un palimpseste, à travers d'autres signes,
D'un ancien manuscrit ressuscitent les lignes;

Le roman de l'enfance à travers le présent
Reparaît tout entier, — calme, pur, innocent,
— Idylle de Gessner, conte de Berquin, — rose
Et suave peinture où soi-même l'on pose :
L'on compare son moi du jour au moi passé,
Et pour quelques instants le monde est effacé.
— Rien de mieux.
Mais, l'hiver en janvier, quand la neige
S'entasse aux toits blanchis, quand la rafale assiège
Votre vitre qui tremble et qui frissonne, — à quoi,
Mon Dieu, passer le temps ? — Il faut se tenir coi,
Se bien claquemurer, et, les talons dans l'âtre,
Parler chasse et gibier à quelque gentillâtre,
Faire un cent de piquet avec monsieur l'abbé,
Lire un ancien Mercure, ou, — galant Sigisbé,
Pour passer au salon prendre par sa main sèche
Une mistress Gryselde ennuyeuse et revêche,
Vrai portrait de famille à son cadre échappé,
Écu dans d'autres temps d'un autre coin frappé;
Courtiser à l'écart une petite niaise
Sortant de pension, — toute rouge et tout aise,
Qui prend feu dès l'abord au moindre aveu banal,
Et s'imagine avoir trouvé son idéal;
Écouter un dandy, Brummel de la province,
Beau papillon manqué qui, pour être plus mince,
Barde ses flancs épais d'un corset et d'un busc,
Et comme un vieux blaireau pue à vingt pas le musc,
Et le maire du lieu, docte et rare cervelle,
D'un air mystérieux colportant sa nouvelle.
— Autant et mieux, ma foi, vaudrait être pendu
Que rester enfoui dans ce pays perdu.

LE BONHEUR

C'est mon plaisir; chacun querre le sien
P. L. JACOB, *bibliophile.*

Heureusement que, pour nous consoler de tout cela, il nous reste l'adultère, le tabac de Maryland, et le papel espanol por cigaritos.
PETRUS BOREL, *le lycanthrope.*

Où trouver le bonheur ?
MÉRY ET BARTHÉLEMY.

Qu'est-ce que ce bonheur dont on parle? — L'avare
Au fond d'un coffre-fort empile des ducats,
Des piastres, des doublons, et plus d'or qu'aux Incas
Jadis avec leur sang n'en fis suer Pizarre.

Il ne voit rien de plus. — Le far-niente, un cigare,
Voilà pour l'indolent. — Le songeur ne fait cas
Que d'un coin retiré du monde et du fracas,
Où l'on puisse à loisir suivre un rêve bizarre.

L'ambitieux le met dans un titre à la cour,
Le vieux dans le confort, le jeune dans l'amour,
— Les uns à pérorer, les autres à se taire.

Mais, étant exclusifs, ces gens-là jugent mal;
Car le bonheur est fait de trois choses sur terre,
Qui sont : — Un beau soleil, une femme, un cheval !

UN VERS DE WORDSWORTH

Spires whose silent finger points to heaven.

Je n'ai jamais rien lu de Wordsworth, le poète
Dont parle lord Byron d'un ton si plein de fiel,
Qu'un seul vers; le voici, car je l'ai dans la tête :
— *Clochers silencieux montrant du doigt le ciel.* —

Il servait d'épigraphe, et c'était bien étrange,
Au chapitre premier d'un roman : — *Louisa*, —
Les douleurs d'une fille, œuvre toute de fange
Qu'un pseudonyme auteur dans l'*Ane mort* puisa.

Ce vers frais et pieux, perdu dans ce volume
De lubriques amours, me fit du bien à voir :
C'était comme une fleur des champs, comme une plume
De colombe, tombée au cœur d'un bourbier noir.

Aussi depuis ce temps, lorsque la rime boite,
Que Prospéro n'est pas obéi d'Ariel,
Aux marges du papier je jette, à gauche, à droite,
Des dessins de clochers montrant du doigt le ciel.

ALBERTUS

OU L'AME ET LE PÉCHÉ[24]

LÉGENDE THÉOLOGIQUE

POÈME

You shall see anon, 'tis a knavith
Piece of work.
Hamlet, III, 7.

I

Sur le bord d'un canal profond dont les eaux vertes
Dorment, de nénufars et de bateaux couvertes,
Avec ses toits aigus, ses immenses greniers,
Ses tours au front d'ardoise où nichent les cigognes,
Ses cabarets bruyants qui regorgent d'ivrognes,
Est un vieux bourg flamand tel que les peint Teniers.
— Vous reconnaissez-vous ? — Tenez, voilà le saule,
De ses cheveux blafards inondant son épaule
Comme une fille au bain ; l'église et son clocher,
L'étang où des canards se pavane l'escadre ;
Il ne manque vraiment au tableau que le cadre
Avec le clou pour l'accrocher.

II

Confort et far-niente! — toute une poésie
De calme et de bien-être, à donner fantaisie
De s'en aller là-bas être Flamand; d'avoir
La pipe culottée et la cruche à fleurs peintes,
Le vidrecome large à tenir quatre pintes,
Comme en ont les buveurs de Brauwer, et le soir
Près du poêle qui siffle et qui détone, au centre
D'un brouillard de tabac, les deux mains sur le ventre,
Suivre une idée en l'air, dormir ou digérer,
Chanter un vieux refrain, porter quelque rasade,
Au fond d'un de ces chauds intérieurs, qu'Ostade
    D'un jour si doux sait éclairer!

III

A vous faire oublier, à vous, peintre et poète,
Ce pays enchanté dont la Mignon de Gœthe,
Frileuse, se souvient, et parle à son Wilhem;
Ce pays du soleil où les citrons mûrissent,
Où de nouveaux jasmins toujours s'épanouissent :
Naples pour Amsterdam, le Lorrain pour Berghem;
A vous faire donner pour ces murs verts de mousses
Où Rembrandt, au milieu de ces ténèbres rousses,
Fait luire quelque Faust en son costume ancien,
Les beaux palais de marbre aux blanches colonnades,
Les femmes au teint brun, les molles sérénades,
    Et tout l'azur vénitien!

IV

Dans ce bourg autrefois vivait, dit la chronique,
Une méchante femme ayant nom Véronique;
Chacun la redoutait, et répétait tout bas
Qu'on avait entendu des murmures étranges
Autour de sa demeure, et que de mauvais anges
Venaient pendant la nuit y prendre leurs ébats.
— C'étaient des bruits sans nom inconnus à l'oreille,
Comme la voix d'un mort qu'en sa tombe réveille
Une évocation; de sourds vagissements
Sortant de dessous terre, et des rumeurs lointaines,
Des chants, des cris, des pleurs, des cliquetis de chaînes,
 D'épouvantables hurlements.

VII

Cette vieille sorcière habitait une hutte,
Accroupie au penchant d'un maigre tertre, en butte
L'été comme l'hiver au choc des quatre vents;
Le chardon aux longs dards, l'ortie et le lierre
S'étendent à l'entour en nappe irrégulière;
L'herbe y pend à foison ses panaches mouvants,
Par les fentes du toit, par les brèches des voûtes
Sans obstacle passant, la pluie à larges gouttes
Inonde les planchers moisis et vermoulus.
A peine si l'on voit dans toute la croisée
Une vitre sur trois qui ne soit pas brisée,
 Et la porte ne ferme plus.

VIII

La limace baveuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraille;
Les lézards verts et gris se logent dans les trous,
Et l'on entend le soir sur une note haute
Coasser tout auprès la grenouille qui saute,
Et râler aigrement les crapauds à l'œil roux.
— Aussi, pendant les soirs d'hiver, la nuit venue,
Surtout quand du croissant une ouateuse nue
Emmaillote la corne en un flot de vapeur,
Personne, — non pas même Eisenbach le ministre, —
N'ose passer devant ce repaire sinistre
Sans trembler et blêmir de peur.

IX

De ces dehors riants l'intérieur est digne :
Un pandémonium! où sur la même ligne,
Se heurtent mille objets fantasquement mêlés.
— Maigres chauves-souris aux diaphanes ailes,
Se cramponnant au mur de leurs quatre ongles frêles,
Bouteilles sans goulot, plats de terre fêlés,
Crocodiles, serpents empaillés, plantes rares,
Alambics contournés en spirales bizarres,
Vieux manuscrits ouverts sur un fauteuil bancal,
Fœtus mal conservés saisissant d'une lieue
L'odorat, et collant leur face jaune et bleue
Contre le verre du bocal!

X

Véritable sabbat de couleurs et de formes,
Où la cruche hydropique, avec ses flancs énormes,
Semble un hippopotame, et la fiole au grand cou,
L'ibis égyptien au bord du sarcophage
De quelque Pharaon ou d'un ancien roi mage;
Ivresse d'opium et vision de fou,
Où les récipients, matras, siphons et pompes,
Allongés en phallus ou tortillés en trompes,
Prennent l'air d'éléphants et de rhinocéros,
Où les monstres tracés autour du zodiaque,
Portant écrit au front leur nom en syriaque,
Dansent entre eux des boléros!

XI

Poudreux entassement de machines baroques
Dont l'œil ne peut saisir les contours équivoques,
Et de bouquins, sans titre en langage chrétien!
Tohu-bohu! chaos où tout fait la grimace,
Se déforme, se tord, et prend une autre face;
Glace vue à l'envers où l'on ne connaît rien,
Car tout est transposé. Le rouge y devient fauve,
Le blanc noir, le noir bleu; jamais sous une alcôve
Smarra n'a dessiné de fantômes plus laids.
C'est la réalité des contes fantastiques,
C'est le type vivant des songes drolatiques;
C'est Hoffmann, et c'est Rabelais!

XII

Pour rendre le tableau complet, au bord des planches
Quelques têtes de morts vous apparaissent blanches
Avec leurs crânes nus, avec leurs grandes dents,
Et leurs nez faits en trèfle et leurs orbites vides
Qui semblent vous couver de leurs regards avides.
Un squelette debout et les deux bras pendants,
Au gré du jour qui passe au treillis de ses côtes,
Que du sépulcre à peine ont déserté les hôtes,
Jette son ombre au mur en linéaments droits.
En entrant là, Satan, bien qu'il soit hérétique,
D'épouvante glacé, comme un bon catholique
Ferait le signe de la croix.

XVIII

Minuit est le moment voulu pour l'œuvre inique;
Minuit sonne. — Aussitôt l'infâme Véronique
Trace de sa baguette un rond sur le plancher,
Et se place au milieu; — des milliers de fantômes
Hors du cercle magique, ainsi que des atomes
Qu'un rayon de soleil dans l'ombre vient chercher,
Tremblent, points lumineux sur la tenture noire.
— La vieille cependant murmure son grimoire,
Pousse des cris aigus, dit des mots dont le son,
Pareil au bruit que font les marteaux d'une forge,
Vous écorche l'oreille et vous prend à la gorge
Comme une mauvaise boisson.

XIX

Mais ce n'est pas là tout, — pour finir le mystère,
Elle jette un par un ses vêtements à terre
Et se met toute nue; — oh! c'était effrayant! —
Le squelette blanchi dont la bise se joue,
Et qui depuis six mois fait aux corbeaux la moue
Du haut d'une potence, est un objet riant,
Près de cette carcasse aux mamelles arides,
Au ventre jaune et plat, coupé de larges rides,
Aux bras rouges pareils à des bras de homard.
Horror! horror! horror! comme dirait Shakspeare,
— Une chose sans nom, — impossible à décrire,
Un idéal de cauchemar!

XX

Dans le creux de sa main elle prend cette eau brune
Et s'en frotte trois fois la gorge. — Non, aucune
Langue humaine ne peut conter exactement
Ce qui se fit alors! — Cette mamelle flasque,
Qui s'en allait au vent comme s'en va la basque
D'un vieil habit râpé, miraculeusement
Se gonfle et s'arrondit; — le nuage de hâle
Se dissipe : on dirait une boule d'opale
Coupée en deux, à voir sa forme et sa blancheur.
Le sang en fils d'azur y court, la vie y brille
De manière à pouvoir, même avec une fille
De quinze ans, lutter de fraîcheur.

XXIII

Lecteur, sans hyperbole elle était vraiment belle,
— Très belle ! — c'est-à-dire elle paraissait telle,
Et c'est la même chose. — Il suffit que les yeux
Soient trompés, et toujours ils le sont quand on aime.
— Le bonheur qui nous vient d'un mensonge est le même
Que s'il était prouvé par l'algèbre. — Être heureux,
Qu'est-ce ? Sinon le croire et caresser son rêve,
Priant Dieu qu'ici-bas jamais il ne s'achève;
Car la foi seule peut nous faire voir le ciel
Dans l'exil de la vie, et ce désert du monde
Où la félicité sur le néant se fonde,
    Et le malheur sur le réel.

XXVIII

Pour le présent, la scène est transportée à Leyde.
— Ce singe enjuponné, cette sorcière laide
A faire à Belzébuth tourner les deux talons;
— Jeune et belle à présent, vivante poésie,
Trésor de grâces, fait sécher de jalousie
Sous leurs vertugadins chamarrés de galons,
Leurs bonnets à carcasse élevés de six toises,
Les beautés à la mode et les Vénus bourgeoises
De l'endroit; — le salon de dame Barbara
Von Altenhorff, — celui de la comtesse anglaise
Cecilia Wilmot est vide; on est à l'aise
    Chez la landgrave de Gotha !

XXIX

Jeunes et vieux, — robins en perruque poudrée,
Fats portant autour d'eux une atmosphère ambrée,
Militaires en beaux uniformes, traînant
Sur le parquet sonore une épée incongrue;
Peintres, musiciens, — tout le monde se rue
Chez l'étrangère, et bien qu'il soit peu convenant,
Au dire d'une vieille et méchante bégueule,
D'accaparer ainsi les hommes pour soi seule,
Surtout lorsque l'on n'a qu'un minois chiffonné
Et la beauté du diable, — on s'y portait; — l'unique
Entretien de la ville était sur Véronique :
Jamais nom ne fut plus prôné!

XXX

C'était un engouement, un délire, une rage,
Des battements de mains, des bravos, un tapage,
Quand elle paraissait, à ne s'entendre pas.
— Jamais dilettanti n'ont du fond de leurs loges
Sur la prima donna fait pleuvoir plus d'éloges,
De bouquets et de vers, certes, qu'à chaque pas
La belle Véronique — aux bals, dans les théâtres,
Partout, — n'en recevait des *Mein herr* idolâtres.
— Les poètes faisaient des sonnets sur ses yeux
Et l'appelaient soleil ou lune — en acrostiches;
Les peintres barbouillaient son image, — et les riches
Se ruinaient à qui mieux mieux.

XXXI

Elle donnait le ton, et, reine, de la mode,
Elle était adorée ainsi qu'une pagode;
— Personne n'eût osé la contredire en rien : —
La forme des chapeaux, et la coupe des manches,
Lequel fait mieux, des fleurs ou bien des plumes blanches?
Quelle parure sied ? — quelle couleur va bien?
S'il faut mettre du rouge ou non (question grave!)
Elle décidait tout. — La femme du margrave
Tielemanus Van Horn, la fille du vieux duc,
Avaient beau protester par leur mise hérétique,
— A peine voyait-on dans leur salon gothique
Un laid *Sigisbeo* caduc.

XXXII

Young fût devenu gai, le pleureur Héraclite,
S'essuyant l'œil, eût ri plus fort que Démocrite
Au spectacle plaisant des efforts que faisaient
Les dames de l'endroit, Iris courtes et grasses,
Pour s'habiller comme elle et copier ses grâces;
— Des ingénuités dont les moindres pesaient
Trois ou quatre quintaux; — des faces rubicondes
Avec des fleurs, des nœuds de rubans, et des blondes,
— Des montagnes de chair à la Rubens, — au lieu
De bons velours d'Utrecht, de brocarts à ramages,
Portant de fins tissus, des gazes, des nuages!
Quel travestissement, bon Dieu!

XXXIII

Notre héroïne au reste était toujours charmante,
Parée ou non, — avec son voile, avec sa mante,
En bonnet, en chapeau, — de toutes les façons!
— Tout sur elle vivait. — Les plis semblaient comprendre
Quand il fallait flotter et quand il fallait pendre;
La soie intelligente arrêtait ses frissons,
Ou les continuait gazouillant ses louanges;
— Une brise à propos faisait onder ses franges;
Ses plumes palpitaient ainsi que des oiseaux
Qui vont prendre l'essor et qui battent des ailes;
— Une invisible main soutenait ses dentelles
Et se jouait dans leurs réseaux.

Résumé des strophes XXXIV à *XLVIII. — Deux mois s'écoulent. — Véronique ne reçoit plus : elle boude. — Un homme, Albertus, n'a pas fait attention à elle; donc elle se met à l'aimer. — Elle aime!*

XLIX

Amour! le seul péché qui vaille qu'on se damne,
— En vain dans ses sermons le prêtre te condamne;
En vain dans son fauteuil, besicles sur le nez
La maman te dépeint comme un monstre à sa fille,
— En vain Orgon jaloux ferme sa porte, et grille
Ses fenêtres. — En vain dans leurs livres mort-nés,
Contre toi longuement les moralistes crient,
En vain de ton pouvoir les coquettes se rient; —
La novice à ton nom fait un signe de croix;
Jeune ou vieux, laid ou beau, teint vermeil ou teint blême,
Anglais, Français, païen ou chrétien, — chacun aime
Au moins dans sa vie une fois.

L

Moi, ce fut l'an passé que cette frénésie
Me vint d'être amoureux. — Adieu, la poésie!
Je n'avais pas assez de temps pour l'employer
A compasser des mots : — adorer mon idole,
La parer, admirer sa chevelure folle,
Mer d'ébène où ma main aimait à se noyer;
L'entendre respirer, la voir vivre, sourire
Quand elle souriait, m'enivrer d'elle, lire
Ses désirs dans ses yeux; sur son front endormi
Guetter ses rêves; boire à sa bouche de rose
Son souffle en un baiser, — je ne fis autre chose
    Pendant quatre mois et demi.

LI

Sans cela l'univers aurait eu mon poème
En mil huit cent vingt-neuf, et beaucoup plus tôt même;
Mais comme je l'ai dit, je n'avais pas le temps
D'enfiler dans un vers des mots, comme des perles
Dans un cordon. — J'allais ouïr siffler les merles
Avec elle aux grands bois; — l'on était au printemps.
Elle, comme un enfant, courait dans la rosée
Après les papillons, et la jambe arrosée
D'une pluie argentée, allait chantant toujours;
Chaque fleur sous ses pas inclinait son ombelle.
— Moi, je la regardais; — la nature était belle,
    Et riait comme nos amours.

LII

Mai dans le gazon vert faisait rougir la fraise :
— Dès qu'elle en trouvait une, heureuse et sautant d'aise,
Elle accourait bien vite et voulait partager;
Moi, je ne voulais pas; — c'était une bataille!
D'un bras j'emprisonnais ses deux bras et sa taille,
Et de mon autre main je la faisais manger.
Elle me résistait d'abord, mais, bientôt lasse
D'une lutte inégale, elle demandait grâce,
Promettant de payer en baisers sa rançon.
— Alors, comme un oiseau dont on ouvre la cage,
Elle prenait son vol et fuyait, la sauvage,
        Se cacher derrière un buisson.

LIII

Et puis je l'entendais rire sous la feuillée
De me tromper ainsi. — Quelque abeille éveillée
Sortant d'une clochette, un lézard, un faucheux,
Arpentant son col blanc avec ses pattes grêles,
Une chenille prise aux plis de ses dentelles,
La ramenait bientôt poussant des cris affreux.
— Elle cachait son front contre moi, toute blanche,
Tressaillant quand le vent remuait une branche,
Ses beaux seins effarés, au tic tac de son cœur,
Tremblaient et palpitaient comme deux tourterelles
Surprises dans le nid, qui font un grand bruit d'ailes
        Entre les doigts de l'oiseleur.

LIV

Tout en la rassurant, d'une main aguerrie
Je saisissais le monstre, et de sa peur guérie
Elle recommençait à rire, et s'asseyait
Sur un de mes genoux se moquant d'elle-même,
Et m'embrassait disant : — Mon Dieu, comme je l'aime !
Puis le baiser rendu, rêveuse, elle appuyait
Sa tête à mon épaule, et fermait sa paupière
Comme pour s'endormir. — Un long jet de lumière,
Traversant les rameaux, dorait son front charmant;
— Le rossignol chantait et perlait ses roulades,
Un vent tout parfumé, sous les vertes arcades
Soupirait langoureusement.

LV

Nous ne nous disions rien, et nous avions l'air triste,
Et pourtant, ô mon Dieu ! si le bonheur existe
Quelque part ici-bas, nous étions bien heureux.
— Qu'eût servi de parler ? — Sur nos lèvres pressées
Nous arrêtions les mots, nous savions les pensées;
Nous n'avions qu'un esprit, qu'une seule âme à deux.
— Comme emparadisés dans les bras l'un de l'autre,
Nous ne concevions pas d'autre ciel que le nôtre.
Nos artères, nos cœurs vibraient à l'unisson;
Dans les ravissements d'une extase profonde,
Nous avions oublié l'existence du monde,
Nos yeux étaient notre horizon.

LVI

Tout ce bonheur n'est plus. Qui l'aurait dit? nous sommes
Comme des étrangers l'un pour l'autre; les hommes
Sont ainsi; — leur toujours ne passe pas six mois. —
L'amour s'en est allé, Dieu sait où; — ma princesse,
Comme un beau papillon qui s'enfuit et ne laisse
Qu'une poussière rouge et bleue au bout des doigts,
Pour ne plus revenir a déployé son aile,
Ne laissant dans mon cœur, plus que le sien fidèle,
Que doutes du présent et souvenirs amers.
Que voulez-vous? — la vie est une chose étrange;
Et ce temps-là j'aimais, et maintenant j'arrange
Mes beaux amours en méchants vers.

LIX

— Revenons au sujet. — Le jeune enthousiaste
Était beau cavalier, et certe une plus chaste
Que Véronique eût pu s'énamourer de lui.
Avant d'aller plus loin, il serait bon peut-être
D'esquisser son portrait. — Le dehors fait connaître
Le dedans. — Un soleil étranger avait lui
Sur sa tête et doré d'une couche de hâle
Sa peau d'Italien naturellement pâle.
Ses cheveux, sous ses doigts, en désordre jetés,
Tombaient autour d'un front que Gall avec extase
Aurait palpé six mois, et qu'il eût pris pour base
D'une douzaine de traités.

LX

Un front impérial d'artiste et de poète,
Occupant à lui seul la moitié de la tête,
Large et plein, se courbant sous l'inspiration,
Qui cache en chaque ride avant l'âge creusée
Un espoir surhumain, une grande pensée,
Et porte écrits ces mots : — Force et conviction. —
Le reste du visage à ce front grandiose
Répondait. — Cependant il avait quelque chose
Qui déplaisait à voir, et, quoique sans défaut,
On l'aurait souhaité différent. — L'ironie,
Le sarcasme y brillait plutôt que le génie;
Le bas semblait railler le haut.

LXI

Cet ensemble faisait l'effet le plus étrange;
C'était comme un démon se tordant sous un ange,
Un enfer sous un ciel. — Quoiqu'il eût de beaux yeux,
De longs sourcils d'ébène effilés vers la tempe,
Se glissant sur la peau comme un serpent qui rampe,
Une frange de cils palpitants et soyeux,
Son regard de lion et la fauve étincelle
Qui jaillissait parfois du fond de sa prunelle
Vous faisaient frissonner et pâlir malgré vous.
— Les plus hardis auraient abaissé la paupière
Devant cet œil Méduse à vous changer en pierre,
Qu'il s'efforçait de rendre doux.

LXII

Sur sa lèvre sévère à chaque coin ombrée
D'une fine moustache élégamment cirée,
Un sourire moqueur quelquefois se posait;
Mais son expression la plus habituelle
Était un grand dédain. — Vainement notre belle,
L'ayant revu depuis dans le monde, faisait
Tout ce qu'une coquette en pareil cas peut faire
Pour en grossir sa cour : — chose extraordinaire!
Rien ne put entamer ce cœur de diamant.
Coups d'œil sous l'éventail, soupirs, minauderies,
Aveux à mots couverts, vives agaceries,
 — Elle échoua totalement!

LXVIII

Albertus, je n'ai pas besoin de vous le dire,
Est le fin *cortejo* que je viens de décrire
Quelques stances plus haut. — C'était un homme d'art,
Aimant tout à la fois d'un amour fanatique
La peinture et les vers autant que la musique.
Il n'eût pas su lequel, de Dante ou de Mozart,
Dieu lui laissant le choix, il eût souhaité d'être.
Mais moi qui le connais comme lui, mieux peut-être,
Je crois en vérité qu'il eût dit : — Raphaël!
Car entre ces trois sœurs égales en mérite
Dans le fond la peinture était sa favorite
 Et son talent le plus réel.

LXIX

Il voyait l'univers comme un tripot infâme;
— Pour son opinion sur l'homme et sur la femme,
C'était celle d'Hamlet, — il n'aurait pas donné
Quatre maravédis des deux. — La créature
Le réjouissait peu, si ce n'est en peinture.
— S'étant toujours enquis, depuis qu'il était né,
Du pourquoi, du comment, il était pessimiste
Comme l'est un vieillard, partant plus souvent triste
Qu'autre chose, et l'amour n'était qu'un nom pour lui.
Quoique bien jeune encor, depuis longues années
Il n'y pouvait plus croire; aussi dans ses journées,
Sonnaient bien des heures d'ennui.

LXX

Il prenait cependant son mal en patience.
— C'est un très grand fléau qu'une grande science;
Elle change un bambin en Géronte; elle fait
Que, dès les premiers pas dans la vie, on ne trouve,
Novice, rien de neuf dans ce que l'on éprouve.
Lorsque la cause vient, d'avance on sait l'effet;
L'existence vous pèse et tout vous paraît fade.
— Le piment est sans goût pour un palais malade,
Un odorat blasé sent à peine l'éther :
L'amour n'est plus qu'un spasme, et la gloire un mot vide
Comme un citron pressé le cœur devient aride,
Don Juan arrive après Werther.

LXXI

Notre héros avait, comme Ève sa grand'mère,
Poussé par le serpent, mordu la pomme amère;
Il voulait être dieu. — Quand il se vit tout nu,
Et possédant à fond la science de l'homme,
Il désira mourir. — Il n'osa pas; mais, comme
On s'ennuie à marcher dans un sentier connu,
Il tenta de s'ouvrir une nouvelle route.
Le monde qu'il rêvait, le trouva-t-il? — J'en doute.
En cherchant il avait usé les passions.
Levé le coin du voile et regardé derrière.
— A vingt ans l'on pouvait le clouer dans sa bière,
Cadavre sans illusions.

LXXIV

Il était ainsi fait. — Singulière nature!
Son âme qu'il niait, cependant était pure;
— Il voulait le néant et n'aurait rien gagné
A la suppression de l'enfer. — Homme étrange!
Il avait les vertus dont il riait, et l'Ange
Qui là-haut sur son livre écrivait indigné
Une grosse hérésie, un sophisme damnable,
Venant à l'action, le trouvait moins coupable,
Et pesant dans sa main le bien avec le mal,
Pour cette fois encor retenait l'anathème.
— Une larme tombée à l'endroit du blasphème
L'effaçait du feuillet fatal.

LXXV

La décoration change. — Pour le quart d'heure
Nous sommes à l'hôtel du Singe-Vert, demeure
Du signor Albertus, et dans son atelier.
Savez-vous ce que c'est que l'atelier d'un peintre,
Lecteur bourgeois ? — Un jour discret tombant du cintre
Y donne à chaque chose un aspect singulier.
C'est comme ces tableaux de Rembrandt, où la toile
Laisse à travers le noir luire une blanche étoile.
— Au milieu de la salle, auprès du chevalet,
Sous le rayon brillant où vient valser l'atome,
Se dresse un mannequin qu'on croirait un fantôme;
    Tout est clair-obscur et reflet.

LXXVI

L'ombre dans chaque coin s'entasse plus profonde
Que sous les vieux arceaux d'une nef. — C'est un monde,
Un univers à part qui ne ressemble en rien
A notre monde à nous; — un monde fantastique,
Où tout parle aux regards, où tout est poétique,
Où l'art moderne brille à côté de l'ancien;
— Le beau de chaque époque et de chaque contrée,
Feuille d'échantillon, du livre déchirée;
Armes, meubles, dessins, plâtres, marbres, tableaux,
Giotto, Cimabué, Ghirlandaio, que sais-je?
Reynolds près de Hemskerk, Watteau près de Corrège,
    Pérugin entre deux Vanloos.

LXXVII

Laques, pots du Japon, magots et porcelaines,
Pagodes toutes d'or et de clochettes pleines,
Beaux éventails de Chine, à décrire trop longs,
— Cuchillos, kriss malais à lames ondulées,
Kandjiars, yataghans aux gaines ciselées,
Arquebuses à mèche, espingoles, tromblons,
Heaumes et corselets, masses d'armes, rondaches,
Faussés, criblés à jour, rouillés, rongés de taches,
Mille objets — bons à rien, admirables à voir;
Caftans orientaux, pourpoints du moyen âge,
Rebecs, psaltérions, instruments hors d'usage,
    Un antre, un musée, un boudoir!

LXXVIII

Autour du mur beaucoup de toiles accrochées,
Blanches pour la plupart, les autres ébauchées,
Un chaos de couleurs ne vivant qu'à demi.
— La Lénore à cheval, Macbeth et les sorcières,
Les infants de Lara, Marguerite en prières,
Des portraits esquissés, des études parmi
Lesquelles, dans son cadre, une de jeune fille,
Claire sur un fond brun, se détache et scintille,
Belle à ne savoir pas de quel nom l'appeler,
Péri, fée ou sylphide, être charmant et frêle,
Ange du ciel à qui l'on aurait coupé l'aile
    Pour l'empêcher de s'envoler.

Résumé des strophes LXXIX à XCII. — Albertus reçoit un billet de Véronique. — Il se rend au rendez-vous.

XCIII

Albertus n'était pas de glace ni de pierre :
— Quand même il l'eût été, sous la noire paupière
De la dame brillait un soleil dont le feu
Eût animé la pierre et fait fondre la glace :
— Un ange, un saint du ciel, pour être à cette place,
Eussent vendu leur stalle au paradis de Dieu.
— Oh ! dit-il, mon cœur brûle à cette étrange flamme
Qui dans ton œil rayonne, et je vendrais mon âme
Pour t'avoir à moi seul tout entière et toujours.
— Un seul mot de ta bouche à la vie éternelle
Me ferait renoncer. — L'éternité vaut-elle
Une minute de tes jours !

XCIV

— Est-ce bien vrai cela ? reprit la Véronique
Le sourire à la bouche et d'un air ironique,
Et répéteriez-vous ce que vous avez dit ?
— Que pour vous posséder je donnerais mon âme
Au diable, si le diable en voulait, oui, madame,
Je l'ai dit. — Eh bien ! donc, à jamais sois maudit,
Cria l'ange gardien d'Albertus. Je te laisse,
Car tu n'es plus à Dieu. — Le peintre en son ivresse
N'entendit pas la voix, et l'ange remonta.
— Un nuage de soufre emplit la chambre, un rire
De Méphistophélès, que l'on ne peut décrire,
Tout à coup dans l'air éclata.

XCV

Comme ceux d'une orfraie ou d'un hibou dans l'ombre,
Les yeux de Véronique un instant d'un feu sombre
Brillèrent; — cependant Albertus n'en vit rien.
Certes, s'il l'avait vu, quel que fût son courage,
A leur expression égarée et sauvage,
Il se serait signé de peur, — car c'était bien
Un regard exprimant un mal irrémédiable,
Un regard de damné demandant l'heure au diable.
— On y lisait : — Toujours, Jamais, Éternité.
C'était vraiment horrible. — Une prunelle d'homme,
A de pareils éclairs, mourrait et fondrait comme
Fond le bitume au feu jeté.

XCVI

Et ses lèvres tremblaient. — On eût dit qu'un blasphème
Allait s'en échapper, quand tout à coup : — Je t'aime!
Dit-elle bondissant comme un tigre en fureur.
Mais sais-tu ce que c'est que l'amour d'une femme?
En demandant le mien, as-tu sondé ton âme?
As-tu bien calculé les forces de ton cœur?
Que te sens-tu dans toi de puissant et de large
A porter sans plier une pareille charge?
Toujours! songes-y bien, d'un éternel amour
Il n'est dans l'univers qu'un seul être capable,
Et cet être, c'est Dieu, — car il est immuable;
L'homme d'un jour n'aime qu'un jour.

XCVII

Dans le fond du boudoir un rayon de la lampe
Qui, sur les murs dorés, vague et bleuâtre rampe
Derrière les rideaux, tirés discrètement,
Fait deviner un lit. — Albertus, sans mot dire
(C'était bien répondu), de ce côté l'attire,
Sur le bord de ce lit la pousse doucement...
C'est ici que s'arrête en son style pudique,
Tout rouge d'embarras, le narrateur classique.
— Que ne fait-on pas dire à cet honnête point?
Jamais comme immoral Basile ne le biffe,
Et dans un roman chaste il est l'hiéroglyphe
    De ce qui ne l'est guère ou point.

XCVIII

Moi qui ne suis pas prude, et qui n'ai pas de gaze
Ni de feuille de vigne à coller à ma phrase,
Je ne passerai rien. — Les dames qui liront
Cette histoire morale auront de l'indulgence
Pour quelques chauds détails. — Les plus sages, je pense
Les verront sans rougir, et les autres crieront.
D'ailleurs, — et j'en préviens les mères de famille,
Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines. — Mes vers
Sont des vers de jeune homme et non un catéchisme.
Je ne les châtre pas, — dans leur décent cynisme
    Ils s'en vont droit ou de travers.

XCIX

Peu m'importe, selon que dame Poésie,
Leur maîtresse absolue, en a la fantaisie,
Et, chastes comme Adam avant d'avoir péché,
Ils marchent librement dans leur nudité sainte,
Enfants purs de tout vice et laissant voir sans crainte
Ce qu'un monde hypocrite avec soin tient caché.
— Je ne suis pas de ceux dont une gorge nue,
Un jupon un peu court, font détourner la vue. —
Mon œil plutôt qu'ailleurs ne s'arrête pas là,
— Pourquoi donc tant crier sur l'œuvre des artistes?
Ce qu'ils font est sacré! — Messieurs les rigoristes,
N'y verriez-vous donc que cela?

C

— Le peintre avait coupé le corset. — Véronique
N'avait sur son beau corps pour vêtement unique
Qu'une toile de Flandre; — un nuage de lin,
De l'air tramé; — du vent, une brume de gaze
Laissant sous ses réseaux courir l'œil en extase :
— Tout ce que vous pourrez imaginer de fin.
Albertus eut bientôt brisé ce rempart frêle,
Et dans un tour de main déshabillé la belle.
— Il eut tort, c'est gâter soi-même son plaisir,
C'est tuer son amour et lui creuser sa tombe,
Hélas! car bien souvent avec le voile tombe
L'illusion et le désir.

CI

Il n'en fut pas ainsi. — La dame était si belle
Qu'un saint du paradis se fût damné pour elle.
— Un poète amoureux n'aurait pas inventé
D'idéal plus parfait. — *O nature! nature!*
Devant ton œuvre, à toi, qu'est-ce que la peinture?
Qu'est-ce que Raphaël, ce roi de la beauté?
Qu'est-ce que le Corrège et le Guide et Giorgione,
Titien, et tous ces noms qu'un siècle à l'autre prône?
O Raphaël! crois-moi, jette là tes crayons;
Ta palette, ô Titien! — Dieu seul est le grand maître,
Il garde son secret et nul ne le pénètre,
Et vainement nous l'essayons.

CII

Oh! le tableau charmant! — Toute honteuse, et rouge
Comme une fraise en mai, sur sa gorge qui bouge,
Elle penche la tête et croise les deux bras.
— Avec son air mutin, et sa petite moue,
Ses longs cils palpitants qui caressent sa joue,
Sa peau plus brune encor sous la blancheur des draps;
Avec ses grands cheveux aux naturelles boucles,
Ses yeux étincelants comme des escarboucles,
Son col blond et doré, sa bouche de corail,
Son pied de Cendrillon et sa jambe divine,
Et ce que l'ombre cache et ce que l'on devine,
Seule elle valait un sérail. —

CIII

Les rideaux sont tombés : — des rires frénétiques,
Des cris de volupté, des râles extatiques,
De longs soupirs mourants, des sanglots et des pleurs :
— *Idolo del mio cuor*, *anima mia*, mon ange,
Ma vie, — et tous les mots de ce langage étrange
Que l'amour délirant invente en ses fureurs,
Voilà ce qu'on entend. — L'alcôve est au pillage,
Le lit tremble et se plaint, le plaisir devient rage ;
— Ce ne sont que baisers et mouvements lascifs ;
Les bras autour des corps se crispent et se tordent,
L'œil s'allume, les dents s'entre-choquent et mordent,
Les seins bondissent convulsifs.

CIV

La lampe grésilla. — Dans le fond de l'alcôve
Passa, comme l'éclair, un jour sanglant et fauve ;
Ce ne fut qu'un instant, mais Albertus put voir
Véronique, la peau d'ardents sillons marbrée,
Pâle comme une morte, et si défigurée
Que le frisson le prit ; — puis tout redevint noir. —
La sorcière colla sa bouche sur la bouche
Du jeune cavalier, et de nouveau la couche
Sous des élans d'amour en gémissant plia.
— Minuit sonna. — Le timbre au bruit sourd de la grêle
Qui cinglait les carreaux joignit son fausset grêle
Le hibou du donjon cria. —

CV

Tout à coup, sous ses doigts, ô prodige à confondre
La plus haute raison ! Albertus sentit fondre
Les appas de sa belle, et s'en aller les chairs.
— Le prisme était brisé. — Ce n'était plus la femme
Que tout Leyde adorait, mais une vieille infâme,
Sous d'épais sourcils gris roulant de gros yeux verts,
Et pour saisir sa proie, en manière de pinces,
De toute leur longueur ouvrant de grands bras minces.
— Le diable eût reculé. — De rares cheveux blancs
Sur son col décharné pendaient en roides mèches,
Ses os faisaient le gril sous ses mamelles sèches,
Et ses côtes trouaient ses flancs.

CVI

Quand il se vit si près de cette Mort vivante,
Tout le sang d'Albertus se figea d'épouvante;
— Ses cheveux se dressaient sur son front, et ses dents
Choquaient à se briser; — cependant le squelette
A sa joue appuyant sa lèvre violette,
Le poursuivait partout de ses rires stridents. —
Dans l'ombre, au pied du lit, grouillaient d'étranges formes,
Incubes, cauchemars, spectres lourds et difformes,
Un recueil de Callot et de Goya complet !
Des escargots cornus sortant du joint des briques
Argentaient les vieux murs de baves phosphoriques;
La lampe fumait et râlait.

CVII

Au lieu du lit doré, c'était un grabat sale;
Au lieu du boudoir rose une petite salle
D'un aspect misérable, où, dans un vieux châssis,
Frissonnaient des carreaux étoilés; où les voûtes,
Vertes d'humidité, suaient à grosses gouttes,
Et laissaient choir leurs pleurs sur les pavés noircis.
— Juan, redevenu chat, jetait mille étincelles,
Fascinait Albertus du feu de ses prunelles,
Et comme le barbet de Faust, l'emprisonnant
De magiques liens, avec sa noire queue,
Sur la dalle, où s'allume une lumière bleue,
Traçait un cercle rayonnant.

CVIII

La vieille fit : — Hop! hop! et par la cheminée
De reflets flamboyants soudain illuminée,
Deux manches à balais, tout bridés, tout sellés,
Entrèrent dans la salle avec force ruades,
Caracoles et sauts, voltes et pétarades,
Ainsi que des chevaux par leur maître appelés.
— C'est ma jument anglaise et mon coureur arabe,
Dit la sorcière ouvrant ses griffes comme un crabe
Et flattant de la main ses balais sur le col.
— Un crapaud hydropique, aux longues pattes grêles,
Tint l'étrier. — Housch! housch! — comme des sauterelles
Les deux balais prirent leur vol.

CIX

Trap ! trap ! — ils vont, ils vont comme le vent de bise;
— La terre sous leurs pieds file rayée et grise,
Le ciel nuageux court sur leur tête au galop;
A l'horizon blafard d'étranges silhouettes
Passent. — Le moulin tourne et fait des pirouettes,
La lune en son plein luit rouge comme un fallot;
Le donjon curieux de tous ses yeux regarde,
L'arbre étend ses bras noirs, — la potence hagarde
Montre le poing et fuit emportant son pendu;
Le corbeau qui croasse et flaire la charogne,
Fouette l'air lourdement, et de son aile cogne
Le front du jeune homme éperdu.

CX

Chauves-souris, hiboux, chouettes, vautours chauves,
Grands-ducs, oiseaux de nuit aux yeux flambants et fauves,
Monstres de toute espèce et qu'on ne connaît pas,
Stryges au bec crochu, Goules, Larves, Harpies,
Vampires, Loups-garous, Brucolaques impies,
Mammouths, Léviathans, Crocodiles, Boas,
Cela grogne, glapit, siffle, rit et babille,
Cela grouille, reluit, vole, rampe et sautille;
Le sol en est couvert, l'air en est obscurci.
— Des balais haletants la course est moins rapide,
Et de ses doigts noueux tirant à soi la bride,
La vieille cria : — C'est ici.

CXI

Une flamme jetant une clarté bleuâtre,
Comme celle du punch, éclairait le théâtre.
— C'était un carrefour dans le milieu d'un bois.
Les nécromants en robe et les sorcières nues,
A cheval sur leurs boucs, par les quatre avenues,
Des quatre points du vent débouchaient à la fois.
Les approfondisseurs de sciences occultes,
Faust de tous les pays, mages de tous les cultes,
Zingaros basanés, et rabbins au poil roux,
Cabalistes, devins, rêvasseurs hermétiques,
Noirs et faisant râler leurs soufflets asthmatiques,
Aucun ne manque au rendez-vous.

CXII

Squelettes conservés dans les amphithéâtres,
Animaux empaillés, monstres, fœtus verdâtres
Tout humides encor de leur bain d'alcool;
Culs-de-jatte, pieds-bots, montés sur des limaces,
Pendus tirant la langue et faisant des grimaces;
Guillotinés blafards, un ruban rouge au col,
Soutenant d'une main leur tête chancelante;
— Tous les suppliciés, foule morne et sanglante,
Parricides manchots couverts d'un voile noir,
Hérétiques vêtus de tuniques soufrées,
Roués meurtris et bleus, noyés aux chairs marbrées;
— C'était épouvantable à voir!

CXIII

Le président, assis dans une chaire noire,
Avec ses doigts crochus feuilletant le grimoire,
Épelait à rebours les noms sacrés de Dieu.
— Un rayon échappé de sa prunelle verte
Éclairait le bouquin, et sur la page ouverte
Faisait étinceler les mots en traits de feu.
— Pour commencer la fête on attendait le maître,
On s'impatientait; il tardait à paraître
Et faisait sourde oreille à l'évocation.
— Albertus croyait voir une queue et des cornes,
Des pieds de bouc, des yeux tout ronds aux regards mornes,
    Une horrible apparition!

CXIV

Enfin il arriva. — Ce n'était pas un diable
Empoisonnant le soufre et d'aspect effroyable,
Un diable rococo. — C'était un élégant
Portant l'impériale et la fine moustache,
Faisant sonner sa botte et siffler sa cravache
Ainsi qu'un merveilleux du boulevard de Gand.
— On eût dit qu'il sortait de voir *Robert le Diable*,
Ou *la Tentation*, ou d'un raout fashionable,
— Boiteux comme Byron, mais pas plus; — il eût fait
Avec son ton tranchant, son air aristocrate,
Et son talent exquis pour mettre sa cravate,
    Dans les salons un grand effet.

CXV

Le Belzébuth dandy fit un signe, et la troupe,
Pour ouïr le concert se réunit en groupe.
— Ni Ludwig Beethoven, ni Gluck, ni Meyerbeer,
Ni Théodore Hoffmann, Hoffmann le fantastique!
Ni le gros Rossini, ce roi de la musique,
Ni le chevalier Karl Maria de Weber,
A coup sûr n'auraient pu, malgré tout leur génie,
Inventer et noter la grande symphonie
Que jouèrent d'abord les noirs dilettanti;
— Boucher et Bériot, Paganini lui-même,
N'eussent pas su broder un plus étrange thème
De plus brillants pizzicati.

CXVI

Les virtuoses font, sous leurs doigts secs et grêles,
Des Stradivarius grincer les chanterelles;
La corde semble avoir une âme dans sa voix.
Le tam-tam caverneux, comme un tonnerre gronde;
Un lutin jovial, gonflant sa face ronde,
Sonne burlesquement de deux cors à la fois.
Celui-ci frappe un gril, et cet autre en goguettes
Prend pour tambour son ventre et deux os pour baguettes
Quatre petits démons, sous un archet de fer,
Font ronfler et mugir quatre basses géantes,
Un gras soprano tord ses mâchoires béantes,
C'est un charivari d'enfer!

CXVII

Le concerto fini, les danses commencèrent.
Les mains avec les mains en chaîne s'enlacèrent.
Dans le grand fauteuil noir le Diable se plaça
Et donna le signal! — Hurrah! hurrah! La ronde
Fouillant du pied le sol, hurlante et furibonde,
Comme un cheval sans frein au galop se lança.
Pour ne rien voir, le ciel ferma ses yeux d'étoiles,
Et la lune prenant deux nuages pour voiles,
Toute blanche de peur de l'horizon s'enfuit. —
L'eau s'arrêta troublée, et les échos eux-mêmes
Se turent, n'osant pas répéter les blasphèmes
Qu'ils entendirent cette nuit!

CXVIII

On eût cru voir tourner et flamboyer dans l'ombre
Les signes monstrueux d'un zodiaque sombre;
L'hippopotame lourd, Falstaff à quatre pieds,
Se dressait gauchement sur ses pattes massives
Et s'épanouissait en gambades lascives.
— Le cul-de-jatte, avec ses moignons estropiés,
Sautait comme un crapaud, et les boucs, plus ingambes,
Battaient des entrechats, faisaient des ronds de jambes.
— Une tête de mort, à pattes de faucheux,
Trottait par terre, ainsi qu'une araignée énorme.
Dans tous les coins grouillait quelque chose d'informe ;
— Des vers rayaient le sol gâcheux. —

CXIX

La chevelure au vent, la joue en feu, les femmes
Tordaient leurs membres nus en postures infâmes;
Arétin eût rougi. — Des baisers furieux
Marbraient les seins meurtris et les épaules blanches ;
Des doigts noirs et velus se crispaient sur les hanches,
On entendait un bruit de chocs luxurieux.
— Les prunelles jetaient des éclairs électriques,
Les bouches se fondaient en étreintes lubriques :
— C'étaient des rires fous, des cris, des râlements!
Non, Sodome jamais, jamais sa sœur immonde,
N'effrayèrent le ciel, ne souillèrent le monde
De plus hideux accouplements.

CXX

Le Diable éternua. — Pour un nez fashionable
L'odeur de l'assemblée était insoutenable.
— Dieu vous bénisse, dit Albertus poliment.
— A peine eut-il lâché le saint nom, que fantômes,
Sorcières et sorciers, monstres follets et gnomes,
Tout disparut en l'air comme un enchantement.
— Il sentit plein d'effroi des griffes acérées,
Des dents qui se plongeaient dans ses chairs lacérées;
Il cria; mais son cri ne fut point entendu...
Et des contadini le matin, près de Rome,
Sur la voie Appia trouvèrent un corps d'homme,
Les reins cassés, le col tordu.

CXXI

— Joyeux comme un enfant à la fin de son thème,
Me voici donc au bout de ce moral poème!
En êtes-vous aussi content que moi, lecteur?
En vain depuis deux mois, pour clore ce volume,
Mes doigts faisaient grincer et galoper la plume;
Le sujet paresseux marchait avec lenteur.
Se berçant à loisir sur les ailes vermeilles,
Les strophes se groupaient comme un essaim d'abeilles
Ou picoraient sans ordre aux sureaux du chemin.
— Les chiffres grossissaient. La page sur la page
Se couchait moite encore, et moi, perdant courage,
Je me disais toujours : — Demain!

CXXII

— Ce poème homérique et sans égal au monde
Offre une allégorie admirable et profonde;
Mais, — pour sucer la moelle il faut qu'on brise l'os,
Pour savourer l'odeur il faut ouvrir le vase,
Du tableau que l'on cache il faut tirer la gaze,
Lever, le bal fini, le masque aux dominos.
— J'aurais pu clairement expliquer chaque chose,
Clouer à chaque mot une savante glose. —
Je vous crois, cher lecteur, assez spirituel
Pour me comprendre.—Ainsi, bonsoir.—Fermez la porte.
Donnez-moi la pincette, et dites qu'on apporte
Un tome de Pantagruel.

1831.

LA COMÉDIE DE LA MORT[35]

(1838)

PORTAIL

Ne trouve pas étrange, homme du monde, artiste,
Qui que tu sois, de voir par un portail si triste
S'ouvrir fatalement ce volume nouveau.

Hélas! tout monument qui dresse au ciel son faîte,
Enfonce autant les pieds qu'il élève la tête.
Avant de s'élancer tout clocher est caveau :

En bas, l'oiseau de nuit, l'ombre humide des tombes;
En haut, l'or du soleil, la neige des colombes,
Des cloches et des chants sur chaque soliveau;

En haut, les minarets et les rosaces frêles,
Où les petits oiseaux s'enchevêtrent les ailes,
Les anges accoudés portant des écussons;

L'acanthe et le lotus ouvrant sa fleur de pierre
Comme un lys séraphique au jardin de lumière;
En bas, l'arc surbaissé, les lourds piliers saxons;

Les chevaliers couchés de leur long, les mains jointes,
Le regard sur la voûte et les deux pieds en pointes;
L'eau qui suinte et tombe avec de sourds frissons.

Mon œuvre est ainsi faite, et sa première assise
N'est qu'une dalle étroite et d'une teinte grise
Avec des mots sculptés que la mousse remplit.

Dieu fasse qu'en passant sur cette pauvre pierre,
Les pieds des pèlerins n'effacent pas entière
Cette humble inscription et ce nom qu'on y lit.

Pâles ombres des morts, j'ai pour vos promenades,
Filé patiemment la pierre en colonnades;
Dans mon Campo-Santo je vous ai fait un lit!

Vous avez près de vous, pour compagnon fidèle,
Un ange qui vous fait un rideau de son aile,
Un oreiller de marbre et des robes de plomb.

Dans le jaspe menteur de vos tombes royales,
On voit s'entre-baiser les sœurs théologales
Avec leur auréole et leur vêtement long.

De beaux enfants tout nus, baissant leur torche éteinte,
Poussent autour de vous leur éternelle plainte;
Un lévrier sculpté vous lèche le talon.

L'arabesque fantasque, après les colonnettes,
Enlace ses rameaux et suspend ses clochettes
Comme après l'espalier fait une vigne en fleur.

Aux reflets des vitraux la tombe réjouie,
Sous cette floraison toujours épanouie,
D'un air doux et charmant sourit à la douleur.

La mort fait la coquette et prend un ton de reine,
Et son front seulement sous ses cheveux d'ébène,
Comme un charme de plus garde un peu de pâleur.

Les émaux les plus vifs scintillent sur les armes,
L'albâtre s'attendrit et fond en blanches larmes;
Le bronze semble avoir perdu sa dureté.

Dans leurs lits les époux sont arrangés par couples,
Leurs têtes font ployer les coussins doux et souples,
Et leur beauté fleurit dans le marbre sculpté.

Ce ne sont que festons, dentelles et couronnes,
Trèfles et pendentifs et groupes de colonnes
Où rit la fantaisie en toute liberté.

Aussi bien qu'un tombeau, c'est un lit de parade,
C'est un trône, un autel, un buffet, une estrade;
C'est tout ce que l'on veut selon ce qu'on y voit.

Mais pourtant si, poussé de quelque vain caprice,
Dans la nef, vers minuit, par la lune propice,
Vous alliez soulever le couvercle du doigt,

Toujours vous trouveriez, sous cette architecture,
Au milieu de la fange et de la pourriture,
Dans le suaire usé le cadavre tout droit,

Hideusement verdi, sans rayon de lumière,
Sans flamme intérieure illuminant la bière,
Ainsi que l'on en voit dans les Christs aux tombeaux

Entre ses maigres bras, comme une tendre épouse,
La mort les tient serrés sur sa couche jalouse
Et ne lâcherait pas un seul de leurs lambeaux.

A peine, au dernier jour, lèveront-ils la tête
Quand les cieux trembleront au cri de la trompette,
Et qu'un vent inconnu soufflera les flambeaux.

Après le jugement, l'ange, en faisant sa ronde,
Retrouvera leurs os sur les débris du monde;
Car aucun de ceux-là ne doit ressusciter.

Le Christ lui-même irait, comme il fit au Lazare,
Leur dire : Levez-vous ! que le sépulcre avare
Ne s'entr'ouvrirait pas pour les laisser monter.

Mes vers sont les tombeaux tout brodés de sculptures;
Ils cachent un cadavre, et sous leurs fioritures
Ils pleurent bien souvent en paraissant chanter.

Chacun est le cercueil d'une illusion morte;
J'enterre là des corps que la houle m'apporte
Quand un de mes vaisseaux a sombré dans la mer;

Beaux rêves avortés, ambitions déçues,
Souterraines ardeurs, passions sans issues,
Tout ce que l'existence a d'intime et d'amer.

L'Océan tous les jours me dévore un navire;
Un récif, près du bord, de sa pointe déchire
Leurs flancs doublés de cuivre et leur quille de fer.

Combien j'en ai lancé plein d'ivresse et de joie,
Si beaux et si coquets sous leurs flammes de soie,
Que jamais dans le port mes yeux ne reverront !

Quels passagers charmants, têtes fraîches et rondes,
Désirs aux seins gonflés, espoirs, chimères blondes,
Que d'enfants de mon cœur entassés sur le pont !

Le flot a tout couvert de son linceul verdâtre,
Et les rougeurs de rose et les pâleurs d'albâtre,
Et l'étoile, et la fleur éclose à chaque front.

Le flux jette à la côte entre le corps du phoque,
Et les débris de mâts que la vague entre-choque,
Mes rêves naufragés tout gonflés et tout verts;

Pour ces chercheurs d'un monde étrange et magnifique,
Colombs qui n'ont pas su trouver leur Amérique,
En funèbres caveaux creusez-vous, ô mes vers!

Puis montez hardiment comme les cathédrales,
Allongez-vous en tours, tordez-vous en spirales,
Enfoncez vos pignons au cœur des cieux ouverts.

Vous, oiseaux de l'amour et de la fantaisie,
Sonnets, ô blancs ramiers du ciel de poésie,
Posez votre pied rose au toit de mon clocher.

Messagères d'avril, petites hirondelles,
Ne fouettez pas ainsi les vitres à coup d'ailes,
J'ai dans mes bas-reliefs des trous où vous nicher;

Mes vierges vous prendront dans un pli de leur robe,
L'empereur tout exprès laissera choir son globe,
Le lotus ouvrira son cœur pour vous cacher.

J'ai brodé mes réseaux des dessins les plus riches,
Évidé mes piliers, mis des saints dans mes niches,
Posé mon buffet d'orgue et peint ma voûte en bleu.

J'ai prié saint Éloi de me faire un calice;
Le roi mage Gaspard, pour le saint sacrifice,
M'a donné le cinname et le charbon de feu.

Le peuple est à genoux, le chapelain s'affuble
Du brocart radieux de la lourde chasuble;
L'église est toute prête; y viendrez-vous, mon Dieu?

LA MORT

(FRAGMENT)

Pour guide nous avons une vierge au teint pâle
Qui jamais ne reçut le baiser d'or du hâle
        Des lèvres du soleil.
La joue est sans couleur et sa bouche bleuâtre,
Le bouton de sa gorge est blanc comme l'albâtre,
        Au lieu d'être vermeil.

Un souffle fait plier sa taille délicate;
Ses bras plus transparents que le jaspe ou l'agate,
        Pendent languissamment;
Sa main laisse échapper une fleur qui se fane,
Et, ployée à son dos, son aile diaphane
        Reste sans mouvement.

Plus sombres que la nuit, plus fixes que la pierre,
Sous leur sourcil d'ébène et leur longue paupière
        Luisent ses deux grands yeux,
Comme l'eau du Léthé qui va muette et noire,
Ses cheveux débordés baignent sa chair d'ivoire
        A flots silencieux.

Des feuilles de ciguë avec des violettes
Se mêlent sur son front aux blanches bandelettes,
        Chaste et simple ornement;
Quant au reste, elle est nue, et l'on rit et l'on tremble
En la voyant venir; car elle a tout ensemble
        L'air sinistre et charmant.

Quoiqu'elle ait mis le pied dans tous les lits du monde,
Sous sa blanche couronne elle reste inféconde
        Depuis l'éternité.
L'ardent baiser s'éteint sur sa lèvre fatale,
Et personne n'a pu cueillir la rose pâle
        De sa virginité.

C'est par elle qu'on pleure et qu'on se désespère :
C'est elle qui ravit au giron de la mère
        Son doux et cher souci;
C'est elle qui s'en va se coucher, la jalouse,
Entre les deux amants, et qui veut qu'on l'épouse
        A son tour elle aussi.

Elle est amère et douce, elle est méchante et bonne;
Sur chaque front illustre elle met la couronne
        Sans peur ni passion.
Amère aux gens heureux et douce aux misérables,
C'est la seule qui donne aux grands inconsolables
        Leur consolation.

DON JUAN

(FRAGMENT)

Comme je m'en allais, ruminant ma pensée
Triste, sans dire mot, sous la voûte glacée,
Par le sentier étroit;
S'arrêtant tout à coup, ma compagne blafarde
Me dit en étendant sa main frêle : Regarde
Du côté de mon doigt.

C'était un cavalier avec un grand panache,
De longs cheveux bouclés, une noire moustache
Et des éperons d'or;
Il avait le manteau, la rapière et la fraise
Ainsi qu'un raffiné du temps de Louis Treize,
Et semblait jeune encor.

Mais en regardant bien je vis que sa perruque
Sous ses faux cheveux bruns laissait près de sa nuque
Passer des cheveux blancs;
Son front, pareil au front de la mer soucieuse,
Se ridait à longs plis; sa joue était si creuse
Que l'on comptait ses dents.

Malgré le fard épais dont elle était plâtrée,
Comme un marbre couvert d'une gaze pourprée
Sa pâleur transperçait;
A travers le carmin qui colorait sa lèvre,
Sous son rire d'emprunt on voyait que la fièvre
Chaque nuit le baisait.

Ses yeux sans mouvement semblaient des yeux de verre
Ils n'avaient rien des yeux d'un enfant de la terre,
Ni larme ni regard.
Diamant enchâssé dans sa morne prunelle,
Brillait d'un éclat fixe une froide étincelle.
C'était bien un vieillard!

Comme l'arche d'un pont son dos faisait la voûte;
Ses pieds endoloris, tout gonflés par la goutte,
Chancelaient sous son poids.
Ses mains pâles tremblaient,—ainsi tremblent les vagues
Sous les baisers du Nord, — et laissaient fuir leurs bagues,
Trop larges pour ses doigts.

Tout ce luxe, ce fard sur cette face creuse,
Formaient une alliance étrange et monstrueuse.
C'était plus triste à voir
Et plus laid qu'un cercueil chez des filles de joie,
Qu'un squelette paré d'une robe de soie,
Qu'une vieille au miroir.

Confiant à la nuit son amoureuse plainte,
Il attendait devant une fenêtre éteinte,
Sous un balcon désert.
Nul front blanc ne venait s'appuyer au vitrage,
Nul soleil de beauté ne montrait son visage
Au fond du ciel ouvert.

Dis, que fais-tu donc là, vieillard, dans les ténèbres
Par une de ces nuits où les essaims funèbres
S'envolent des tombeaux?
Que vas-tu donc chercher si loin, si tard, à l'heure
Où l'Ange de minuit au beffroi chante et pleure,
Sans page et sans flambeaux?

Tu n'as plus l'âge où tout vous rit et vous accueille
Où la vierge répand à vos pieds, feuille à feuille,
La fleur de sa beauté;
Et ce n'est plus pour toi que s'ouvrent les fenêtres,
Tu n'es bon qu'à dormir auprès de tes ancêtres
Sous un marbre sculpté.

Entends-tu le hibou qui jette ses cris aigres;
Entends-tu dans les bois hurler les grands loups maigres?
O vieillard sans raison!
Rentre, c'est le moment où la lune réveille
Le vampire blafard sur sa couche vermeille;
Rentre dans ta maison.

Le vent moqueur a pris ta chanson sur son aile,
Personne ne t'écoute, et ta cape ruisselle
Des pleurs de l'ouragan...
Il ne me répond rien; dites, quel est cet homme,
O mort, et savez-vous le nom dont on le nomme?
— Cet homme, c'est don Juan.

LE NUAGE

Dans son jardin la sultane se baigne,
Elle a quitté son dernier vêtement;
Et délivrés des morsures du peigne
Ses grands cheveux baisent son dos charmant.

Par son vitrail le sultan la regarde,
Et, caressant sa barbe avec sa main,
Il dit : L'eunuque en sa tour fait la garde,
Et nul hors moi ne la voit dans son bain.

— Moi je la vois, lui répond, chose étrange !
Sur l'arc du ciel un nuage accoudé;
Je vois son sein vermeil comme l'orange
Et son beau corps de perles inondé.

Admed devint blême comme la lune.
Prit son kandjar au manche ciselé,
Et poignarda sa favorite brune...
Quant au nuage, il s'était envolé !

LES COLOMBES

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes.
Un beau palmier, comme un panache vert
Dresse sa tête, où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches:
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux, en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

LES PAPILLONS

PANTOUM

Les papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer;
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air?

Savez-vous, ô belle des belles,
Ma bayadère aux yeux de jais,
S'ils me pouvaient prêter leurs ailes,
Dites, savez-vous où j'irais?

Sans prendre un seul baiser aux roses
A travers vallons et forêts,
J'irais à vos lèvres mi-closes,
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.

THÉBAÏDE

(FRAGMENT)

Mon rêve le plus cher et le plus caressé,
Le seul qui rie encore à mon cœur oppressé,
C'est de m'ensevelir au fond d'une chartreuse,
Dans une solitude inabordable, affreuse;
Loin, bien loin, tout là-bas, dans quelque Sierra
Bien sauvage, où jamais voix d'homme ne vibra,
Dans la forêt de pins, parmi les âpres roches,
Où n'arrive pas même un bruit lointain de cloches;
Dans quelque Thébaïde, aux lieux les moins hantés,
Comme en cherchaient les saints pour leurs austérités,
Sous la grotte où grondait le lion de Jérôme,
Oui, c'est là que j'irais pour respirer ton baume
Et boire la rosée à ton calice ouvert,
O frêle et chaste fleur, qui croîs dans le désert
Aux fentes du tombeau de l'Espérance morte!
De mon cœur dépeuplé je fermerais la porte
Et j'y ferais la garde, afin qu'un souvenir
Du monde des vivants n'y pût pas revenir;
J'effacerais mon nom de ma propre mémoire,
Et de tous ces mots creux : amour, science et gloire
Qu'aux jours de mon avril mon âme en fleur rêvait,
Pour y dormir ma nuit je ferais un chevet;
Car je sais maintenant que vaut cette fumée
Qu'au-dessus du néant pousse une renommée.

J'ai regardé de près et la science et l'art :
J'ai vu que ce n'était que mensonge et hasard;
J'ai mis sur un plateau de toile d'araignée
L'amour qu'en mon chemin j'ai reçue et donnée;
Puis sur l'autre plateau deux grains du vermillon
Impalpable, qui teint l'aile du papillon,
Et j'ai trouvé l'amour léger dans la balance.
Donc, reçois dans tes bras, ô douce Somnolence,
Vierge aux pâles couleurs, blanche sœur de la Mort,
Un pauvre naufragé des tempêtes du sort!
Exauce un malheureux qui te prie et t'implore
Égrène sur son front le pavot inodore,
Abrite-le d'un pan de ton grand manteau noir,
Et du doigt clos ses yeux qui ne veulent plus voir.
Vous, esprits du désert, cependant qu'il sommeille,
Faites taire les vents et bouchez son oreille,
Pour qu'il n'entende pas le retentissement
Du siècle qui s'écroule, et ce bourdonnement
Qu'en s'en allant au but où son destin la mène
Sur le chemin du temps fait la famille humaine!

1833.

PASTEL

J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver, en vous touchant la joue,
A fait mourir vos œillets et vos lis,
Vous n'avez plus que des mouches de boue
Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est passé le doux règne des belles;
La Parabère avec la Pompadour
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterré l'amour.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.

1835.

WATTEAU [36]

Devers Paris, un soir, dans la campagne,
J'allais suivant l'ornière d'un chemin,
Seul avec moi, n'ayant d'autre compagne
Que ma douleur qui me donnait la main.

L'aspect des champs était sévère et morne,
En harmonie avec l'aspect des cieux;
Rien n'était vert sur la plaine sans borne,
Hormis un parc planté d'arbres très vieux.

Je regardai bien longtemps par la grille,
C'était un parc dans le goût de Watteau :
Ormes fluets, ifs noirs, verte charmille,
Sentiers peignés et tirés au cordeau.

Je m'en allai l'âme triste et ravie;
En regardant j'avais compris cela :
Que j'étais près du rêve de ma vie,
Que mon bonheur était enfermé là.

1838.

LE TRIOMPHE DE PÉTRARQUE

Louis Boulanger.

Il faisait nuit dans moi, nuit sans lune, nuit sombre;
Je marchais en aveugle en tâtant le chemin,
Les deux bras en avant, le long des murs, dans l'ombre.

Mon conducteur céleste avait quitté ma main;
J'avais beau me tourner vers l'étoile polaire,
Un nuage éteignait ses prunelles d'or fin,

La bella, la diva, celle qui m'a su plaire,
La noble dame à qui j'ai donné mon amour,
Hélas ! m'avait ôté son appui tutélaire.

Béatrix dans les cieux avait fui sans retour,
Et moi, resté tout seul au seuil du purgatoire,
Je ne pouvais voler aux lieux d'où vient le jour.

A coup sûr tu n'auras aucune peine à croire
Quel deuil j'avais au cœur et quel chagrin amer
D'être ainsi confiné dans la demeure noire.

Sur ma tête pesait la coupole de fer,
Et je sentais partout, comme une mer glacée,
Autour de mon essor prendre et se durcir l'air.

Mes efforts étaient vains, et ma triste pensée,
Comme fait dans sa cage un captif impuissant,
Fouettait le mur d'airain de son aile brisée.

Je montai l'escalier d'un pas lourd et pesant,
Et, quand s'ouvrit la porte, un torrent de lumière
M'inonda de splendeur, tel qu'un flot jaillissant.

Sur mon œil ébloui palpitait ma paupière
Comme une aile d'oiseau quand il va pour voler;
On m'eût pris, à me voir, pour un homme de pierre.

Je demeurai longtemps sans pouvoir te parler,
Plongeant mes yeux ravis au fond de ta peinture
Qu'un rayon de soleil faisait étinceler.

Comme sur un balcon, une riche tenture
Pendait du haut du ciel, un beau ton d'outremer
Plus vif que nul saphir dans l'écrin de nature.

Quelques nuages chauds, sous les frissons de l'air,
Se crêpaient mollement et faisaient une frange
Aussi blonde que l'or au manteau de l'éther.

Sur le sable éclatant, plus jaune que l'orange,
Les grands pins balançant leur large parasol
Avec l'ombre agitaient leur silhouette étrange.

Une grêle de fleurs jonchait partout le sol,
Et l'on eût dit, au bout de leurs tiges pliantes,
Des papillons peureux suspendus dans leur vol.

Sous leurs robes d'azur aux lignes ondoyantes,
Le ciel et l'horizon dans un baiser charmant
Fondaient avec amour leurs lèvres souriantes.

Le printemps parfumé, beau comme un jeune amant,
Avec ses bras de lis environnant la terre,
Aux avances des fleurs répondait doucement.

Afin de célébrer le solennel mystère,
La nature avait mis son plus riche manteau,
Les éléments joyeux faisaient trêve à leur guerre.

O miracle de l'art! ô puissance du beau!
Je sentais dans mon cœur se redresser mon âme
Comme au troisième jour le Christ dans son tombeau.

L'ombre se dissipait. La belle et noble dame,
Tendant ses blanches mains du fond des cieux ouverts,
M'engageait à monter par l'escalier de flamme.

Les bouvreuils réjouis sifflaient leurs plus beaux airs;
Tout riait, tout chantait, tout palpitait des ailes,
Et les échos charmés disaient des fins de vers.

Beau cygne italien, roi des amours fidèles,
Poète aux rimes d'or, dont le chant triste et doux
Semble un roucoulement de blanches tourterelles;

Figure à l'air pensif, et toujours à genoux,
Les mains jointes devant ton idole muette,
Te voilà donc vivante et revenue à nous!

Je te reconnais bien; oui, c'est bien toi, poète;
Le camail écarlate encadre ton front pur
Et marque austèrement l'ovale de ta tête.

Tes yeux semblent chercher dans le fluide azur
Les yeux clairs et luisants de ta maîtresse blonde,
Pour en faire un soleil qui rende l'autre obscur.

Car tu n'as qu'une idée et qu'un amour au monde;
Tout l'univers pour toi pivote sur un nom,
Et le reste n'est rien que boue et fange immonde.

Sous le laurier mystique et le divin rayon,
Tu t'avances traîné par l'éclatant quadrige,
Entre la rêverie et l'inspiration.

Un chœur harmonieux autour de toi voltige :
C'est la chaste Uranie avec son globe bleu,
Penchant son front rêveur comme un lis sur sa tige;

Euterpe, Polymnie, un sein nu, l'œil en feu;
C'est Clio, belle et simple en son manteau sévère;
Tout le sacré troupeau qui te suit comme un dieu.

Les Grâces, dénouant leur ceinture légère,
Dansent derrière toi, sur le char triomphal;
A l'égal d'un César le monde te révère.

A ta suite l'on voit l'orgueilleux cardinal,
Comme un pavot qui brille à travers l'or des gerbes,
D'écarlate et d'hermine inonder son cheval.

Rien n'y manque...Seigneurs blasonnés et superbes,
Prêtres, marchands, soldats, professeurs, écoliers,
Les vieillards tout chenus, et les pages imberbes;

De beaux jeunes garçons et de blonds écuyers
Soufflent allègrement aux bouches des trompettes
Et suspendent leurs bras aux crins blancs des coursiers;

Sur le devant du char les filles les mieux faites,
Les plus charmantes fleurs du jardin de beauté,
Font de leurs doigts de lis pleuvoir les violettes.

Tu viens du Capitole où César est monté.
Cependant tu n'as pas, ô bon François Pétrarque,
Mis pour ceinture au monde un fleuve ensanglanté.

Tu n'as pas, de tes dents, pour y laisser ta marque,
Comme un enfant mauvais, mordu ta ville au sein.
Tu n'as jamais flatté ni peuple ni monarque.

Jamais on ne te vit, en guise de toscin,
Sur l'Italie en feu faire hurler tes rimes;
Ton rôle fut toujours pacifique et serein.

Loin des cités, l'auberge et l'atelier des crimes,
Tu regardes, couché sous les grands lauriers verts,
Des Alpes tout là-bas bleuir les hautes cimes;

Et, penchant tes doux yeux sur la source aux flots clairs
Où flotte un blanc reflet de la robe de Laure,
Avec les rossignols tu gazouilles des vers.

Car toujours dans ton cœur vibre un écho sonore,
Et toujours sur ta bouche on entend palpiter
Quelque nid de sonnets éclos ou près d'éclore.

Rêveur harmonieux, tu fais bien de chanter :
C'est là le seul devoir que Dieu donne aux poètes,
Et le monde à genoux les devrait écouter.

Lorsque Amphion chantait, du creux de leurs retraites
Les tigres tachetés et les grands lions roux
Sortaient en balançant leurs monstrueuses têtes;

Les dragons s'en venaient, d'un air timide et doux,
De leur langue d'azur lécher ses pieds d'ivoire,
Et les vents suspendaient leur vol et leur courroux.

Faire sortir les ours de leur caverne noire,
En agneaux caressants transformer les lions,
O poètes! voilà la véritable gloire;

Et non pas de pousser à des rébellions
Tous ces mauvais instincts, bêtes fauves de l'âme,
Que l'on déchaîne au jour des révolutions.

Sur l'autel idéal entretenez la flamme,
Guidez le peuple au bien par le chemin du beau,
Par l'admiration et l'amour de la femme.

Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flambeau,
Mettez l'idée au fond de la forme sculptée,
Et d'une lampe ardente éclairez le tombeau.

Que votre douce voix, de Dieu même écoutée,
Au milieu du combat jetant des mots de paix,
Fasse tomber les flots de la foule irritée.

Que votre poésie, aux vers calmes et frais,
Soit pour les cœurs souffrants comme ces cours d'eau vive
Où vont boire les cerfs dans l'ombre des forêts.

Faites de la musique avec la voix plaintive
De la création et de l'humanité,
De l'homme dans la ville et du flot sur la rive.

Puis, comme un beau symbole, un grand peintre vanté
Vous représentera dans une immense toile,
Sur un char triomphal par un peuple escorté :

Et vous aurez au front la couronne et l'étoile!

1836.

MELANCHOLIA

(FRAGMENTS)

J'aime les vieux tableaux de l'école allemande :
Les vierges sur fond d'or aux doux yeux en amande,
Pâles comme le lis, blondes comme le miel,
Les genoux sur la terre et le regard au ciel,
Sainte Agnès, sainte Ursule et sainte Catherine,
Croisant leurs blanches mains sur leur blanche poitrine ;
Les chérubins joufflus au plumage d'azur,
Nageant dans l'outremer sur un filet d'or pur;
Les grands anges tenant la couronne et la palme;
Tout ce peuple mystique au front grave, à l'œil calme,
Qui prie incessamment dans les missels ouverts,
Et rayonne au milieu des lointains bleus et verts.
Oui, le dessin est sec et la couleur mauvaise,
Et ce n'est pas ainsi que peint Paul Véronèse :
Oui, le Sanzio pourrait plus gracieusement
Arrondir cette forme et ce linéament;
Mais il ne mettrait pas dans un si chaste ovale
Tant de simplicité pieuse et virginale;
Mais il ne prendrait pas, pour peindre ces beaux yeux,
Plus d'amour dans son cœur et plus d'azur aux cieux;
Mais il ne ferait pas sur ces tempes en ondes
Couler plus doucement l'or de ces tresses blondes.
Ses madones n'ont pas, empreint sur leur beauté,
Ce cachet de candeur et de sérénité.

Leur bouche rit souvent d'un sourire profane,
Et parfois sous la Vierge on sent la courtisane;
On sent que Raphaël, lorsqu'il les dessina,
Avait passé la nuit chez la Fornarina...
...Auprès d'Albert Dürer Raphaël est païen :
C'est la beauté du corps, c'est l'art italien,
Cet enfant de l'art grec, sensuel et plastique,
Qui met entre les bras de la Vénus antique,
Au lieu de Cupidon, le divin Bambino,
Aucun d'eux n'est chrétien, ni Domenichino,
Ni le Buonarotti, ni Corrège, ni Guide;
L'antiquité profane est le fil qui les guide :
Apollon sert de type à l'ange saint Michel;
Le Jupiter tonnant devient Père éternel;
La tunique latine est taillée en étole,
Et l'on fait une église avec le Capitole.
J'en excepte pourtant Cimabuë, Giotto,
Et les maîtres pisans du vieux Campo-Santo.
Ceux-là ne peignaient pas en beaux pourpoints de soie,
Entre des cardinaux et des filles de joie;
Dans des villas de marbre, aux chansons des castrats,
Ceux-là n'épousaient point des nièces de prélats.
C'étaient des ouvriers qui faisaient leur ouvrage
Du matin jusqu'au soir, avec force et courage;
C'étaient des gens pieux et pleins d'austérité,
Sachant bien qu'ici-bas tout n'est que vanité;
Leur atelier à tous était le cimetière.
Ils peignaient, près des morts passant leur vie entière,
Puis, quand leurs doigts roidis laissaient choir les pinceaux,
On leur dressait un lit sous les sombres arceaux.
Ils dormaient là, couchés auprès de leur peinture,
Les mains jointes, tout droits, dans la même posture
De contemplation extatique où sont peints
Sur les fresques du mur leurs anges et leurs saints...
...Sur tous ces fronts pâlis, sous cet air de souffrance
Brille ineffablement quelque haute espérance;

L'on voit que tout ce peuple agenouillé n'attend
Pour revoler aux cieux que le suprême instant.
Dans ces tableaux, partout l'âme glorifiée
Foule d'un pied vainqueur la chair mortifiée;
L'ombre remplit le bas, le haut rayonne seul,
Et chaque draperie a l'aspect d'un linceul.
C'est que la vie alors de croyance était pleine,
C'est qu'on sentait passer dans l'air du soir l'haleine
De quelque ange attardé s'en retournant au ciel;
C'est que le sang du Christ teignait vraiment l'autel;
C'est qu'on était au temps de saint François d'Assise,
Et que sur chaque roche une cellule assise
Cachait un fou sublime, insensé de la Croix;
Le désert se peuplait de lueurs et de voix;
Dans toute obscurité rayonnait un mystère;
On aimait, et le ciel descendait sur la terre...
...Tu t'es peint, ô Dürer! dans ta Mélancolie,
Et ton génie en pleurs, te prenant en pitié,
Dans sa création t'a personnifié.
Je ne sais rien qui soit plus admirable au monde,
Plus plein de rêverie et de douleur profonde,
Que ce grand ange assis, l'aile ployée au dos,
Dans l'immobilité du plus complet repos.
Son vêtement, drapé d'une façon austère,
Jusqu'au bout de son pied s'allonge avec mystère,
Son front est couronné d'ache et de nénufar;
Le sang n'anime pas son visage blafard;
Pas un muscle ne bouge : on dirait que la vie
Dont on vit en ce monde à ce corps est ravie,
Et pourtant l'on voit bien que ce n'est pas un mort.
Comme un serpent blessé son noir sourcil se tord,
Son regard dans son œil brille comme une lampe,
Et convulsivement sa main presse sa tempe.
Sans ordre autour de lui mille objets sont épars,
Ce sont des attributs de sciences et d'arts;
La règle et le marteau, le cercle emblématique,

Le sablier, la cloche et la table mystique,
Un mobilier de Faust, plein de choses sans nom;
Cependant, c'est un ange et non pas un démon.
Ce gros trousseau de clefs qui pend à sa ceinture
Lui sert à crocheter les secrets de nature.
Il a touché le fond de tout savoir humain;
Mais comme il a toujours, au bout de tout chemin,
Trouvé les mêmes yeux qui flamboyaient dans l'ombre,
Qu'il a monté l'échelle aux échelons sans nombre,
Il est triste; et son chien, de le suivre lassé,
Dort à côté de lui, tout vieux et tout cassé.
Dans le fond du tableau, sur l'horizon sans borne,
Le vieux père Océan lève sa face morne,
Et dans le bleu cristal de son profond miroir
Réfléchit les rayons d'un grand soleil tout noir.
Une chauve-souris, qui d'un donjon s'envole,
Porte écrit dans son aile ouverte en banderole :
MÉLANCOLIE. Au bas, sur une meule assis,
Est un enfant dont l'œil, voilé sous de longs cils,
Laisse le spectateur dans le doute s'il veille,
Ou si, bercé d'un rêve, en lui-même il sommeille...
...Notre Mélancolie, à nous, n'est pas ainsi;
Et nos peintres la font autrement. La voici :
— C'est une jeune fille et frêle et maladive,
Penchant ses beaux yeux bleus au bord de quelque rive,
Comme un vergiss-mein-nicht que le vent a courbé;
Sa coiffure est défaite, et son peigne est tombé,
Ses blonds cheveux épars coulent sur son épaule,
Et se mêlent dans l'onde aux verts cheveux du saule;
Les larmes de ses yeux vont grossir le ruisseau,
Et troublent, en tombant, sa figure dans l'eau.
La brise à plis légers fait voler son écharpe,
Et vibrer en passant les cordes de sa harpe;
Un album, un roman, près d'elle sont ouverts :
Car la mode la suit jusque dans ses déserts.
Notre Mélancolie est petite-maîtresse.

Elle prend des grands airs, elle fait la princesse;
Elle met des gants blancs et des chapeaux d'Herbault;
Elle est née, et ne voit que des gens comme il faut;
Son groom ne pèse pas plus de soixante livres;
C'est une Philaminte, elle lit tous les livres,
Cause fort bien musique, et peinture pas mal;
Elle suit l'Opéra, ne manque pas un bal;
Poitrinaire tout juste assez pour être artiste,
Elle a toujours en main un mouchoir de batiste.
On ne la verra pas enterrer tristement
Dans quelque sierra son teint pâle et charmant,
Ses grâces de malade et ses petites mines,
Ni sous les noirs arceaux d'un couvent en ruines
Promener loin du bruit ses méditations;
Il faut à ses douleurs la rampe et les lampions,
Il faut que les journaux en puissent rendre compte;
Chaque pleur de ses yeux se cristallise en conte;
Avec chaque soupir elle souffle un roman;
Elle meurt, mais ce n'est que littérairement.
Un frais cottage anglais, voilà sa Thébaïde;
Et si son front de nacre est coupé d'une ride,
Ce n'est pas, croyez-moi, qu'elle songe à la mort :
Pour craindre quelque chose elle est trop esprit fort.
Mais c'est que de Paris une robe attendue
Arrive chiffonnée et de taches perdue.
Ah! quelle différence, et que près de ces vieux
Nous paraissons mesquins! Le sang de nos aïeux,
Comme un vin qui s'aigrit, s'est tourné dans nos veines.
Rien ne vit plus en nous : nos amours et nos haines
Sont de pâles vieillards sans force et sans vigueur,
Chez qui la tête semble avoir pompé le cœur.
La passion est morte avec la foi; la terre
Accomplit dans le ciel sa ronde solitaire,
Et se suspend encore aux lèvres du soleil;
Mais le soleil vieillit, son baiser moins vermeil
Glisse sans les chauffer sur nos fronts, et ses flammes

Comme sur les glaciers, s'éteignent sur nos âmes.
D'en bas, le mont Gemmi vous paraît tout en feu,
Il fume, il étincelle, il est rouge, il est bleu.
Montez, vous trouverez la neige froide et blanche,
Et l'hiver grelottant qui pousse l'avalanche.
Nous sommes le Gemmi ; le reflet du passé
Brille encor sur nos fronts. Ce reflet effacé,
Il ne restera plus qu'une neige incolore;
Demain, sur le Gemmi, se lèvera l'aurore,
Les glaciers de nouveau se mettront à fumer,
Et l'incendie éteint pourra se rallumer;
Mais, hélas! il n'est pas pour nous d'aube nouvelle,
Et la nuit qui nous vient est la nuit éternelle.
De nos cieux dépeuplés il ne descendra pas
Un ange aux ailes d'or pour nous prendre en ses bras;
Et le siècle futur, s'asseyant sur la pierre
De notre siècle, à nous, et la voyant entière,
Joyeux, ne dira pas : Il est ressuscité,
Et dans sa gloire au ciel comme Christ remonté.

1834.

NIOBÉ

Sur un quartier de roche, un fantôme de marbre,
Le menton dans la main et le coude au genou,
Les pieds pris dans le sol, ainsi que des pieds d'arbre,
Pleure éternellement sans relever le cou.

Quel chagrin pèse donc sur ta tête abattue?
A quel puits de douleurs tes yeux puisent-ils l'eau?
Et que souffres-tu donc dans ton cœur de statue,
Pour que ton sein sculpté soulève ton manteau ?

Tes larmes, en tombant du coin de ta paupière,
Goutte à goutte, sans cesse et sur le même endroit,
Ont fait dans l'épaisseur de ta cuisse de pierre
Un creux où le bouvreuil trempe son aile et boit.

O symbole muet de l'humaine misère,
Niobé sans enfants, mère des sept douleurs,
Assise sur l'Athos ou bien sur le Calvaire,
Quel fleuve d'Amérique est plus grand que tes pleurs?

LA CHIMÈRE

Une jeune Chimère, aux lèvres de ma coupe,
Dans l'orgie, a donné le baiser le plus doux;
Elle avait les yeux verts, et jusque sur sa croupe
Ondoyait en torrent l'or de ses cheveux roux.

Des ailes d'épervier tremblaient à son épaule;
La voyant s'envoler, je sautai sur ses reins;
Et, faisant jusqu'à moi ployer son cou de saule,
J'enfonçai comme un peigne une main dans ses crins.

Elle se démenait, hurlante et furieuse,
Mais en vain. Je broyais ses flancs dans mes genoux;
Alors elle me dit d'une voix gracieuse,
Plus claire que l'argent : Maître, où donc allons-nous ?

Par delà le soleil et par delà l'espace,
Où Dieu n'arriverait qu'après l'éternité;
Mais avant d'être au but ton aile sera lasse :
Car je veux voir mon rêve en sa réalité.

1837.

LA DIVA

On donnait à Favart *Mosé*. Tamburini
Le basso cantante, le ténor Rubini,
Devaient jouer tous deux dans la pièce; et la salle,
Quand on l'eût élargie et faite colossale,
Grande comme Saint-Charle ou comme la Scala,
N'aurait pu contenir son public ce soir-là.
Moi, plus heureux que tous, j'avais tout à connaître,
Et la voix des chanteurs et l'ouvrage du maître.
Aimant peu l'opéra, c'est hasard si j'y vais,
Et je n'avais pas vu le *Moïse* français;
Car notre idiome, à nous, rauque et sans prosodie,
Fausse toute musique; et la note hardie,
Contre quelque mot dur se heurtant dans son vol,
Brise ses ailes d'or et tombe sur le sol.
J'étais là, les deux bras en croix sur la poitrine,
Pour contenir mon cœur plein d'extase divine;
Mes artères chantant avec un sourd frisson,
Mon oreille tendue et buvant chaque son;
Attentif comme au bruit de la grêle fanfare
Un cheval ombrageux qui palpite et s'effare.
Toutes les voix criaient, toutes les mains frappaient,
A force d'applaudir les gants blancs se rompaient;
Et la toile tomba. C'était le premier acte.
Alors je garderai; plus nette et plus exacte,

A travers le lorgnon dans mes yeux moins distraits,
Chaque tête à son tour passait avec ses traits.
Certes, sous l'éventail et la grille dorée,
Roulant dans leurs doigts blancs la cassolette ambrée,
Au reflet des joyaux, au feu des diamants,
Avec leurs colliers d'or et tous leurs ornements,
J'en vis plus d'une belle et méritant éloge;
Du moins je le croyais, quand au fond d'une loge
J'aperçus une femme. Il me sembla d'abord,
La loge lui formant un cadre de son bord,
Que c'était un tableau de Titien ou Giorgione,
Moins la fumée antique et moins le vernis jaune,
Car elle se tenait dans l'immobilité,
Regardant devant elle avec simplicité,
La bouche épanouie en un demi-sourire,
Et comme un livre ouvert son front se laissant lire.
Sa coiffure était basse, et ses cheveux moirés
Descendaient vers sa tempe en deux flots séparés.
Ni plumes, ni rubans, ni gaze, ni dentelle;
Pour parure et bijoux, sa grâce naturelle;
Pas d'œillade hautaine ou de grand air vainqueur,
Rien que le repos d'âme et la bonté de cœur.
Au bout de quelque temps, la belle créature,
Se lassant d'être ainsi, prit une autre posture,
Le col un peu penché, le menton sur la main,
De façon à montrer son beau profil romain,
Son épaule et son dos aux tons chauds et vivaces,
Où l'ombre avec le clair flottaient par larges masses.
Tout perdait son éclat, tout tombait à côté
De cette virginale et sereine beauté;
Mon âme tout entière à cet aspect magique
Ne se souvenait plus d'écouter la musique,
Tant cette morbidezze et ce laisser-aller
Était chose charmante et douce à contempler,
Tant l'œil se reposait avec mélancolie
Sur ce pâle jasmin transplanté d'Italie.

Moins épris des beaux sons qu'épris des beaux contours,
Même au *parlar spiegar*, je regardais toujours;
J'admirais à part moi la gracieuse ligne
Du col se repliant comme le col d'un cygne,
L'ovale de la tête et la forme du front,
La main pure et correcte, avec le beau bras rond;
Et je compris pourquoi, s'exilant de la France,
Ingres fit si longtemps ses amours de Florence.
Jusqu'à ce jour j'avais en vain cherché le beau;
Ces formes sans puissance et cette fade peau
Sous laquelle le sang ne court que par la fièvre
Et que jamais soleil ne mordit de sa lèvre,
Ce dessin lâche et mou, ce coloris blafard,
M'avaient fait blasphémer la sainteté de l'art.
J'avais dit : L'art est faux, les rois de la peinture
D'un habit idéal revêtent la nature.
Ces tons harmonieux, ces beaux linéaments,
N'ont jamais existé qu'aux cerveaux des amants;
J'avais dit, n'ayant vu que la laideur française :
Raphaël a menti comme Paul Véronèse!
Vous n'avez pas menti, non, maîtres; voilà bien
Le marbre grec doré par l'ambre italien,
L'œil de flamme, le teint passionnément pâle,
Blond comme le soleil sous son voile de hâle,
Dans la mate blancheur les noirs sourcils marqués,
Le nez sévère et droit, la bouche aux coins arqués,
Les ailes de cheveux s'abattant sur les tempes,
Et tous les nobles traits de vos saintes estampes.
Non, vous n'avez pas fait un rêve de beauté,
C'est la vie elle-même et la réalité.
Votre Madone est là; dans sa loge elle pose,
Près d'elle vainement l'on bourdonne et l'on cause;
Elle reste immobile et sous le même jour,
Gardant comme un trésor l'harmonieux contour.
Artistes souverains, en copistes fidèles,
Vous avez reproduit vos superbes modèles!

Pourquoi, découragé par vos divins tableaux,
Ai-je, enfant paresseux, jeté là mes pinceaux,
Et pris pour vous fixer le crayon du poète,
Beaux rêves, obsesseurs de mon âme inquiète,
Doux fantômes bercés dans les bras du désir,
Formes que la parole en vain cherche à saisir?
Pourquoi, lassé trop tôt dans une heure de doute,
Peinture bien-aimée, ai-je quitté ta route?
Que peuvent tous nos vers pour rendre la beauté,
Que peuvent de vains mots sans dessin arrêté,
Et l'épithète creuse et la rime incolore?
Ah! combien je regrette et comme je déplore
De ne plus être peintre, en te voyant ainsi
A, *Mosé* dans ta loge, ô Julia Grisi!

1838.

LA DERNIÈRE FEUILLE

Dans la forêt chauve et rouillée
Il ne reste plus au rameau
Qu'une pauvre feuille oubliée,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau.

Il ne reste plus dans mon âme
Qu'un seul amour pour y chanter,
Mais le vent d'automne qui brame
Ne permet pas de l'écouter;

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
L'amour s'éteint, car c'est l'hiver.
Petit oiseau, viens sur ma tombe
Chanter, quand l'arbre sera vert!

1837.

LE TROU DU SERPENT

Au long des murs, quand le soleil y donne,
Pour réchauffer mon vieux sang engourdi,
Avec les chiens, auprès du lazzarone,
Je vais m'étendre à l'heure de midi.

Je reste là sans rêve et sans pensée,
Comme un prodigue à son dernier écu.
Devant ma vie, aux trois quarts dépensée,
Déjà vieillard et n'ayant pas vécu.

Je n'aime rien, parce que rien ne m'aime,
Mon âme usée abandonne mon corps;
Je porte en moi le tombeau de moi-même,
Et suis plus mort que ne sont bien des morts.

Quand le soleil s'est caché sous la nue,
Devers mon trou je me traîne en rampant,
Et jusqu'au fond de ma peine inconnue
Je me retire aussi froid qu'un serpent.

1834.

CHOC DE CAVALIERS

Hier il m'a semblé (sans doute j'étais ivre)
Voir sur l'arche d'un pont un choc de cavaliers
Tout cuirassés de fer, tout imbriqués de cuivre,
Et caparaçonnés de harnois singuliers.

Des dragons accroupis grommelaient sur leurs casques,
Des Méduses d'airain ouvraient leurs yeux hagards
Dans leurs grands boucliers aux ornements fantasques,
Et des nœuds de serpents écaillaient leurs brassards.

Par moment, du rebord de l'arcade géante,
Un cavalier blessé perdant son point d'appui,
Un cheval effaré tombait dans l'eau béante,
Gueule de crocodile entr'ouverte sous lui.

C'était vous, mes désirs, c'était vous, mes pensées,
Qui cherchiez à forcer le passage du pont,
Et vos corps tout meurtris sous leurs armes faussées,
Dorment ensevelis dans le gouffre profond.

LE POT DE FLEURS

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter, il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau;
Chaque jour, plus avant, son pied chevelu plonge
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards;
Il la veut arracher, mais la tige est tenace;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise;
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps :
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants.

LE SPHINX

Dans le Jardin Royal où l'on voit les statues,
Une Chimère antique entre toutes me plaît;
Elle pousse en avant deux mamelles pointues,
Dont le marbre veiné semble gonflé de lait.

Son visage de femme est le plus beau du monde;
Son col est si charnu que vous l'embrasseriez;
Mais, quand on fait le tour, on voit sa croupe ronde,
On s'aperçoit qu'elle a des griffes à ses pieds.

Les jeunes nourrissons qui passent devant elle
Tendent leurs petits bras et veulent avec cris
Coller leur bouche ronde à sa dure mamelle;
Mais, quand ils l'ont touchée, ils reculent surpris.

C'est ainsi qu'il en est de toutes nos chimères :
La face en est charmante et le revers bien laid.
Nous leur prenons le sein, mais ces mauvaises mères
N'ont pas pour notre lèvre une goutte de lait.

LE SPECTRE DE LA ROSE

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal;
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.
Tu me pris encore emperlée
Des pleurs d'argent de l'arrosoir,
Et parmi la fête étoilée
Tu me promenas tout le soir.

O toi qui de ma mort fus cause,
Sans que tu puisses le chasser,
Toute la nuit mon spectre rose
A ton chevet viendra danser.
Mais ne crains rien, je ne réclame
Ni messe ni *De profundis;*
Ce léger parfum est mon âme,
Et j'arrive du paradis.

Mon destin fut digne d'envie :
Pour avoir un trépas si beau,
Plus d'un aurait donné sa vie,
Car j'ai ta gorge pour tombeau,
Et sur l'albâtre où je repose
Un poète avec un baiser
Écrivit : Ci-gît une rose
Que tous les rois vont jalouser.

1837.

VERSAILLES

SONNET

Versailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité;
Comme Venise au fond de son Adriatique,
Tu traînes lentement ton corps paralytique,
Chancelant sous le poids de ton manteau sculpté.

Quel appauvrissement! quelle caducité!
Tu n'es que surannée et tu n'es pas antique,
Et nulle herbe pieuse au long de ton portique
Ne grimpe pour voiler ta pâle nudité.

Comme une délaissée à l'écart, sous ton arbre,
Sur ton sein douloureux croisant tes bras de marbre,
Tu guettes le retour de ton royal amant.

Le rival du soleil dort sous son monument,
Les eaux de tes jardins à jamais se sont tues,
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de statues.

1837.

LA CARAVANE

SONNET

La caravane humaine au Sahara du monde.
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempête gronde;
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours, et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt :
C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières :
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

ABSENCE

Reviens, reviens, ma bien-aimée,
Comme une fleur loin du soleil,
La fleur de ma vie est fermée
Loin de ton sourire vermeil.

Entre nos cœurs tant de distance !
Tant d'espace entre nos baisers !
O sort amer ! ô dure absence !
O grands désirs inapaisés !

D'ici là-bas, que de campagnes,
Que de villes et de hameaux,
Que de vallons et de montagnes,
A lasser le pied des chevaux !

Au pays qui me prend ma belle,
Hélas ! si je pouvais aller ;
Et si mon corps avait une aile
Comme mon âme pour voler !

Par-dessus les vertes collines,
Les montagnes au front d'azur,
Les champs rayés et les ravines,
J'irais d'un vol rapide et sûr.

Le corps ne suit pas la pensée;
Pour moi, mon âme, va tout droit,
Comme une colombe blessée,
S'abattre au rebord de ton toit.

Descends dans sa gorge divine,
Blonde et fauve comme de l'or,
Douce comme un duvet d'hermine,
Sa gorge, mon royal trésor;

Et dis, mon âme, à cette belle :
« Tu sais bien qu'il compte les jours,
O ma colombe ! à tire d'aile,
Retourne au nid de nos amours. »

TERZA RIMA

Quand Michel-Ange eut peint la chapelle Sixtine,
Et que de l'échafaud, sublime et radieux,
Il fut redescendu dans la cité latine,

Il ne pouvait baisser ni les bras ni les yeux,
Ses pieds ne savaient pas comment marcher sur terre;
Il avait oublié le monde dans les cieux.

Trois grands mois il garda cette attitude austère,
On l'eût pris pour un ange en extase devant
Le saint triangle d'or, au moment du mystère.

Frère, voilà pourquoi les poètes, souvent,
Butent à chaque pas sur les chemins du monde;
Les yeux fichés au ciel ils s'en vont en rêvant.

Les anges secouant leur chevelure blonde,
Penchent leur front sur eux et leur tendent les bras,
Et les veulent baiser avec leur bouche ronde.

Eux marchent au hasard et font mille faux pas;
Ils cognent les passants, se jettent sous les roues,
Ou tombent dans des puits qu'ils n'aperçoivent pas.

Que leur font les passants, les pierres et les boues?
Ils cherchent dans le jour le rêve de leurs nuits,
Et le feu du désir leur empourpre les joues.

Ils ne comprennent rien aux terrestres ennuis,
Et, quand ils ont fini leur chapelle Sixtine,
Ils sortent rayonnants de leurs obscurs réduits.

Un auguste reflet de leur œuvre divine
S'attache à leur personne et leur dore le front,
Et le ciel qu'ils ont vu dans leurs yeux se devine.

Les nuits suivront les jours et se succéderont,
Avant que leurs regards et leurs bras ne s'abaissent
Et leurs pieds, de longtemps, ne se raffermiront.

Tous nos palais sous eux s'éteignent et s'affaissent;
Leur âme, à la coupole où leur œuvre reluit,
Revole, et ce ne sont que leurs corps qu'ils nous laissent.

Notre jour leur paraît plus sombre que la nuit;
Leur œil cherche toujours le ciel bleu de la fresque.
Et le tableau quitté les tourmente et les suit.

Comme Buonarotti, le peintre gigantesque,
Ils ne peuvent plus voir que les choses d'en haut,
Et que le ciel de marbre où leur front touche presque.

Sublime aveuglement? magnifique défaut!

LE LION DU CIRQUE

Tout beau, fauve grondeur, demeure dans ton antre;
Il n'est pas temps encor; couche-toi sur le ventre;
De ta queue aux crins roux flagelle-toi les flancs;
Comme un sphinx accroupi dans les sables brûlants,
Sur l'oreiller velu de tes pattes croisées,
Pose ton mufle énorme, aux babines froncées,
Dors et prends patience, ô lion du désert!
Demain, César le veut, de ton cachot ouvert,
Demain tu sauteras dans la pleine lumière,
Au beau milieu du Cirque, aux yeux de Rome entière,
Et de tous les côtés les applaudissements
Répondront comme un chœur à tes grommèlements.
On te tient en réserve une vierge chrétienne,
Plus blanche mille fois que la Vénus païenne;
Tu pourras à loisir, de tes griffes de fer,
Rayer ce dos d'ivoire et cette belle chair;
Tu boiras ce sang pur, vermeil comme la rose :
Ne frotte plus ton nez contre la grille close;
Songe, sous ta crinière, au plaisir de ronger
Un beau corps tout vivant, et de pouvoir plonger
Dans le gouffre béant de ta gueule qui fume
Une tête où déjà l'auréole s'allume.

Le belluaire ainsi gourmande son lion,
Et le lion fait trêve à sa rébellion.

Mais toi, sauvage amour, qui, la prunelle en flamme,
Rugis affreusement dans l'antre de mon âme,
Je n'ai pas de victime à promettre à ta faim,
Ni d'esclave chrétienne à te jeter demain;
Tâche de t'apaiser, ou je m'en vais te clore
Dans un lieu plus profond et plus sinistre encore.
A quoi bon te débattre et grincer et hurler?
Le temps n'est pas venu de te démuseler.
En attendant le jour de revoir la lumière,
Silencieusement à l'angle d'une pierre,
Ou contre les barreaux de ton noir souterrain,
Aiguise le tranchant de tes ongles d'airain.

LAMENTO

Connaissez-vous la blanche tombe
Où flotte avec un son plaintif
    L'ombre d'un if ?
Sur l'if, une pâle colombe,
Triste et seule, au soleil couchant,
    Chante son chant;

Un air maladivement tendre,
A la fois charmant et fatal,
    Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre;
Un air, comme en soupire aux cieux
    L'ange amoureux.

On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unisson
    De la chanson,
Et du malheur d'être oubliée
Se plaint dans un roucoulement
    Bien doucement.

Sur les ailes de la musique
On sent lentement revenir
Un souvenir;
Une ombre de forme angélique
Passe dans un rayon tremblant,
En voile blanc.

Les belles de nuit, demi-closes,
Jettent leur parfum faible et doux
Autour de vous,
Et le fantôme aux molles poses
Murmure en vous tendant les bras :
Tu reviendras?

Oh! jamais plus, près de la tombe
Je n'irai, quand descend le soir
Au manteau noir,
Écouter la pâle colombe
Chanter sur la branche de l'if
Son chant plaintif!

BARCAROLLE

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler!

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin;
J'ai pour lest une orange,
Pour voile une aile d'ange,
Pour mousse un séraphin.

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler!

Est-ce dans la Baltique,
Sur la mer Pacifique,
Dans l'île de Java?
Ou bien dans la Norvège,
Cueillir la fleur de neige,
Ou la fleur d'Angsoka?

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler!

Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours.
— Cette rive, ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.

CHINOISERIE

Ce n'est pas vous, non, madame, que j'aime,
Ni vous non plus, Juliette, ni vous,
Ophélia, ni Béatrix, ni même
Laure la blonde, avec ses grands yeux doux.

Celle que j'aime, à présent, est en Chine;
Elle demeure avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine,
Au fleuve Jaune, où sont les cormorans.

Elle a des yeux retroussés vers les tempes,
Un pied petit à tenir dans la main,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
Les ongles longs et rougis de carmin.

Par son treillis elle passe sa tête,
Que l'hirondelle, en volant, vient toucher,
Et, chaque soir, aussi bien qu'un poète,
Chante le saule et la fleur du pêcher.

SONNET

Pour veiner de son front la pâleur délicate,
Le Japon a donné son plus limpide azur;
La blanche porcelaine est d'un blanc bien moins pur
Que son col transparent et ses tempes d'agate.

Dans sa prunelle humide un doux rayon éclate;
Le chant du rossignol près de sa voix est dur,
Et, quand elle se lève à notre ciel obscur,
On dirait de la lune en sa robe d'ouate.

Ses yeux d'argent bruni roulent moelleusement;
Le caprice a taillé son petit nez charmant;
Sa bouche a des rougeurs de pêche et de framboise;

Ses mouvements sont pleins d'une grâce chinoise,
Et près d'elle on respire autour de sa beauté
Quelque chose de doux comme l'odeur du thé.

A DEUX BEAUX YEUX

Vous avez un regard singulier et charmant;
Comme la lune au fond du lac qui la reflète,
Votre prunelle, où brille une humide paillette,
Au coin de vos doux yeux roule languissamment.

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant;
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite,
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète
Ne voilent qu'à demi leur vif rayonnement.

Mille petits amours à leur miroir de flamme
Se viennent regarder et s'y trouvent plus beaux,
Et les désirs y vont rallumer leurs flambeaux.

Ils sont si transparents qu'ils laissent voir votre âme
Comme une fleur céleste au calice idéal
Que l'on apercevrait à travers un cristal.

LE THERMODON[37]

I

J'ai, dans mon cabinet, une bataille énorme
Qui s'agite et se tord comme un serpent difforme,
Et dont l'étrange aspect arrête l'œil surpris;
On dirait qu'on entend, avec un sourd murmure,
La gravure sonner comme une vieille armure,
Et le papier muet semble jeter des cris.

Un pont par où se rue une foule en démence,
Arc-en-ciel de carnage, ouvre sa courbe immense,
Et d'un cadre de pierre entoure le tableau;
A travers l'arche on voit une ville enflammée,
D'où montent, en tournant, de longs flots de fumée
Dont le rouge reflet brille et tremble sur l'eau.

Une barque, pareille à la barque des ombres,
Glisse sinistrement au dos des vagues sombres,
Portant, triste fardeau, des vaincus et des morts;
Une averse de sang pleut des têtes coupées;
Des mains par l'agonie éperdument crispées,
Avec leurs doigts noueux s'accrochent à ses bords.

Pour recevoir le corps, mort ou vivant, qui tombe,
Le grand fleuve a toujours toute prête une tombe;
Il le berce un moment, et puis il l'engloutit;
Les flots toujours béants, de leurs gueules voraces,
Dévorent cavaliers, chevaux, casques, cuirasses,
Tout ce que le combat jette à leur appétit.

Ici c'est un cheval qui s'effare et se cabre,
Et se fait, dans sa chute, une blessure, au sabre
Qu'un mourant tient encor dans son poing fracassé;
Plus loin, c'est un carquois plein de flèches, qui verse
Ses dards en pluie aiguë, et dont chaque trait perce
Un cadavre déjà de cent coups traversé.

C'est un rude combat! chevelures, crinières,
Panaches et cimiers, enseignes et bannières,
Au souffle des clairons volent échevelés;
Les lances, ces épis de la moisson sanglante,
S'inclinent à leur vent en tranche étincelante,
Comme sous une pluie on voit pencher des blés.

Les glaives dentelés font d'affreuses morsures;
Le poignard altéré, plongeant dans les blessures,
Comme dans une coupe, y boit à flots le sang;
Et les épieux, rompant les armes les plus fortes,
Pour le ciel ou l'enfer ouvrent de larges portes
Aux âmes qui des corps sortent en rugissant.

Quelle férocité de dessin et de touche!
Quelle sauvagerie et quelle ardeur farouche!
Qui signa ce poème étrange et véhément?
C'est toi, maître suprême, à la main turbulente,
Peintre au nom rouge, roi de la couleur brûlante,
Divin Néerlandais, Michel-Ange flamand!

C'est toi, Rubens, c'est toi dont la rage sublime
Pencha cette bataille au bord de cet abîme,
Qui joignis ses deux bouts comme un bracelet d'or,
Et lui mis pour camée un beau groupe de femmes
Si blanches, que le fleuve aux triomphantes lames
S'apaise et n'ose pas les submerger encor!

II

Car ce sont, ô pitié! des femmes, des guerrières
Que la mêlée étreint de ses mains meurtrières.
    Sous l'armure une gorge bat;
Les écailles d'airain couvrent des seins d'ivoire,
Où, nourrisson cruel, la mort pâle vient boire
    Le lait empourpré du combat.

Regardez! regardez! les chevelures blondes
Coulent en ruisseaux d'or se mêler sous les ondes
    Aux cheveux glauques des roseaux.
Voyez ces belles chairs, plus pures que l'albâtre,
Où, dans la blancheur mate, une veine bleuâtre
    Circule en transparents réseaux.

Hélas! sur tous ces corps à la teinte nacrée,
La mort a déjà mis sa pâleur azurée;
    Ils n'ont de rose que le sang.
Leurs bras abandonnés trempent, les mains ouvertes,
Dans la vase du fleuve, entre les algues vertes,
    Où l'eau les soulève en passant.

Le cheval de bataille à la croupe tigrée,
Secouant dans les cieux sa crinière effarée,
Les foule avec ses durs sabots;
Et le lâche vainqueur, dans sa rage brutale,
Sur leur ventre appuyant sa poudreuse sandale,
Tire à lui leurs derniers lambeaux.

Bientôt du haut des monts les vautours au col chauve,
Les corbeaux vernissés, les aigles à l'œil fauve,
L'orfraie au regard clandestin,
Les loups se balançant sur leurs échines maigres,
Les renards, les chacals, accourront, tout allègres,
Prendre leur part au grand festin.

Ce splendide banquet réparera leurs jeûnes.
O misère! ô douleur! tous ces corps frais et jeunes,
Ces beaux seins d'un si pur contour,
Faits pour les chauds baisers d'une amoureuse bouche,
Fouillés par le museau de l'hyène farouche,
Piqués par le bec du vautour!

Cessez de vains efforts, ô braves amazones!
A quoi vous sert d'avoir, ainsi que des Bellones,
Le casque grec empanaché,
La cuirasse de fer, de clous d'or étoilée,
Si votre main trop faible, au fort de la mêlée,
Lâche votre glaive ébréché?

Votre armure faussée, entre ces bras robustes,
Comme un mince carton s'aplatit sur ces bustes
Où le poil pousse en plein terrain;
Avec ces forts lutteurs, les plus puissantes armes,
O guerrières! seraient les appas et les charmes
Cachés sous vos corsets d'airain.

S'ils n'étaient repoussés par les rudes écailles,
Par les mailles d'acier qui hérissent vos tailles,
Les bras se suspendraient autour;
Si vous aviez voulu, douce et modeste gloire,
Vous auriez sans combat remporté la victoire,
Car la force cède à l'amour.

Penchez-vous sur le col de vos promptes cavales,
Qui volent, de la brise et de l'éclair rivales;
Fuyez sans vous tourner pour voir,
Et ne vous arrêtez qu'en des retraites sûres
Où se trouve un flot clair pour laver vos blessures,
Et du gazon pour vous asseoir!

III

C'est la nécessité! c'est la règle fatale!
Toujours l'esprit le cède à la force brutale;
Et quand la passion, aux beaux élans divins,
Avec le positif veut en venir aux mains,
Ardente, et n'écoutant que le feu qui l'anime,
Engage le combat sur le pont de l'abîme,
Elle ne peut tenir avec ses mains d'enfant
Contre ces grands chevaux à forme d'éléphant,
Cabrés et renversés sur leurs énormes croupes,
Contre ces forts guerriers et ces robustes troupes
Aux bras durs et noueux comme des chênes verts,
Aux musculeux poitrails de buffle recouverts;
Toujours le pied lui manque, et, de flèches criblée,
Elle tombe en hurlant dans l'onde flagellée,

Où son corps va trouver les caïmans du fond.
Cependant les vainqueurs, sur la crête du pont,
Sans donner une plainte aux victimes noyées,
Passent, tambours battants, enseignes déployées.
Cette planche, gravée en six cartons divers
Par Lucas Vostermann, d'après Rubens d'Anvers,
Femmes au cœur hautain, pâles cariatides,
Qui ployez à regret des têtes moins timides
Sous le fronton pesant des devoirs et des lois,
Et qui vous refusez à porter votre croix,
De votre destinée est l'effrayant symbole,
Et je l'y vois écrite en sombre parabole.
Comme vous autrefois, folles de liberté,
Des femmes au grand cœur, à la mâle beauté,
Se brûlèrent un sein, et mirent à la place
La Méduse sculptée au cœur de la cuirasse;
Elles laissèrent là l'aiguille et les fuseaux,
La navette qui court à travers les réseaux,
Les travaux de la femme et les soins du ménage,
Pour la lance et l'épée, instruments de carnage;
Négligeant la parure, et n'ayant pour se voir
Qu'un bouclier d'airain, fauve et louche miroir,
Au Thermodon, qu'enjambe un pont d'une seule arche,
Leur troupe rencontra la grande armée en marche;
Ce fut un choc terrible, et sur le pont, longtemps,
Incertaine marée, on vit les combattants,
Les chevelures d'or ou bien des têtes brunes,
Femmes, soldats, suivant leurs diverses fortunes,
Pousser et repousser leur flux et leur reflux,
Et longtemps la victoire aux pieds irrésolus,
Mesurant le terrain et supputant les pertes,
Erra d'un camp à l'autre avec ses palmes vertes.
De fatigue à la fin, les bras frêles et blancs
Laissèrent, tout meurtris, choir leurs glaives sanglants,
Trop faibles ouvriers pour de si fortes âmes,
Et dans l'eau, jusqu'au soir, il plut des corps de femmes!

LE SOMMET DE LA TOUR

Lorsque l'on veut monter aux tours des cathédrales,
On prend l'escalier noir qui roule ses spirales,
Comme un serpent de pierre au ventre d'un clocher.

L'on chemine d'abord dans une nuit profonde,
Sans trèfle de soleil et de lumière blonde,
Tâtant le mur des mains, de peur de trébucher;

Car les hautes maisons voisines de l'église
Vers le pied de la tour versent leur ombre grise,
Qu'un rayon lumineux ne vient jamais trancher.

S'envolant tout à coup, les chouettes peureuses
Vous flagellent le front de leurs ailes poudreuses,
Et les chauves-souris s'abattent sur vos bras :

Les spectres, les terreurs qui hantent les ténèbres,
Vous frôlent en passant de leurs crêpes funèbres;
Vous les entendez geindre et chuchoter tout bas.

A travers l'ombre on voit la chimère accroupie
Remuer, et l'écho de la voûte assoupie
Derrière votre pas suscite un autre pas.

Vous sentez à l'épaule une pénible haleine,
Un souffle intermittent, comme d'une âme en peine
Qu'on aurait éveillée et qui vous poursuivrait;

Et si l'humidité fait, des yeux de la voûte,
Larmes du monument, tomber l'eau goutte à goutte,
Il semble qu'on dérange une ombre qui pleurait.

Chaque fois que la vis, en tournant, se dérobe,
Sur la dernière marche un dernier pli de robe,
Irritante terreur, brusquement disparaît.

Bientôt le jour, filtrant par les fentes étroites,
Sur le mur opposé trace des lignes droites,
Comme une barre d'or sur un écusson noir.

L'on est déjà plus haut que les toits de la ville,
Édifices sans nom, masse confuse et vile,
Et par les arceaux gris le ciel bleu se fait voir.

Les hiboux disparus font place aux tourterelles,
Qui lustrent au soleil le satin de leurs ailes
Et semblent roucouler des promesses d'espoir.

Des essaims familiers perchent sur les tarasques,
Et, sans se rebuter de la laideur des masques,
Dans chaque bouche ouverte un oiseau fait son nid.

Les guivres, les dragons et les formes étranges
Ne sont plus maintenant que des figures d'anges,
Séraphiques gardiens taillés dans le granit,

Qui depuis huit cents ans, pensives sentinelles,
Dans leurs niches de pierre, appuyés sur leurs ailes,
Montent leur faction qui jamais ne finit.

Vous débouchez enfin sur une plate-forme,
Et vous apercevez, ainsi qu'un monstre énorme,
La Cité grommelante, accroupie alentour.

Comme un requin, ouvrant ses immenses mâchoires,
Elle mord l'horizon de ses mille dents noires,
Dont chacune est un dôme, un clocher, une tour.

A travers le brouillard, de ses naseaux de plâtre,
Elle souffle dans l'air son haleine bleuâtre,
Que dore par flocons un chaud reflet de jour.

Comme sur l'eau qui bout monte et chante l'écume,
Sur la ville toujours plane une ardente brume,
Un bourdonnement sourd fait de cent bruits confus.

Ce sont les tintements et les grêles volées
Des cloches, de leurs voix sonores ou fêlées,
Chantant à plein gosier dans leurs beffrois touffus;

C'est le vent dans le ciel et l'homme sur la terre;
C'est le bruit des tambours et des clairons de guerre,
Ou des canons grondeurs sonnant sur leurs affûts;

C'est la rumeur des chars, dont la prompte lanterne
File comme une étoile à travers l'ombre terne,
Emportant un heureux au bras de son désir;

Le soupir de la vierge au balcon accoudée,
Le marteau sur l'enclume et le fait sur l'idée,
Le cri de la douleur ou le chant du plaisir.

Dans cette symphonie au colossal orchestre,
Que n'écrira jamais musicien terrestre,
Chaque objet fait sa note impossible à saisir.

Vous pensiez être en haut; mais voici qu'une aiguille,
Où le ciel découpé par dentelles scintille,
Se présente soudain devant vos pieds lassés.

Il faut monter encor, dans la mince tourelle,
L'escalier qui serpente en spirale plus frêle,
Se pendant aux crampons de loin en loin placés.

Le vent, d'un air moqueur, à vos oreilles siffle,
La goule étend sa griffe et la guivre renifle,
Le vertige alourdit vos pas embarrassés.

Vous voyez loin de vous, comme dans des abîmes,
S'aplanir les clochers et les plus hautes cimes,
Des aigles les plus fiers vous dominez l'essor.

Votre sueur se fige à votre front en nage;
L'air trop vif vous étouffe : allons, enfant, courage!
Vous êtes près des cieux; allons, un pas encor!

Et vous pourrez toucher, de votre main surprise,
L'archange colossal que fait tourner la brise,
Le saint Michel géant qui tient un glaive d'or;

Et si, vous accoudant sur la rampe de marbre,
Qui palpite au grand vent, comme une branche d'arbre,
Vous dirigez en bas un œil moins effrayé,

Vous verrez la campagne à plus de trente lieues,
Un immense horizon, bordé de franges bleues,
Se déroulant sous vous comme un tapis rayé;

Les carrés de blé d'or, les cultures zébrées,
Les plaques de gazon de troupeaux noirs tigrées;
Et, dans le sainfoin rouge, un chemin blanc frayé;

Les cités, les hameaux, nids semés dans la plaine,
Et, partout où se groupe une famille humaine,
Un clocher vers le ciel comme un doigt s'allongeant.

Vous verrez dans le golfe, aux bras des promontoires,
La mer se diaprer et se gaufrer de moires,
Comme un kandjiar turc damasquiné d'argent;

Les vaisseaux, alcyons balancés sur leurs ailes,
Piquer l'azur lointain de blanches étincelles
Et croiser en tous sens leur vol intelligent.

Comme un sein plein de lait gonflant leurs voiles rondes,
Sur la foi de l'aimant, ils vont chercher des mondes,
Des rivages nouveaux sur de nouvelles mers:

Dans l'Inde, de parfums, d'or et de soleil pleine,
Dans la Chine bizarre, aux tours de porcelaine,
Chimérique pays peuplé de dragons verts;

Ou vers Otaïti, la belle fleur des ondes,
De ses longs cheveux noirs tordant les perles blondes,
Comme une autre Vénus, fille des flots amers;

A Ceylan, à Java, plus loin encor peut-être,
Dans quelque île déserte et dont on se rend maître,
Vers une autre Amérique échappée à Colomb.

Hélas! et vous aussi, sans crainte, ô mes pensées,
Livrant aux vents du ciel vos ailes empressées,
Vous tentez un voyage aventureux et long.

Si la foudre et le nord respectent vos antennes,
Des pays inconnus et des îles lointaines
Que rapporterez-vous? de l'or, ou bien du plomb?...

La spirale soudain s'interrompt et se brise.
Comme celui qui monte au clocher de l'église,
Me voici maintenant au sommet de ma tour.

J'ai planté le drapeau tout au haut de mon œuvre.
Ah! que depuis longtemps, pauvre et rude manœuvre,
Insensible à la joie, à la vie, à l'amour,

Pour garder mon dessin avec ses lignes pures,
J'émousse mon ciseau contre des pierres dures,
Élevant à grand'peine une assise par jour!

Pendant combien de mois suis-je resté sous terre,
Creusant comme un mineur ma fouille solitaire,
Et cherchant le roc vif pour mes fondations!

Et pourtant le soleil riait sur la nature;
Les fleurs faisaient l'amour et toute créature
Livrait sa fantaisie au vent des passions.

Le printemps dans les bois faisait courir la sève,
Et le flot, en chantant, venait baiser la grève;
Tout n'était que parfum, plaisir, joie et rayons!

Patient architecte, avec mes mains pensives
Sur mes piliers trapus inclinant mes ogives,
Je fouillais sous l'église un temple souterrain.

Puis l'église elle-même, avec ses colonnettes,
Qui semble, tant elle a d'aiguilles et d'arêtes,
Un madrépore immense, un polypier marin;

Et le clocher hardi, grand peuplier de pierre,
Où gazouillent, quand vient l'heure de la prière
Avec les blancs ramiers, des nids d'oiseaux d'airain.

Du haut de cette tour à grand'peine achevée,
Pourrai-je t'entrevoir, perspective rêvée,
Terre de Chanaan où tendait mon effort?

Pourrai-je apercevoir la figure du monde,
Les astres dans le ciel accomplissant leur ronde,
Et les vaisseaux quittant et regagnant le port?

Si mon clocher passait seulement de la tête
Les toits et les tuyaux de la ville, ou le faîte
De ce donjon aigu qui du brouillard ressort;

S'il était assez haut pour découvrir l'étoile
Que la colline bleue avec son dos me voile,
Le croissant qui s'écorne au toit de la maison;

Pour voir, au ciel de smalt, les flottantes nuées
Par le vent du matin mollement remuées,
Comme un troupeau de l'air secouer leur toison :

Et la gloire, la gloire, astre et soleil de l'âme,
Dans un océan d'or, avec le globe en flamme,
Majestueusement monter à l'horizon!

ESPAÑA[38]

(1845)

DÉPART

Avant d'abandonner à tout jamais ce globe
Pour aller voir là haut ce que Dieu nous dérobe,
Et de faire à mon tour au pays inconnu
Ce voyage dont nul n'est encor revenu,
J'ai voulu visiter les cités et les hommes,
Et connaître l'aspect de ce monde où nous sommes.
Depuis mes jeunes ans d'un grand désir épris,
J'étouffais à l'étroit dans ce vaste Paris;
Une voix me parlait et me disait : — « C'est l'heure;
« Va, déracine-toi du seuil de ta demeure,
« L'arbre pris par le pied, le minéral pesant,
« Sont jaloux de l'oiseau, sont jaloux du passant;
« Et puisque Dieu t'a fait de nature mobile,
« Qu'il t'a donné la vie, et le sang et la bile,
« Pourquoi donc végéter et te cristalliser
« A regarder les jours sous ton arche passer?
« Il est au monde, il est des spectacles sublimes,
« Des royaumes qu'on voit en gravissant les cimes,
« De noirs Escurials, mystérieux granits,
« Et de bleus océans, visibles infinis.

« Donc, sans t'en rapporter à son image ronde,
« Par toi-même connais la figure du monde. »
Tout bas à mon oreille ainsi la voix chantait,
Et le désir ému dans mon cœur palpitait.

Comme au jour du départ on voit parmi les nues
Tournoyer et crier une troupe de grues,
Mes rêves palpitants, prêts à prendre leur vol,
Tournoyaient dans les airs et dédaignaient le sol;
Au colombier, le soir, ils rentraient à grand'peine,
Et, des hôtes pensifs qui hantent l'âme humaine,
Il ne s'asseyait plus à mon triste foyer
Que l'ennui, ce fâcheux qu'on ne peut renvoyer!

L'amour aux longs tourments, aux plaisirs éphémères,
L'art et la fantaisie aux fertiles chimères,
L'entretien des amis et les chers compagnons
Intimes dont souvent on ignore les noms,
La famille sincère où l'âme se repose,
Ne pouvaient plus suffire à mon esprit morose;
Et sur l'âpre rocher où descend le vautour
Je me rongeais le foie en attendant le jour.
Je sentais le désir d'être absent de moi-même;
Loin de ceux que je hais et loin de ceux que j'aime,
Sur une terre vierge et sous un ciel nouveau,
Je voulais écouter mon cœur et mon cerveau,
Et savoir, fatigué de stériles études,
Quels baumes contenait l'urne des solitudes,
Quels mots balbutiait avec ses bruits confus,
Dans la rumeur des flots et des arbres touffus,
La nature, ce livre où la plume divine
Écrit le grand secret que nul œil ne devine!

Je suis parti, laissant sur le seuil inquiet,
Comme un manteau trop vieux que l'on quitte à regret,
Cette lente moitié de la nature humaine,

L'habitude au pied sûr qui toujours y ramène
Les pâles visions, compagnes de mes nuits,
Mes travaux, mes amours et tous mes chers ennuis.
La poitrine oppressée et les yeux tout humides,
Avant d'être emporté par les chevaux rapides,
J'ai retourné la tête à l'angle du chemin;
Et j'ai vu, me faisant des signes de la main,
Comme un groupe plaintif d'amantes délaissées,
Sur la porte debout ma vie et mes pensées.
Hélas! que vais-je faire et que vais-je chercher?
L'horizon charme l'œil : à quoi bon le toucher?
Pourquoi d'un pied réel fouler les blondes grèves
Et les rivages d'or de l'univers des rêves?
Poète, tu sais bien que la réalité
A besoin, pour couvrir sa triste nudité,
Du manteau que lui file à son rouet d'ivoire
L'imagination, menteuse qu'il faut croire;
Que tout homme en son cœur porte son Chanaan,
Et son Eldorado par delà l'Océan.
N'as-tu pas dans tes mains assez crevé de bulles,
De rêves gonflés d'air et d'espoirs ridicules?
Plongeur, n'as-tu pas vu sous l'eau du lac d'azur
Les reptiles grouiller dans le limon impur?
L'objet le plus hideux, que le lointain estompe,
Prend une belle forme où le regard se trompe.
Le mont chauve et pelé doit à l'éloignement
Les changeantes couleurs de son beau vêtement;
Approchez, ce n'est plus que rocs noirs et difformes,
Escarpements abrupts, entassements énormes,
Sapins échevelés, broussailles aux poils roux,
Gouffres vertigineux et torrents en courroux.
Je le sais, je le sais. Déception amère!
Hélas! J'ai trop souvent pris au vol ma chimère!
Je connais quels replis terminent ces beaux corps,
Et la sirène peut m'étaler ses trésors :
A travers sa beauté je vois, sous les eaux noires,

Frétiller vaguement sa queue et ses nageoires.
Aussi ne vais-je pas, de vains mots ébloui,
Chercher sous d'autres cieux mon rêve épanoui;
Je ne crois pas trouver devant moi, toutes faites,
Au coin des carrefours les strophes des poètes,
Ni pouvoir en passant cueillir à pleines mains
Les fleurs de l'idéal aux chardons des chemins.
Mais je suis curieux d'essayer de l'absence,
Et de voir ce que peut cette sourde puissance;
Je veux savoir quel temps, sans être enseveli,
Je flotterai sur l'eau qui ne garde aucun pli,
Et dans combien de jours, comme un peu de fumée,
Des cœurs éteints s'envole une mémoire aimée.

Le voyage est un maître aux préceptes amers;
Il vous montre l'oubli dans les cœurs les plus chers,
Et vous prouve, — ô misère et tristesse suprême! —
Qu'ingrat à votre tour, vous oubliez vous-même!
Pauvre atome perdu, point dans l'immensité,
Vous apprenez ainsi votre inutilité.
Votre départ n'a rien dérangé dans le monde;
Déjà votre sillon s'est refermé sur l'onde.
Oublié par les uns, aux autres inconnu,
Dans des lieux où jamais votre nom n'est venu,
Parmi des yeux distraits et des visages mornes,
Vous allez sur la terre et sur la mer sans bornes.
Par l'absence à la mort vous vous accoutumez.
Cependant l'araignée à vos volets fermés
Suspend sa toile ronde, et la maison déserte
Semble n'avoir plus d'âme et pleurer votre perte
Et le chien qui s'ennuie et voudrait vous revoir
Au détour du chemin va hurler chaque soir.

LE PIN DES LANDES

On ne voit en passant par les Landes désertes,
Vrai Saharah français, poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flasques d'eaux vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc;

Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon.

Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.

Le poète est ainsi dans les Landes du monde;
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor,
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or!

1840.

L'HORLOGE

Vulnerant omnes, ultima necat.

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne,
Nom rauque, dont le son à la rime répugne,
Mais qui n'en est pas moins un village charmant,
Sur un sol montueux perché bizarrement.
C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises,
Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,
Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix,
Une horloge rustique et son cadran de bois,
Dont les chiffres romains, épongés par la pluie,
Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'essuie.
Mais sur l'humble cadran regardé par hasard,
Comme les mots de flamme aux murs de Balthazar,
Comme l'inscription de la porte maudite,
En caractères noirs une phrase est écrite;
Quatre mots solennels, quatre mots de latin,
Où tout homme en passant peut lire son destin :
« Chaque heure fait sa plaie et la dernière achève ! »

Oui, c'est bien vrai, la vie est un combat sans trêve,
Un combat inégal contre un lutteur caché,
Qui d'aucun de nos coups ne peut être touché;

Et dans nos cœurs criblés, comme dans une cible,
Tremblent les traits lancés par l'archer invisible.
Nous sommes condamnés, nous devons tous périr;
Naître, c'est seulement commencer à mourir,
Et l'enfant, hier encor chérubin chez les anges,
Par le ver du linceul est piqué sous ses langes.
Le disque de l'horloge est le champ du combat,
Où la Mort de sa faux par milliers nous abat;
La Mort, rude jouteur qui suffit pour défendre
L'éternité de Dieu, qu'on voudrait bien lui prendre.
Sur le grand cheval pâle, entrevu par saint Jean,
Les Heures, sans repos, parcourent le cadran;
Comme ces inconnus des chants du moyen âge,
Leurs casques sont fermés sur leur sombre visage,
Et leurs armes d'acier deviennent tour à tour
Noires comme la nuit, blanches comme le jour.
Chaque sœur à l'appel de la cloche s'élance,
Prend aussitôt l'aiguille ouvrée en fer de lance,
Et toutes, sans pitié, nous piquent en passant,
Pour nous tirer du cœur une perle de sang,
Jusqu'au jour d'épouvante où paraît la dernière
Avec le sablier et la noire bannière;
Celle qu'on n'attend pas, celle qui vient toujours,
Et qui se met en marche au premier de vos jours!
Elle va droit à vous, et, d'une main trop sûre,
Vous porte dans le flanc la suprême blessure,
Et remonte à cheval, après avoir jeté
Le cadavre au néant, l'âme à l'éternité!

Urrugne.

EN ALLANT
A LA CHARTREUSE DE MIRAFLORES

Oui, c'est une montée âpre, longue et poudreuse,
Un revers décharné, vrai site de Chartreuse.
Les pierres du chemin, qui croulent sous les pieds,
Trompent à chaque instant les pas mal appuyés.
Pas un brin d'herbe vert, pas une teinte fraîche;
On ne voit que des murs bâtis en pierre sèche,
Des groupes contrefaits d'oliviers rabougris,
Au feuillage malsain couleur de vert-de-gris,
Des pentes au soleil, que nulle fleur n'égaie,
Des roches de granit et des ravins de craie,
Et l'on se sent le cœur de tristesse serré...
Mais, quand on est en haut, coup d'œil inespéré!
L'on aperçoit là-bas, dans le bleu de la plaine,
L'église où dort le Cid près de doña Chimène!

Cartuja de Miraflores.

LA FONTAINE DU CIMETIÈRE

A la morne Chartreuse, entre des murs de pierre,
En place du jardin l'on voit un cimetière,
Un cimetière nu comme un sillon fauché,
Sans croix, sans monument, sans tertre qui se hausse :
L'oubli couvre le nom, l'herbe couvre la fosse;
La mère ignorerait où son fils est couché.

Les végétations maladives du cloître
Seules sur ce terrain peuvent germer et croître,
Dans l'humidité froide à l'ombre des longs murs;
Des morts abandonnés douces consolatrices,
Les fleurs n'oseraient pas incliner leurs calices
Sur le vague tombeau de ces dormeurs obscurs.

Au milieu, deux cyprès à la noire verdure
Profilent tristement leur silhouette dure,
Longs soupirs de feuillage élancés vers les cieux,
Pendant que du bassin d'une avare fontaine
Tombe en frange effilée une nappe incertaine,
Comme des pleurs furtifs qui débordent des yeux.

Par les saints ossements des vieux moines filtrée,
L'eau coule à flots si clairs dans la vasque éplorée,
Que pour en boire un peu je m'approchai du bord.
Dans le cristal glacé quand je trempai ma lèvre,
Je me sentis saisi par un frisson de fièvre :
Cette eau de diamant avait un goût de mort!

Cartuja de Miraflores.

EN PASSANT A VERGARA

No vaya usted a ver eso, que le dara gana de vomitar.

Nous avions avec nous une jeune Espagnole,
A l'allure hardie, à la toilette folle,
Au grand front éclatant comme un marbre poli,
Où la réflexion n'a jamais fait un pli,
Encadré de cheveux qui venaient en désordre
Sur un col satiné nonchalamment se tordre;
Des sourcils de velours avec de grands yeux noirs
Renvoyant des éclairs comme un piège à miroirs;
Un rire éblouissant, épanoui, sonore,
Belle fleur de gaîté qu'un seul mot fait éclore;
Des dents de jeune loup, pures comme du lait,
Dont l'émail insolent sans trêve étincelait;
Une taille cambrée en cavale andalouse;
Des pieds mignons à rendre une reine jalouse;
Et puis sur tout cela je ne sais quoi de fou,
Des mouvements d'oiseau dans les poses du cou,
De petits airs penchés, des tournures de hanches,
De certaines façons de porter ses mains blanches,
Comme dans les tableaux où le vieux Zurbaran,
Sous le nom d'une sainte, en habit sévillan,
Représente une dame avec des pendeloques,
Des plumes, du clinquant et des modes baroques.

Or, pendant que j'errais dans la vaste fonda,
Attendant qu'on servît *la olla podrida*,
Et que je regardais, ardent à tout connaître,
La cage du grillon pendue à la fenêtre,
Un mort passa, — partant pour le royaume noir,
Et comme je voulais descendre pour le voir
(Car sur le front des morts le rêveur cherche à lire
Ce terrible secret qu'aucun d'eux n'a pu dire),
L'Espagnole, posant ses doigts blancs sur mon bras,
Me retint et me dit : — Oh ! ne descendez pas,
Cela vous donnerait, à coup sûr, la nausée ! —
Elle jeta ces mots vaguement, sans pensée,
De cet air de dégoût mêlé d'un peu d'effroi
Qu'on aurait en parlant d'un reptile au corps froid.

Ce spectacle, effrayant pour le héros lui-même,
Qui fait pâlir encor le front du chartreux blême
Après vingt ans de jeûne et d'angoisses passés,
Un crâne sous la main, entre des murs glacés,
La mort n'a donc pour toi ni leçon ni tristesse?
Et parce que tu bois le vin de ta jeunesse,
Que tes cheveux sont noirs et tes regards ardents,
Qu'il n'est pas une tache aux perles de tes dents,
Tu crois vivre toujours, sans qu'à ton front splendide
Le temps avec son ongle ose écrire une ride?
Et tu méprises fort, dans ton éclat vermeil,
Le cadavre au teint vert qui dort le grand sommeil?
Et pourtant ce débris fut le temple d'une âme;
Ce néant a vécu; cette lampe sans flamme,
Que la bouche inconnue a soufflée en passant,
Naguère eut le rayon qui t'éclaire à présent. —
Sans doute; mais pourquoi plonger dans ces mystères?
Laissons rêver les morts dans leurs lits solitaires,
En conversation avec le ver impur !
A nous la vie, à nous le soleil et l'azur,
A nous tout ce qui chante, à nous tout ce qui brille,

Les courses de taureaux dans Madrid ou Séville,
Les pesants picadors et les légers chulos,
Les mules secouant leurs grappes de grelots,
Les chevaux éventrés, et le taureau qui râle
Fondant, l'épée au cou, sur le matador pâle!
A nous la castagnette, à nous le pandéro,
La cachucha lascive et le gai boléro;
Le jeu de l'éventail, le soir, aux promenades,
Et sous le balcon d'or les molles sérénades!
Les vivants sont charmants et les morts sont affreux. —
Oui; — mais le ver un jour rongera ton œil creux,
Et comme un fruit gâté, superbe créature,
Ton beau corps ne sera que cendre et pourriture;
Et le mort outragé, se levant à demi,
Dira, le regard lourd d'avoir longtemps dormi :
— Dédaigneuse! à ton tour tu donnes la nausée,
Ta figure est déjà bleue et décomposée,
Tes parfums sont changés en fétides odeurs,
Et tu n'es qu'un ramas d'effroyables laideurs!

Vergara.

LES YEUX BLEUS DE LA MONTAGNE

On trouve dans les monts des lacs de quelques toises,
Purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises,
Joyaux tombés du doigt de l'ange Ithuriel,
Où, le chamois craintif, lorsqu'il vient pour y boire,
S'imagine, trompé par l'optique illusoire,
Laper l'azur du ciel.

Ces limpides bassins, quand le jour s'y reflète,
Ont comme la prunelle une humide paillette;
Et ce sont les yeux bleus, au regard calme et doux,
Par lesquels la montagne en extase contemple,
Forgeant quelque soleil dans le fond de son temple,
Dieu, l'ouvrier jaloux!

Guadarrama.

SUR LE PROMÉTHÉE DU MUSÉE DE MADRID

SONNET

Hélas ! il est cloué sur les croix du Caucase,
Le Titan qui, pour nous, dévalisa les cieux !
Du haut de son calvaire il insulte les dieux,
Raillant l'Olympien dont la foudre l'écrase.

Mais du moins, vers le soir, s'accoudant à la base
Du rocher où se tord le grand audacieux,
Les nymphes de la mer, des larmes dans les yeux,
Échangent avec lui quelque plaintive phrase.

Toi, cruel Ribeira, plus dur que Jupiter,
Tu fais de ses flancs creux, par d'affreuses entailles,
Couler à flots de sang des cascades d'entrailles !

Et tu chasses le chœur des filles de la mer;
Et tu laisses hurler, seul dans l'ombre profonde,
Le sublime voleur de la flamme féconde !

Madrid.

RIBEIRA

Il est des cœurs épris du triste amour du laid.
Tu fus un de ceux-là, peintre à la rude brosse
Que Naple a salué du nom d'Espagnolet.

Rien ne put amollir ton âpreté féroce,
Et le splendide azur du ciel italien
N'a laissé nul reflet dans ta peinture atroce.

Chez toi, l'on voit toujours le noir Valencien,
Paysan hasardeux, mendiant équivoque,
More que le baptême à peine a fait chrétien.

Comme un autre le beau, tu cherches ce qui choque :
Les martyrs, les bourreaux, les gitanos, les gueux,
Étalant un ulcère à côté d'une loque;

Les vieux au chef branlant, au cuir jaune et rugueux,
Versant sur quelque Bible un flot de barbe grise,
Voilà ce qui convient à ton pinceau fougueux.

Tu ne dédaignes rien de ce que l'on méprise;
Nul haillon, Ribeira, par toi n'est rebuté :
Le vrai, toujours le vrai, c'est ta seule devise!

Et tu sais revêtir d'une étrange beauté
Ces trois monstres abjects, effroi de l'art antique,
La Douleur, la Misère et la Caducité.

Pour toi, pas d'Apollon, pas de Vénus pudique;
Tu n'admets pas un seul de ces beaux rêves blancs
Taillés dans le paros ou dans le pentélique.

Il te faut des sujets sombres et violents
Où l'ange des douleurs vide ses noirs calices,
Où la hache s'émousse aux billots ruisselants.

Tu sembles enivré par le vin des supplices,
Comme un César romain dans sa pourpre insulté,
Ou comme un victimaire après vingt sacrifices.

Avec quelle furie et quelle volupté
Tu retournes la peau du martyr qu'on écorche,
Pour nous en faire voir l'envers ensanglanté!

Aux pieds des patients comme tu mets la torche!
Dans le flanc de Caton comme tu fais crier
La plaie, affreuse bouche ouverte comme un porche!

D'où te vient, Ribeira, cet instinct meurtrier?
Quelle dent t'a mordu, qui te donne la rage,
Pour tordre ainsi l'espèce humaine et la broyer?

Que t'a donc fait le monde, et, dans tout ce carnage,
Quel ennemi secret, de tes coups poursuis-tu?
Pour tant de sang versé quel était donc l'outrage?

Ce martyr, c'est le corps d'un rival abattu;
Et ce n'est pas toujours au cœur de Prométhée
Que fouille l'aigle fauve avec son bec pointu.

De quelle ambition du ciel précipitée,
De quel espoir traîné par des coursiers sans frein,
Ton âme de démon était-elle agitée?

Qu'avais-tu donc perdu pour être si chagrin?
De quels amours tournés se composaient tes haines,
Et qui jalousais-tu, toi peintre souverain?

Les plus grands cœurs, hélas! ont les plus grandes peines;
Dans la coupe profonde il tient plus de douleurs
Le ciel se venge ainsi sur les gloires humaines.

Un jour, las de l'horrible et des noires couleurs,
Tu voulus peindre aussi des corps blancs comme neige,
Des anges souriants, des oiseaux et des fleurs,

Des nymphes dans les bois que le satyre assiège,
Des amours endormis sur un sein frémissant,
Et tous ces frais motifs chers au moelleux Corrège;

Mais tu ne sus trouver que du rouge de sang,
Et quand du haut des cieux, apportant l'auréole,
Sur le front de tes saints l'ange de Dieu descend,

En détournant les yeux, il la pose et s'envole!

Madrid.

L'ESCURIAL

Posé comme un défi tout près d'une montagne,
L'on aperçoit de loin dans la morne campagne
Le sombre Escurial, à trois cents pieds du sol,
Soulevant sur le coin de son épaule énorme,
Éléphant monstrueux, la coupole difforme,
Débauche de granit du Tibère espagnol.

Jamais vieux pharaon, aux flancs d'un mont d'Égypte,
Ne fit pour sa momie une plus noire crypte;
Jamais sphinx au désert n'a gardé plus d'ennui;
La cigogne s'endort au bout des cheminées;
Partout l'herbe verdit des cours abandonnées;
Moines, prêtres, soldats, courtisans, tout a fui!

Et tout semblerait mort, si du bord des corniches,
Des mains des rois sculptés, des frontons et des niches,
Avec leurs cris charmants et leur folle gaîté,
Il ne s'envolait pas des essaims d'hirondelles,
Qui, pour le réveiller, agacent à coups d'ailes
Le géant assoupi qui rêve éternité!...

Escurial.

STANCES

Maintenant, — dans la plaine ou bien dans la montagne,
Chêne ou sapin, un arbre est en train de pousser,
En France, en Amérique, en Turquie, en Espagne,
Un arbre sous lequel un jour je puis passer.

Maintenant, — sur le seuil d'une pauvre chaumière,
Une femme, du pied agitant un berceau,
Sans se douter qu'elle est la parque filandière,
Allonge entre ses doigts l'étoupe d'un fuseau.

Maintenant, — loin du ciel à la splendeur divine,
Comme une taupe aveugle en son étroit couloir,
Pour arracher le fer au ventre de la mine,
Sous le sol des vivants plonge un travailleur noir.

Maintenant, — dans un coin du monde que j'ignore,
Il existe une place où le gazon fleurit,
Où le soleil joyeux boit les pleurs de l'aurore,
Où l'abeille bourdonne, où l'oiseau chante et rit.

Cet arbre qui soutient tant de nids sur ses branches,
Cet arbre épais et vert, frais et riant à l'œil,
Dans son tronc renversé l'on taillera des planches,
Les planches dont un jour on fera mon cercueil !

Cette étoupe qu'on file et qui, tissée en toile,
Donne une aile au vaisseau dans le port engourdi,
A l'orgie une nappe, à la pudeur un voile,
Linceul, revêtira mon cadavre verdi !

Ce fer que le mineur cherche au fond de la terre
Aux brumeuses clartés de son pâle fanal,
Hélas, le forgeron quelque jour en doit faire
Le clou qui fermera le couvercle fatal !

A cette même place où mille fois peut-être
J'allai m'asseoir, le cœur plein de rêves charmants,
S'entr'ouvrira le gouffre où je dois disparaître,
Pour descendre au séjour des épouvantements !

Manche.

LES TROIS GRACES DE GRENADE

A vous, Martirio, Dolorès, Gracia,
Sœurs de beauté, bouquet de la *tertulia*,
Que tout fin cavalier nomme à la promenade
Les Nymphes du Jénil, les perles de Grenade,
A vous ces vers écrits en langage inconnu
Par l'étranger de France à l'Alhambra venu,
Où votre nom, seul mot que vous y saurez lire,
Attirera vos yeux et vous fera sourire,
Si, franchissant flots bleus et monts aux blonds sommets,
Ce livre jusqu'à vous peut arriver jamais.

Douce Martirio, je crois te voir encore,
Fraîche à faire jaunir les roses de l'aurore,
Dans ton éclat vermeil, dans ta fleur de beauté,
Comme une pêche intacte au duvet velouté,
Avec tes yeux nacrés, ciel aux astres d'ébène,
Et ta bouche d'œillet épanouie à peine,
Si petite vraiment qu'on n'y saurait poser,
Même quand elle rit, que le quart d'un baiser.
Je te vois déployant ta chevelure brune,
Et nous questionnant pour savoir si quelqu'une
Dans notre France avait les cheveux assez longs,
Pour filer d'un seul jet de la nuque aux talons.
Et toi qui demeurais, ainsi qu'une sultane,
Dans un palais moresque aux murs de filigrane,
Dolorès, belle enfant à l'œil déjà rêveur,
Que nous reconduisions, — ô la douce faveur !

Sans duègne revêche et sans parents moroses,
Près du Généralife où sont les lauriers-roses,
Te souvient-il encor de ces deux étrangers
Qui demandaient toujours à voir les orangers,
Les boléros dansés au son des séguidilles,
Les basquines de soie et les noires mantilles?
Nous parlions l'espagnol comme toi le français,
Nous commencions les mots et tu les finissais,
Et, malgré notre accent au dur jota rebelle,
Tu comprenais très bien que nous te trouvions belle.

Quoiqu'il fît nuit, le ciel brillait d'un éclat pur,
Cent mille astres, fleurs d'or, s'entr'ouvraient dans l'azur
Et, de son arc d'argent courbant les cornes blanches,
La lune décochait ses flèches sous les branches;
La neige virginale et qui ne fond jamais
Scintillait vaguement sur les lointains sommets,
Et du ciel transparent tombait un jour bleuâtre
Qui, baignant ton front pur des pâleurs de l'albâtre,
Te faisait ressembler à la jeune péri
Revenant visiter son Alhambra chéri.

Pour toi les derniers vers, toi que j'aurais aimée,
Gracia, tendre fleur dont mon âme charmée,
Pour l'avoir respirée un moment, gardera
Un long ressouvenir qui la parfumera.
Comment peindre tes yeux aux paupières arquées,
Tes tempes couleur d'or, de cheveux noirs plaquées,
Ta bouche de grenade où luit le feu vermeil
Que dans le sang du More alluma le soleil?
L'Orient tout entier dans tes regards rayonne,
Et bien que Gracia soit le nom qu'on te donne,
Et que jamais objet n'ait été mieux nommé,
Tu devrais t'appeler Zoraïde ou Fatmé!

Grenade.

J'ÉTAIS MONTÉ PLUS HAUT

J'étais monté plus haut que l'aigle et le nuage;
Sous mes pieds s'étendait un vaste paysage,
Cerclé d'un double azur par le ciel et la mer;
Et les crânes pelés des montagnes géantes
En foule jaillissaient des profondeurs béantes,
Comme de blancs écueils sortant du gouffre amer.

C'était un vaste amas d'éboulements énormes,
Des rochers grimaçant dans des poses difformes.
Des pics dont l'œil à peine embrasse la hauteur,
Et, la neige faisant une écume à leur crête;
On eût dit une mer prise un jour de tempête,
Un chaos attendant le mot du Créateur.

Là dorment les débris des races disparues,
Le vieux monde noyé sous les ondes accrues,
Le Béhémot biblique et le Léviathan.
Chaque mont de la chaîne, immense cimetière,
Cache un corps monstrueux dans son ventre de pierre,
Et ses blocs de granit sont des os de Titan!

Sierra-Nevada.

CONSOLATION

Ne sois pas étonné si la foule, ô poète,
Dédaigne de gravir ton œuvre jusqu'au faîte;
La foule est comme l'eau qui fuit les hauts sommets :
Où le niveau n'est pas, elle ne vient jamais.
Donc, sans prendre à lui plaire une peine perdue,
Ne fais pas d'escalier à ta pensée ardue :
Une rampe aux boiteux ne rend pas le pied sûr.
Que le pic solitaire escalade l'azur,
L'aigle saura l'atteindre avec un seul coup d'aile,
Et posera son pied sur la neige éternelle,
La neige immaculée, au pur reflet d'argent,
Pour que Dieu, dans son œuvre allant et voyageant,
Comprenne que toujours on fréquente les cimes
Et qu'on monte au sommet des poèmes sublimes.

Sierra-Nevada.

DANS LA SIERRA

J'aime d'un fol amour les monts fiers et sublimes!
Les plantes n'osent pas poser leurs pieds frileux
Sur le linceul d'argent qui recouvre leurs cimes;
Le soc s'émousserait à leurs pics anguleux.

Ni vigne aux bras lascifs, ni blés dorés, ni seigles;
Rien qui rappelle l'homme et le travail maudit.
Dans leur air libre et pur nagent des essaims d'aigles,
Et l'écho du rocher siffle l'air du bandit.

Ils ne rapportent rien et ne sont pas utiles;
Ils n'ont que leur beauté, je le sais, c'est bien peu;
Mais, moi, je les préfère aux champs gras et fertiles,
Qui sont si loin du ciel qu'on n'y voit jamais Dieu!

Sierra-Nevada.

LE POÈTE ET LA FOULE

La plaine un jour disait à ma montagne oisive :
— Rien ne vient sur ton front des vents toujours battu !
Au poète, courbé sur sa lyre pensive,
La foule aussi disait : — Rêveur, à quoi sers-tu?

La montagne en courroux répondit à la plaine :
— C'est moi qui fais germer les moissons sur ton sol;
Du midi dévorant, je tempère l'haleine,
J'arrête dans les cieux les nuages au vol !

Je pétris de mes doigts la neige en avalanches,
Dans mon creuset je fonds les cristaux des glaciers,
Et je verse, du bout de mes mamelles blanches,
En longs filets d'argent, les fleuves nourriciers.

Le poète, à son tour, répondit à la foule :
— Laissez mon pâle front s'appuyer sur ma main,
N'ai-je pas de mon flanc, d'où mon âme s'écoule,
Fait jaillir une source où boit le genre humain?

Sierra-Nevada.

L'ÉCHELLE D'AMOUR

SÉRÉNADE

Sur le balcon où tu te penches
Je veux monter... efforts perdus !
Il est trop haut, et tes mains blanches
N'atteignent pas mes bras tendus.

Pour déjouer ta duègne avare,
Jette un collier, un ruban d'or;
Ou des cordes de ta guitare
Tresse une échelle... ou bien encor...

Ote tes fleurs, défais ton peigne,
Penche sur moi tes cheveux longs,
Torrent de jais dont le flot baigne
Ta jambe ronde et tes talons.

Aidé par cette échelle étrange,
Légèrement je gravirai,
Et jusqu'au ciel, sans être un ange,
Dans les parfums je monterai !

LE LAURIER DU GÉNÉRALIFE

Dans le Généralife, il est un laurier-rose,
Gai comme la victoire, heureux comme l'amour.
Un jet d'eau, son voisin, l'enrichit et l'arrose;
Une perle reluit dans chaque fleur éclose,
Et le frais émail vert se rit des feux du jour.

Il rougit dans l'azur comme une jeune fille;
Ses fleurs, qui semblent vivre, ont des teintes de chair;
On dirait, à le voir sous l'onde qui scintille,
Une odalisque nue attendant qu'on l'habille,
Cheveux en pleurs, au bord du bassin au flot clair.

Le laurier, je l'aimais d'une amour sans pareille;
Chaque soir, près de lui, j'allais me reposer;
A l'une de ses fleurs, bouche humide et vermeille,
Je suspendais ma lèvre, et parfois, ô merveille!
J'ai cru sentir la fleur me rendre mon baiser...

Généralife.

J'ALLAIS PARTIR

J'allais partir; doña Balbine
Se lève et prend à sa bobine
Un long fil d'or;
A mon bouton elle le noue,
Et puis me dit, baisant ma joue :
— Restez encor!

Par l'un des bouts ce fil, trop frêle
Pour retenir un infidèle,
Tient à mon cœur...
Si vous partez, mon cœur s'arrache :
Un nœud si fort à vous m'attache,
O mon vainqueur!

— Pourquoi donc prendre à ta bobine
Pour me fixer, doña Balbine,
Un fil doré?
A ton lit qu'un cheveu m'enchaîne,
Se brisât-il, sois-en certaine,
Je resterai!

Grenade.

A ZURBARAN

Moines de Zurbaran, blancs chartreux qui, dans l'ombre,
Glissez silencieux sur les dalles des morts,
Murmurant des *Pater* et des *Ave* sans nombre,

Quel crime expiez-vous par de si grands remords?
Fantômes tonsurés, bourreaux à face blême,
Pour le traiter ainsi, qu'a donc fait votre corps?

Votre corps, modelé par le doigt de Dieu même,
Que Jésus-Christ, son fils, a daigné revêtir,
Vous n'avez pas le droit de lui dire : Anathème!

Je conçois les tourments et la foi du martyr,
Les jets de plomb fondu, les bains de poix liquide,
La gueule des lions prête à vous engloutir,

Sur un rouet de fer les boyaux qu'on dévide,
Toutes les cruautés des empereurs romains;
Mais je ne comprends pas ce morne suicide!

Pourquoi donc, chaque nuit, pour vous seuls inhumains,
Déchirer votre épaule à coups de discipline,
Jusqu'à ce que le sang ruisselle sur vos reins?

Pourquoi ceindre toujours la couronne d'épine,
Que Jésus sur son front ne mit que pour mourir,
Et frapper à plein poing votre maigre poitrine?

Croyez-vous donc que Dieu s'amuse à voir souffrir,
Et que ce meurtre lent, cette froide agonie,
Fasse pour vous le ciel plus facile à s'ouvrir?

Cette tête de mort entre vos doigts jaunie,
Pour ne plus en sortir, qu'elle rentre au charnier;
Que votre fosse soit par un autre finie.

L'esprit est immortel, on ne peut le nier;
Mais dire, comme vous, que la chair est infâme,
Statuaire divin, c'est te calomnier!

Pourtant quelle énergie et quelle force d'âme
Ils avaient, ces chartreux, sous leur pâle linceul,
Pour vivre, sans amis, sans famille et sans femme,

Tout jeunes, et déjà plus glacés qu'un aïeul,
N'ayant pour horizon qu'un long cloître en arcades,
Avec une pensée, en face de Dieu seul!

Tes moines, Lesueur, près de ceux-là sont fades.
Zurbaran de Séville a mieux rendu que toi
Leurs yeux plombés d'extase de leurs têtes malades,

Le vertige divin, l'enivrement de foi
Qui les fait rayonner d'une clarté fiévreuse,
Et leur aspect étrange, à vous donner l'effroi.

Comme son dur pinceau les laboure et les creuse!
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse!

Comme du froc sinistre il allonge les plis;
Comme il sait lui donner les pâleurs du suaire,
Si bien que l'on dirait des morts ensevelis!

Qu'il vous peigne en extase au fond du sanctuaire,
Du cadavre divin baisant les pieds sanglants,
Fouettant votre dos bleu comme un fléau bat l'aire,

Vous promenant rêveurs le long des cloîtres blancs,
Par file assis à table au frugal réfectoire,
Toujours il fait de vous des portraits ressemblants.

Deux teintes seulement, clair livide, ombre noire,
Deux poses, l'une droite et l'autre à deux genoux,
A l'artiste ont suffi pour peindre votre histoire,

Forme, rayon, couleur, rien n'existe pour vous,
A tout objet réel vous êtes insensibles,
Car le ciel vous enivre et la croix vous rend fous,

Et vous vivez muets, inclinés sur vos bibles,
Croyant toujours entendre aux plafonds entr'ouverts
Éclater brusquement les trompettes terribles!

O moines! maintenant, en tapis frais et verts,
Sur les fosses par vous à vous-mêmes creusées,
L'herbe s'étend : — Eh bien! que dites-vous aux vers?

Quels rêves faites-vous? quelles sont vos pensées?
Ne regrettez-vous pas d'avoir usé vos jours
Entre ces murs étroits, sous ces voûtes glacées?

Ce que vous avez fait, le feriez-vous toujours?...

Séville.

PERSPECTIVE

SONNET

Sur le Guadalquivir, en sortant de Séville,
Quand l'œil à l'horizon se tourne avec regret,
Les dômes, les rochers font comme une forêt,
A chaque tour de roue il surgit une aiguille.

D'abord la Giralda, dont l'ange d'or scintille,
Rose dans le ciel bleu, darde son minaret;
La cathédrale énorme à son tour apparaît
Par-dessus les maisons, qui vont à sa cheville.

De près, l'on n'aperçoit que des fragments d'arceaux;
Un pignon biscornu, l'angle d'un mur maussade
Cache la flèche ouvrée et la riche façade.

Grands hommes, obstrués et masqués par les sots,
Comme les hautes tours par les toits de la ville,
De loin vos fronts grandis montent dans l'air tranquille!

Sur le Guadalquivir,
à bord du bateau à vapeur.

AU BORD DE LA MER

La lune de ses mains distraites
A laissé choir, du haut de l'air,
Son grand éventail à paillettes
Sur le bleu tapis de la mer.

Pour le ravoir elle se penche
Et tend son beau bras argenté,
Mais l'éventail fuit sa main blanche,
Par le flot qui passe emporté.

Au gouffre amer pour te le rendre,
Lune, j'irais bien me jeter,
Si tu voulais du ciel descendre,
Au ciel si je pouvais monter !

Malaga.

SAINT CHRISTOPHE D'ECIJA

J'ai vu dans Ecija, vieille ville moresque,
Aux clochers de faïence, aux palais peints à fresque,
Sous les rayons de plomb du soleil étouffant,
Un colosse doré qui portait un enfant.
Un pilier de granit, d'ordre salomonique,
Servait de piédestal au vieillard athlétique;
Sa colossale main sur un tronc de palmier
S'appuyait largement et le faisait plier;
Et tous ses nerfs roidis par un effort étrange,
Comme ceux de Jacob dans sa lutte avec l'ange,
Semblaient suffire à peine à soutenir le poids
De ce petit enfant qui tenait une croix!
— Quoi! géant aux bras forts, à la poitrine large,
Tu te courbes vaincu par cette faible charge,
Et ta dorure, où tremble une fauve lueur,
Semble fondre et couler sur ton corps en sueur!

— Ne sois pas étonné si mes genoux chancellent,
Si mes nerfs sont roidis, si mes tempes ruissellent.
Certes, je suis de bronze et taillé de façon
A passer les vigueurs d'Hercule et de Samson!
Mon poignet vaut celui du vieux Crotoniate;
Il n'est pas de taureau que d'un coup je n'abatte,

Et je fends les lions avec mes doigts nerveux;
Car nulle Dalila n'a touché mes cheveux.
Je pourrais, comme Atlas, poser sur mes épaules
La corniche du ciel et les essieux des pôles;
Mais je ne puis porter cet enfant de six mois
Avec son globe bleu surmonté d'une croix;
Car c'est le fruit divin de la Vierge féconde,
L'enfant prédestiné, le rédempteur du monde;
C'est l'esprit triomphant, le Verbe souverain :
Un tel poids fait plier même un géant d'airain!

Ecija.

PENDANT LA TEMPÊTE

La barque est petite et la mer immense;
La vague nous jette au ciel en courroux,
Le ciel nous renvoie au flot en démence :
Près du mât rompu prions à genoux!

De nous à la tombe il n'est qu'une planche.
Peut-être ce soir, dans un lit amer,
Sous un froid linceul fait d'écume blanche,
Irons-nous dormir, veillés par l'éclair!

Fleur du paradis, sainte Notre-Dame,
Si bonne aux marins en péril de mort,
Apaise le vent, fais taire la lame,
Et pousse du doigt notre esquif au port.

Nous te donnerons, si tu nous délivres,
Une belle robe en papier d'argent,
Un cierge à festons pesant quatre livres,
Et, pour ton Jésus, un petit saint Jean.

Cadix.

ADIEUX A LA POÉSIE

SONNET

Allons, ange déchu, ferme ton aile rose;
Ote ta robe blanche et tes beaux rayons d'or;
Il faut, du haut des cieux où tendait ton essor,
Filer comme une étoile, et tomber dans la prose.

Il faut que sur le sol ton pied d'oiseau se pose.
Marche au lieu de voler : il n'est pas temps encor;
Renferme dans ton cœur l'harmonieux trésor;
Que ta harpe un moment se détende et repose.

O pauvre enfant du ciel, tu chanterais en vain :
Ils ne comprendraient pas ton langage divin;
A tes plus doux accords leur oreille est fermée!

Mais, avant de partir, mon bel ange à l'œil bleu,
Va trouver de ma part ma pâle bien-aimée,
Et pose sur son front un long baiser d'adieu!

(FIN D'ESPAÑA)

POÉSIES DIVERSES

1830 à 1872.

LA TULIPE[39 et 40]

SONNET

Moi, je suis la tulipe, une fleur de Hollande,
Et telle est ma beauté, que l'avare flamand
Paye un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont biens purs, si je suis droite et grande.

Mon air est féodal, et comme une Yolande
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement,
Gueules fascé d'argent, or avec pourpre en bande.

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nulle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas ! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

1839.

LE PUITS MYSTÉRIEUX

A travers la forêt de folles arabesques
Que le doigt du sommeil trace au mur de mes nuits,
Je vis, comme l'on voit les Fortunes des fresques,
Un jeune homme penché sur la bouche d'un puits.

Il jetait, par grands tas, dans cette gueule noire
Perles et diamants, rubis et sequins d'or,
Pour faire arriver l'eau jusqu'à sa lèvre, et boire;
Mais le flot flagellé ne montait pas encor.

Hélas! que d'imprudents s'en vont aux puits sans corde,
Sans urne pour puiser le cristal souterrain,
Enfouir leur trésor afin que l'eau déborde,
Comme fit le corbeau dans le vase d'airain!

Hélas! et qui n'a pas, épris de quelque femme,
Pour faire monter l'eau du divin sentiment,
Jeté l'or de son cœur au puits sans fond d'une âme,
Sur l'abîme muet penché stupidement!

1840.

FATUITÉ

Je suis jeune; la pourpre en mes veines abonde;
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu,
Et, sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
Aspire à pleins poumons l'air du ciel, l'air de Dieu.

Aux vents capricieux qui soufflent de Bohême,
Sans les compter, je jette et mes nuits et mes jours,
Et, parmi les flacons, souvent l'aube au teint blême
M'a surpris dénouant un masque de velours.

Plus d'une m'a remis la clef d'or de son âme,
Plus d'une m'a nommé son maître et son vainqueur;
J'aime, et parfois un ange avec un corps de femme
Le soir descend du ciel pour dormir sur mon cœur.

On sait mon nom; ma vie est heureuse et facile;
J'ai plusieurs ennemis et quelques envieux;
Mais l'amitié chez moi toujours trouve un asile,
Et le bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux.

1843.

LES MATELOTS

Sur l'eau bleue et profonde
Nous allons voyageant,
Environnant le monde
D'un sillage d'argent,
Des îles de la Sonde,
De l'Inde au ciel brûlé,
Jusqu'au pôle gelé...

Les petites étoiles
Montrent de leur doigt d'or
De quel côté les voiles
Doivent prendre l'essor;
Sur nos ailes de toiles,
Comme de blancs oiseaux,
Nous effleurons les eaux.

Nous pensons à la terre
Que nous fuyons toujours,
A notre vieille mère,
A nos jeunes amours;
Mais la vague légère
Avec son doux refrain
Endort notre chagrin.

Le laboureur déchire
Un sol avare et dur;
L'éperon du navire
Ouvre nos champs d'azur,
Et la mer sait produire,
Sans peine ni travail,
La perle et le corail.

Existence sublime!
Bercés par notre nid,
Nous vivons sur l'abîme
Au sein de l'infini;
Des flots rasant la cime,
Dans le grand désert bleu
Nous marchons avec Dieu!

1841.

A UNE JEUNE ITALIENNE [41]

Février grelottait blanc de givre et de neige;
La pluie, à flots soudains, fouettait l'angle des toits;
Et déjà tu disais : — O mon Dieu! quand pourrai-je
Aller cueillir enfin la violette au bois?

Notre ciel est pleureur, et le printemps de France,
Frileux comme l'hiver, s'assied près des tisons;
Paris est dans la boue au beau mois où Florence
Égrène ses trésors sous l'émail des gazons.

Vois, les arbres noircis contournent leurs squelettes;
Ton âme s'est trompée à sa douce chaleur :
Tes yeux bleus sont encor les seules violettes,
Et le printemps ne rit que sur ta joue en fleur!

1843.

LE GLAS INTÉRIEUR[42]

Comme autrefois pâle et serein
Je vis, du moins on peut le croire,
Car sous ma redingote noire
J'ai boutonné mon noir chagrin.
Sans qu'un mot de mes lèvres sorte,
Ma peine en moi pleure tout bas;
Et toujours sonne comme un glas
Cette phrase : Ta mère est morte!

Au bois de Boulogne on me voit,
Comme un dandy que rien n'occupe,
Suivre à cheval un pli de jupe
Sous l'ombre du sentier étroit.
Même quand le galop m'emporte,
Ma peine vole sur mes pas,
Et toujours sonne comme un glas
Cette phrase : Ta mère est morte!

A l'Opéra, comme autrefois,
Je tiens au bout de ma lorgnette
La Carlotta qui pirouette
Ou Duprez qui poursuit sa voix.
A la musique douce et forte
Ma peine mêle son hélas!
Et toujours sonne comme un glas
Cette phrase : Ta mère est morte!

1848.

SONNET

Un ange chez moi parfois vient le soir
Dans un domino d'Hilcampt ou Palmyre,
Robe en moire antique avec cachemire,
Voilette et chapeau faisant masque noir.

Ses ailes ainsi, nul ne peut les voir,
Ni ses yeux d'azur où le ciel se mire;
Son joli menton que l'artiste admire,
Un bouquet le cache ou bien un mouchoir.

Mon petit lit rouge à colonnes torses
Ce soir-là se change en bleu paradis;
Un rayon d'en haut dore mon taudis;

Et quand le plaisir a brisé nos forces,
Nonchalant entr'acte à la volupté,
Nous fumons tous deux en prenant le thé.

LE VINGT-SEPT MAI

POUR L'ANNIVERSAIRE DE NAISSANCE DE LA PRINCESSE MATHILDE

Paris brûle, la flamme à l'horizon s'élève;
Cependant mai revient, mai rose et parfumé,
Ramenant avec lui l'anniversaire aimé,
Date chère où revit incessamment mon rêve.

Le sang coule!... aux bourgeons monte la jeune sève,
Et l'azur luit au ciel par la poudre enfumé;
Les oiseaux ont repris leur chant accoutumé,
Comme si le canon ne tonnait pas sans trêve.

Et moi je pense à vous à travers ma douleur;
Saint-Gratien m'apparaît aux bosquets de Versailles :
Du souvenir sacré rien ne distrait mon cœur.

Mais mon humble jardin, dont croulent les murailles,
N'a rien à vous offrir, tout criblé de mitrailles,
Dans un éclat d'obus que cette pauvre fleur.

Versailles, 27 mai 1871.

LE BANC DE PIERRE

A Ernest Hébert, sur son tableau.

Au fond du parc, dans une ombre indécise,
Il est un banc, solitaire et moussu,
Où l'on croit voir la Rêverie assise,
Triste et songeant à quelque amour déçu.
Le souvenir dans les arbres murmure,
Se racontant les bonheurs expiés,
Et, comme un pleur, de la grêle ramure
Une feuille tombe à vos pieds.

Ils venaient là, beau couple qui s'enlace,
Aux yeux jaloux tous deux se dérobant,
Et réveillaient, pour s'asseoir à sa place,
Le clair de lune endormi sur le banc.
Ce qu'ils disaient, la maîtresse l'oublie;
Mais l'amoureux, cœur blessé, s'en souvient,
Et, dans le bois, avec mélancolie,
Au rendez-vous, tout seul, revient.

Pour l'œil qui sait voir les larmes des choses,
Ce banc désert regrette le passé,
Les longs baisers et le bouquet de roses,
Comme un signal à son angle placé.
Sur lui la branche à l'abandon retombe,
La mousse est jaune et la fleur sans parfum;
La pierre grise a l'aspect de la tombe
Qui recouvre l'amour défunt!...

1865.

A UNE JEUNE AMIE

Quand je fis connaissance avec votre famille,
A Marbœuf, au jardin de son cèdre si fier
(Ce souvenir pour moi semble dater d'hier),
Madame, vous n'étiez qu'une petite fille.

Je revins : vous grimpiez encor sur les genoux,
Mais déjà dans votre œil brillait un feu plus tendre;
La curiosité qui cherchait à comprendre
Rendait vos jeux d'enfant moins bruyants et plus doux.

Le temps de renverser quelques urnes de prose
Dans ce tonneau percé qu'on nomme feuilleton,
Et l'enfant était femme, et déjà le bouton
Trahissait en s'ouvrant les pudeurs de la rose.

Poussé d'un vague ennui, j'allai vers d'autres cieux...
Et voici qu'au foyer nous nous trouvons encor,
Vous, bel arbuste en fleur qu'un frais bourgeon décore,
Vous, toujours jeune fille, et moi déjà bien vieux.

DERNIERS SONNETS

LE ROSE

Je connais tous les tons de la gamme du rose,
Laque, pourpre, carmin, cinabre et vermillon.
Je sais ton incarnat, aile du papillon,
Et les teintes que prend la pudeur de la rose.

A Grenade, des bords que le Xénil arrose
J'ai, sur le Mulhacen lamé de blanc paillon,
Vu la neige rosir sous le dernier rayon
Que l'astre, en se couchant, comme un baiser y pose.

J'ai vu l'aurore mettre un doux reflet pourpré
Aux Vénus soulevant le voile qui leur pèse,
Et surpris dans les bois la rougeur de la fraise.

Mais le rose qui monte à votre front nacré
Au moindre madrigal qu'on vous force d'entendre
De la fraîche palette est le ton le plus tendre.

1866.

L'HIRONDELLE[43]

Je suis une hirondelle et non une colombe,
Ma nature me force à voltiger toujours.
Le nid où des ramiers s'abritent les amours,
S'il y fallait couver, serait bientôt ma tombe.

Pour quelques mois, j'habite un créneau qui surplombe,
Et vole, quand l'automne a raccourci les jours,
Pour les blancs minarets quittant les noires tours,
Vers l'immuable azur d'où jamais pleur ne tombe.

Aucun ciel ne m'arrête, aucun lieu ne me tient,
Et dans tous les pays je demeure étrangère;
Mais partout de l'absent mon âme se souvient.

Mon amour est constant, si mon aile est légère,
Et sans craindre l'oubli, la folle passagère
D'un bout du monde à l'autre au même cœur revient.

1867.

VOUS ÉTIEZ SOUS UN ARBRE ASSISE...

Vous étiez sous un arbre assise, en robe blanche,
Quelque ouvrage à la main, à respirer le frais.
Malgré l'ombre, pourtant, des rayons indiscrets
Pénétraient jusqu'à vous, filtrant de branche en branche.

Ils jouaient sur le sein, sur le col, sur la hanche;
Vous reculiez le siège et puis, l'instant d'après,
Pleuvaient d'autres rayons sur vos divins attraits
Comme des gouttes d'eau d'une urne qui s'épanche.

Apollon, Dieu du jour, essayait de poser
Son baiser de lumière à vos lèvres de rose :
— Un ancien, de la sorte, eût expliqué la chose. —

Trop vif était l'amour, trop brûlant le baiser,
Et, comme la Daphné des Fables de la Grèce,
La mortelle, du Dieu repoussait la caresse.

BAISER ROSE, BAISER BLEU[44]

A table, l'autre jour, un réseau de guipure,
Comme un filet d'argent, sur un marbre jeté,
De votre sein, voilant à demi la beauté,
Montrait, sous sa blancheur, une blancheur plus pure.

Vous trôniez parmi nous, radieuse figure,
Et le baiser du soir, d'un faible azur teinté,
Comme au contour d'un fruit, la fleur du velouté,
Glissait sur votre épaule, en mince découpure.

Mais la lampe allumée et se mêlant au jeu,
Posait un baiser rose, auprès du baiser bleu;
Tel brille au clair de lune, un feu dans de l'albâtre.

A ce charmant tableau, je me disais, rêveur,
Jaloux du reflet rose et du reflet bleuâtre :
« O trop heureux reflets, s'ils savaient leur bonheur! »

Saint-Gratien, 25 juillet 1867.

MON ŒIL, SUR LE CADRAN TOUJOURS FIXÉ...

Mon œil, sur le cadran toujours fixé, calcule
Quand l'heure au pas boiteux qui s'endort en chemin,
Posant son doigt d'acier sur le chiffre romain,
Fera chanter le timbre au cœur de la pendule.

Le balancier palpite et l'aiguille circule,
Mais le jour ne vient pas ! — Une invisible main
Arrête le marteau qui sonnera demain ;
Sur sa route d'émail le Temps bronche et recule.

Il n'en est pas ainsi quand je suis près de vous,
Je m'assieds à vos pieds, j'embrasse vos genoux,
Je mire mes yeux noirs dans vos blondes prunelles.

Votre main sur mon front, vous me dites des mots
Que personne ne sait, pour endormir mes maux ;
— L'heure devient minute et fuit à tire d'ailes !

NOTES

I. — *Table analytique de l'Esquisse biographique :*

L'œuvre de Gautier comprendrait au moins cent cinquante volumes v
La légende du « gilet rouge ». — Les fantaisies d'un débutant ne doivent pas nous rendre aveugles aux qualités d'un artiste. — Les chefs-d'œuvre romantiques sont apparentés aux chefs-d'œuvre classiques vi
1811. — Naissance de Gautier. — Un Français du Midi, et non un « exotique ». — Récits fantaisistes et réalités..... vii
1814 à 1829. — A Paris. — Enfance et adolescence heureuses. — Gérard de Nerval, camarade de lycée. — Théo rapin chez Rioult xii
1830 approchait. — Généreuses aspirations romantiques. — Victor Hugo. — Bataille d'*Hernani* xiv
1830. — *Poésies*. — Elles paraissent au moment des Trois Glorieuses, et disparaissent xvi
1832. — *Albertus*. — Œuvre et préface caractéristiques : la fantaisie et l'art. — Précision; intimité : « ni torrents, ni cataractes ». — Conséquences dans l'avenir. — Virtuosité du débutant. — Éloquence. — Vers de théâtre lyrique. — Comment le jeune Gautier échappe au prosaïsme de la « muse pédestre ». — Digressions, descriptions, et autres longueurs xvi
1833-1835. — *Les Jeune-France*, *Mademoiselle de Maupin*, *les Grotesques* : trois ouvrages conçus en même temps; ne

pas les isoler, ni les séparer d'*Albertus*. — Rupture avec les excès du romantisme.............................. XXIV
Les Grotesques sont un plaidoyer fashionable, dont Théo n'est pas dupe.............................. XXVI
Mademoiselle de Maupin. — Pour éviter tout malentendu, écartons les lecteurs indésirables. — *Maupin* est d'abord (chapitres I à V) une confession; puis, dans les autres chapitres, une transposition de *Comme il vous plaira*. — Élans lyriques d'un jeune cerveau où bouillonne une ivresse de littérature, d'art et de poésie.................. XXVII
Brusque tournant : Théo est orienté vers le journalisme . XXX
1834. — L'impasse du Doyenné. — Une « bohème galante » dans les ruines. — Charges qui pèsent, et qui pèseront, sur Théo : il est happé par le journalisme et la critique, mais il y restera poète XXXI
1837 à 1839. — *Fortunio ; la Toison d'or; la Comédie de la mort; Une larme du diable*. — Lassitude, tristesse de Gautier. — Chaque être est un « microcosme » et « vit et végète par sa propre loi ». — Oubli et néant XXXV
1840. — Voyage en Espagne. — Nouvel emploi de son talent : Gautier voyageur. — Un fantaisiste qui sait prendre des notes. — *España*.............................. XLII
1841 à 1847. — A Paris, vie laborieuse et fashionable. — Portrait de Gautier. — Ses chats et ses poneys, mais peu d'argent. — *Les Roués innocents*, pour boucher un « trou » .. XLIV
1848. — La Révolution. — Que devient la littérature? — Mort de la mère de Théo : « un feuilleton pour la faire enterrer ». — Pluie de feuilletons XLVII
1849. — Premiers fragments des *Émaux et Camées*. — Ils sont le fruit d'une conception d'art fort antérieure. — Une inspiratrice déjà ancienne........................ XLVIII
Douleur secrète de Gautier. — La famille Grisi. — Gautier aime Carlotta, mais Ernesta lui donne deux filles .. L
1852-1854. — Labeurs et tristesses. — *Les Jeune-France* interdits. — Voyage en Orient et en Grèce. — Une « Prière sur l'Acropole ». — Succès des *Émaux et Camées;* mais quel argent rapporte-t-il? — Feuilletons et feuilletons..... LIII
1855-1857. — Gautier quitte *la Presse*. — Protectrice amitié de Mme de Girardin, qui meurt. — Gautier attaché au *Moniteur Universel*, devient une façon de critique officiel. — *Le Roman de la momie*.............................. LVII
1858-1859. — Espoir de fortune : *Trésors d'art de la Russie*. — Voyage en Russie. — Désillusions. — Lettre d'un condamné LXII
1860-1863. — Gautier tout à fait officialisé. — La petite

maison de Neuilly. — *Le Capitaine Fracasse*, vieux projet de 1835 LXVII
1864-1870. — On pousse Gautier vers l'Académie française. — Est-il un « bon candidat »? — Et Sainte-Beuve est-il un bon patron? — Trois échecs (1867, 1868, 1869). — Mais sa vie, enfin, semble organisée LXXII
1870-1871. — La guerre. — Chute de l'Empire. — Pour Gautier, « quel écroulement ». — Les *Tableaux de siège*. — Noble patriotisme de Gautier LXXII
1872. — Une année d'agonie. — Le mystère humain. — Suprêmes regards vers sa jeunesse. — *Souvenirs romantiques*. — Pèlerinage à la place Royale. — Hugo. — L'article inachevé sur *Hernani*. — Mort du « bon Théo » : 23 octobre 1872 LXXXI

2. — *Sources de l'Esquisse biographique.*

Au premier rang des gautiéristes, il faut placer Spoelberch de Lovenjoul. Son *Histoire des œuvres de Théophile Gautier* est un considérable répertoire de documents. Elle indique un très grand nombre de « sources ».

On sait aussi que Lovenjoul a légué un fonds très important de manuscrits à l'Institut. Ce qui concerne directement Gautier est conservé à Chantilly dans cent treize cartons (N°s 404 à 516). Une telle mine est d'une richesse inappréciable.

A propos de Lovenjoul, on me permettra d'évoquer un souvenir qui semble caractéristique. Jadis, vers 1902, j'eus l'honneur de faire sa connaissance à la Bibliothèque de l'Opéra, où je travaillais déjà à mon *Berlioz*. Nous parlâmes tout de suite de Gautier, et notre culte nous mit en confiance. J'avais acheté sur les quais son *Histoire*, quelques années auparavant : les deux volumes, sur beau vélin et « hors commerce », n'étaient pas même « coupés ». Or celui qui les avait revendus, sans les avoir feuilletés, n'était autre que Jules Lemaitre, alors vivant : il mourut en 1914. — « Ainsi, me dit Lovenjoul, Gautier n'intéresse pas Jules Lemaitre ; et cet « essayiste » n'attache aucun prix aux documents ».

L'*Histoire* (ou plutôt le catalogue) que publia Lovenjoul parut en 1887, chez Charpentier.

De 1887 à 1927, la bibliographie gautiériste est relevée dans le précieux volume de miss Louise Bulkley Dillingham (N° 170, *Psychological Review Publications*, *The Creative Imagination of Theophile Gautier*).

M. Jasinski a publié en 1929 une remarquable thèse sur *les*

Années romantiques de Th. Gautier, une édition critique d'*España*, et les *Poésies complètes* avec de pénétrants commentaires (1932). Sur plusieurs points où j'avais des doutes, il a bien voulu me faire profiter de son érudition : je lui en suis fort reconnaissant. — Et je remercie aussi M. Bouteron, conservateur du fonds Lovenjoul, à Chantilly. — Consulter aussi *l'Évolution de Théophile Gauthier*, par M. Van der Tuin (1933), — *Théophile Gauthier et l'Italie*, par H. Bedarida (1934), — *Théophile Gauthier et la Russie*, par A. Coquart (1936), — *la Préface de Mlle de Maupin*, par G. Matoré (1946), — *Théophile Gauthier et ses amis*, par Jean Tild (1952).

Faut-il redire ici que les divers ouvrages trop « cursifs » de Maxime Du Camp, Bergerat, Feydeau, Judith Gautier, Arsène Houssaye, Eugène de Mirecourt doivent être lus avec une défiante réserve? Une telle observation s'étend aussi au *Journal des Goncourt*, bien qu'il contienne, à propos de Gautier, quelques pages excellentes.

Signalons une fois de plus que beaucoup de critiques ou d'historiens, interprétant les textes de Gautier, ou le concernant, ont oublié cette vérité fort évidente : « *le bon Théo est un fantaisiste* ». Un tel oubli est la cause de plus d'un contresens. — Sur ce point, et à propos de l'*idée secrète* de Gautier, nous renvoyons à notre volume sur *Théophile Gautier* (appendice).

3. — *Les pensées de Gautier et leurs « sources ».*

Depuis quelques années (disons : depuis 1900, environ), une habitude, souvent féconde, a renouvelé l'histoire littéraire. On cherche les *sources* d'un auteur, *toutes* les sources, prochaines ou lointaines, certaines ou suspectes, probables et même improbables.

Celles où puisa Gautier sont en nombre presque infini. Il lisait de tout, et sans cesse. On rapporte, avec une exagération fashionable mais caractéristique, qu'il lisait jusqu'aux morceaux de journaux qui enveloppaient ses cornets de tabac.

A tant de lectures, il faut joindre les conversations de chaque jour, les discussions et boutades, paradoxes et galéjades, les joutes de fantaisie avec des camarades à l'esprit fort actif et ouvert à plus d'une chose : citer seulement les deux noms de Nerval et de Heine, c'est ouvrir de vastes perspectives. Par ces deux amis, il prenait contact avec l'œuvre de Gœthe et avec celle de Hoffmann : cette double influence se manifeste dès les débuts de Gautier.

Feuilletoniste dramatique, sans cesse il allait au théâtre. Critique d'art, sans cesse il visitait, non seulement par métier mais

aussi par goût, les expositions et les musées. Il vivait dans la société des peintres. Donc, tout ce qui est, fut ou peut être sujet de tableau ou de sculpture affluait vers son esprit. Et cela, c'est toute l'histoire et toute la fable, et toutes les indéfinies suggestions de la mythologie, et c'est aussi des visions de toute la nature. Dans ses voyages mêmes, lorsqu'il a sous les yeux des pays nouveaux pour lui, il y retrouve des impressions que les peintures lui ont données : il connaît des Decamps ou des Marilhat avant de voir l'Orient...

Dès lors, où s'arrêter si l'on cherche les *sources* d'un esprit qui se place à tant de confluents ?...

4. — *Sur la mort de Gautier.*

Cette disparition d'un écrivain que l'on aimait, émut les grands esprits qui le connaissaient le mieux. On trouvera un écho de leur douleur dans une lettre de Flaubert à la princesse Mathilde (novembre 1872).

Il faut relire l'admirable poème écrit par Hugo le Jour des morts (2 novembre 1872), intitulé *A Théophile Gautier*. Il est reproduit dans *Toute la lyre* (IV, XXIV).

5. — *Sur les* ÉMAUX ET CAMÉES.

Les éditions jusqu'à la mort de Gautier.

Dans notre Esquisse biographique, nous avons parlé de la première édition des *Émaux et Camées* (voir p. LV à LVII).

Elle est annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 17 juillet 1852.

Cinq autres éditions, contenant chacune de nouveaux poèmes, parurent du vivant de l'auteur. Voici les poèmes contenus dans les éditions successives :

I. — ÉDITION DE 1852. — Dix-huit poèmes :

Préface.
Affinités secrètes.
Le Poème de la femme.
Étude de mains.
Variations sur le carnaval de Venise.
Symphonie en blanc majeur.

Coquetterie posthume.
Diamant du cœur.
Premier sourire du printemps.
Contralto.
Cærulei oculi.
Rondalla.
Nostalgies d'obélisques.
Vieux de la vieille.
Tristesse en mer.
A une robe rose.
Le monde est méchant.
Inès de las Sierras.

II. — Édition de 1853. — Elle est mentionnée dans la *Bibliographie de la France* du 5 février 1853.

Vingt poèmes. — Les 18 de 1852, plus 2 nouveaux :

Les Accroche-cœurs.
Les Néréides.

III. — Édition de 1858. — Cette troisième édition porte, à tort, la mention : *Seconde édition.* Elle parut tout à la fin de 1858 (*Bibliographie de la France* du 1er janvier 1859). Alors, comme nous l'avons dit (voir p. LXIII), Gautier était en Russie. Mais cet éloignement ne suffit pas à excuser les erreurs de l'éditeur Poulet-Malassis : celui-ci, négligeant la véritable *deuxième* édition, ne reproduisit par les deux pièces qu'elle contenait en plus de la première (*les Accroche-cœurs, les Néréides*). Pourtant, dès l'été de 1857, le traité avait été signé pour cette réédition (lettre du 17 juin 1857), et Poulet-Malassis avait reçu de Gautier « les pièces de vers à ajouter au volume » (même lettre).

Quant à la pièce intitulée *l'Art*, l'éditeur ne l'imprima point à la place indiquée : « elle doit clore le volume dont elle résume l'idée », écrit Gautier à Feydeau (11 février 1859).

L'édition de 1858 comprend 27 poèmes, les 18 de 1852, plus 9 nouveaux :

Odelette anacréontique.
Fumée.
Apollonie.
L'Aveugle.
Lied.
Fantaisies d'hiver.
La Source.
L'Art.
Bûchers et tombeaux.

IV. — Édition de 1863. — Cette édition, en réalité la *quatrième*, fait partie d'un volume de Gautier intitulé *Poésies nouvelles*. Sur les 283 pages de ce volume, les *Émaux* occupent les 143 premières pages. A la suite viennent des « poésies diverses » et le « théâtre ». — Ce volume, édité dans la « Bibliothèque Charpentier », fut annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 15 août 1863.

Il donna, pour les *Émaux*, 38 poèmes; à savoir : les 18 de 1852; les 2 de 1853; les 9 de 1858; plus 9 nouveaux, qui sont :

Le Souper des armures.
La Montre.
La Rose-Thé.
Carmen.
Ce que disent les hirondelles.
Noël.
Les Joujoux de la morte.
Après le feuilleton.
Le Château du souvenir.

V. — Édition de 1866. — Comme la précédente, elle fait partie d'un volume de Gautier intitulé *Poésies nouvelles*. Sur les 288 pages, les *Émaux* occupent les 146 premières pages. — *Bibliographie de la France* du 21 juillet 1866.

Cette édition comprend 39 poèmes, à savoir les 38 de 1863 et 1 nouveau :

La Nue.

VI. — Édition de 1872. — Édition définitive, avec une eau-forte par J. Jacquemart; Charpentier, éditeur; 228 pages. — Mentionnée à la *Bibliographie de la France* du 1er juin 1872.

Cette édition, appelée par l'auteur lui-même *définitive*, et publiée quelques mois avant sa mort, donne un texte et fixe un ordre aux poésies, qu'il faut scrupuleusement reproduire. Nous l'avons fait dans le présent volume.

L'édition *définitive* comprend 47 poèmes, à savoir les 39 de 1866, et 8 nouveaux qui sont :

Camélia et Pâquerette.
La Fellah.
La Mansarde.
Le Merle.
La fleur qui fait le printemps.
Dernier vœu.
Plaintive tourterelle.
La bonne soirée.

Éditions posthumes, et postérieures à la *définitive* de 1872.

Elles reproduisent le texte de 1872. Elles y ajoutent parfois des illustrations, qu'on peut ne pas apprécier.

En 1884, un petit in-32, publié chez l'éditeur Charpentier, a donné *l'Esclave noir* et a inséré cette pièce après *la Fellah.* Ces deux pièces furent composées, en effet, à propos d'aquarelles de la princesse Mathilde.

Pour nous conformer à l'édition définitive, nous n'y avons pas introduit *l'Esclave noir,* mais nous donnons cette pièce ci-dessous :

6. — L'ESCLAVE NOIR.

Stances sur une aquarelle de la princesse M...

Un bel esclave à peau d'ébène,
Mohammed ou bien Abdallah,
Pour mon musée, heureuse aubaine,
Vient du pays de la Fellah.

Comme elle, il habitait le Caire.
Tout en fumant son latakieh,
Il la voyait passer naguère
Sur la place de l'Esbekieh.

Elle si blanche sous son masque,
Lui, si lumineusement noir;
L'une agaçant l'amour fantasque
Et l'autre en plein se laissant voir.

Faveur charmante, honneur insigne!
Mais voudra-t-il servir chez nous,
Ce glorieux nègre que signe
Une main qu'on baise à genoux ?

7. — *Manuscrits. — Variantes.*

Lovenjoul, dans l'admirable *Catalogue* consacré à l'œuvre de Gautier, a publié un très grand nombre de variantes des *Émaux et Camées.* — En 1927, M. Jacques Madeleine a donné une édition critique des *Émaux,* dans les publications de la Société des Textes français modernes (librairie Hachette). C'est là un travail digne de remarque.

La plupart des poèmes des *Émaux et Camées,* soit en autographes,

soit en copies d'autographes, sont conservés dans la collection Lovenjoul, à Chantilly (C. 442, 443, 444 et 451).

On sait que les manuscrits de Gautier, quand il s'agit de prose, présentent très peu de ratures. J'en possède un : en 156 lignes, longues et d'une écriture minuscule, il y a 7 corrections. Pourtant les manuscrits d'articles ne sont pas des copies ou recopies, mais bien des brouillons, improvisés avec une perfection spontanée.

Au contraire, pour telle stance des *Émaux*, on connaît jusqu'à cinq ou six textes. Et ce n'est là que les variantes indiquées par les autographes. Mais ceux-ci, a-t-on pu les réunir tous? Et quand le poète raturait, combien d'autres papiers n'a-t-il pas dû déchirer au moment même?... Et, à cause de sa prodigieuse mémoire, combien d'autres variantes le scrupuleux Théo n'a-t-il pas essayées dans son esprit, sans même les écrire?...

8. — *Ordre et disposition des* ÉMAUX.

Si l'on numérote de 1 à 47 les 47 pièces de l'édition définitive (non compris *l'Esclave noir*, pièce intercalée après la mort de l'auteur), on voit :

De 1 à 18, les 18 pièces de 1852;

De 19 à 26, les 9 pièces de 1858 (sauf *l'Art*, pièce mal placée par l'éditeur et qui aurait dû clore le volume, comme elle le fera plus tard);

De 27 à 37, les 9 pièces de 1863 (plus les deux pièces oubliées par l'éditeur en 1853, *les Néréides*, *les Accroche-cœurs*);

De 38 à 47, les 8 pièces de 1872 (plus *la Nue* de 1866, et *l'Art* de 1858, qui « doit clore le volume »).

Ainsi, d'une édition à l'autre, Gautier, bien qu'il eût le sens de la beauté, semble avoir négligé de présenter ses poésies dans un ordre plutôt que dans un autre. D'ordinaire, et c'est naturel, lorsqu'un poète ajoute des pièces à un recueil, il cherche à disposer l'ensemble sinon d'après un plan logique et suivi, du moins avec une certaine ordonnance : ainsi lorsqu'un artiste peintre expose, les uns près des autres, des tableaux de colorations et de dimensions diverses, il désire qu'ils se fassent mutuellement valoir, grâce aux places qu'il leur attribue.

Le pauvre Théo, sans cesse harcelé par le journalisme, et parfois éloigné de Paris lorsqu'on publiait une édition des *Émaux*, laissa *mettre bout à bout* ses recueils successifs.

Ce désordre apparent peut cacher, çà et là, un ordre secret, de caractère intime. Si l'on isolait certaines pièces, on obtiendrait un recueil d'élégies, ou du moins de pièces amoureuses, voluptueuses

et galantes. Leur plasticité, en effet, ne les empêche pas d'être de véritables confidences ou des madrigaux; mais leur émoi lyrique (ou leur esprit de galanterie) s'est cristallisé sous l'émail du joaillier.

N'oublions pas, d'ailleurs, le sous-titre de la première pièce : *Madrigal.* — Beaucoup d'autres sont aussi des madrigaux, ou l'équivalent d'un bijou offert avec quelques fleurs. Nous laissons au lecteur le plaisir de retrouver, en maniant ces pièces bien orfévrées, leur parfum féminin, parfois voluptueux, parfois tendre, ou galant.

Chez cet ancien Jeune-France, que l'on tient (à tort) pour un impassible, certaines poésies sont des feuilles arrachées d'un journal sentimental. Le poète les a laissées dans l'ordre des saisons qui les firent croître et mourir. — Négligence?... Résignation?... Ou plutôt obéissance (un peu passive, fataliste, superstitieuse), obéissance aux forces mystérieuses de la vie...

Quant au ton madrigalesque de certains *Émaux*, voici qui le rend fort apparent. C'est une *Dédicace*, qui ne figure dans aucune édition. Elle fut écrite vers 1863, et Lovenjoul l'a citée dans son admirable Catalogue (II, page 552) :

***

9. — *Une dédicace des* ÉMAUX ET CAMÉES
*à M. et Mme M ***.*

Il manque aux Émaux et Camées
Un médaillon où mon burin
Eût gravé vos têtes aimées;
Mais j'ai trop tôt fermé l'écrin.

S'il se rouvre, sur une agathe
Au fond laiteux, mêlé de roux,
Ma pointe la plus délicate
Sculptera l'épouse et l'époux.

Les cheveux, de la blonde tranche
En ondes d'or suivront le fil,
Et les chairs, sur la veine blanche
Découperont leur pur profil.

Elle, pour qu'on la reconnaisse
Aura l'esprit dans la beauté,
La grâce aiguisée en finesse,
Avec un air de volupté.

Lui, malgré sa lèvre qui raille,
Ce charme où tous les cœurs sont pris,
Et, pour achever la médaille,
Un coup de fer aux favoris.

***

10. — LE POÈME DE LA FEMME

Les commentateurs sont trop souvent tentés de chercher un nom. Mais, dans certains cas, ce n'est guère une femme déterminée qui inspire un poème; c'est surtout la rêverie du poète à propos des femmes, ou plutôt à propos de *la* femme. Et précisément Gautier intitule ses vers : « *le* poème de *la* femme ».

Qu'on veuille bien relire ce poème et faire attention à son plan. L'idée générale, c'est « le poème du corps de la femme », et la première strophe le dit. Ce corps se révèle, se dévoile, d'une strophe à l'autre, et apparaît comme celui de la Vénus antique. Puis viennent des variations : la sultane, la géorgienne, l'odalisque d'Ingres. Mais, « odalisque, arrière...; voici la beauté dans l'amour »;... et la femme « meurt de volupté ».

Ainsi cette poésie ne se rapporte strictement à aucune femme particulière, ni à aucune anecdote amoureuse : elle est une *création* de l'auteur.

Cela posé, il faut reconnaître que maintes femmes passèrent dans la vie du bon et vigoureux Gautier. A laquelle attribuer l'inspiration de ce poème? Même si l'on possédait un document certain, un aveu contemporain et signé de Gautier, cela prouverait seulement que *telle* femme fut l'*occasion* mais non la *cause* de ce poème. Car celui-ci n'a pas un objet sentimental *individualisé.*

Maxime du Camp, dans sa préface à une édition des *Émaux* (1887), affirme que *le Poème de la femme* fut inspiré par la Païva. La deuxième et la troisième strophe semblent convenir à cette femme trop célèbre par sa vie fastueuse et par ses galanteries. Mais fut-elle la seule à « briller dans une loge du Théâtre-Italien »?

Un biographe d'Alice Ozy, M. Louis Loviot (1910), « *présume* » (*sic*) que son héroïne fut, ici, l'inspiratrice de Gautier. Mais il écrit « je présume » : cela veut dire qu'il n'a trouvé aucune preuve.

Alice Ozy, actrice des petits théâtres, fort belle, prit le contact avec beaucoup de gens connus, et même avec le duc d'Aumale. On raconte que, pour sortir dans Paris avec le jeune prince, elle s'habillait en homme, « pour ne pas se faire remarquer » : charmante époque... Plus tard, célèbre par son luxe, elle devint, selon le mot d'alors, « une comédienne-camélia ». Elle fut immortalisée

par une page de Victor Hugo (*Choses vues*), et par des peintures ou des dessins de Chassériau. Il faut surtout voir au musée Calvet (Avignon), *la Baigneuse endormie* : c'est un chef-d'œuvre.

D'après son biographe, Alice Ozy serait venue rendre visite au bon Théo, afin d'avoir un rôle dans un vaudeville de lui. L'auteur l'aurait retenue à dîner; mais avant, pour passer le temps, il l'aurait priée de se dévêtir. Et la belle Alice se serait mise au bain, pour figurer la Vénus Anadyomène !... (voir la sixième strophe).

Voilà un récit fort agréable, mais étrange. D'autant plus qu'il s'agit du vaudeville *le Voyage en Espagne*, bâclé par Gautier et joué en 1843 : à cette époque, le pauvre Théo n'avait certainement pas de baignoire chez lui. Une baignoire à domicile était alors un objet de haut luxe, et fort rare. Et aucun appareil à gaz, comme chauffe-bain !... Mais, accordons la baignoire, et même un porteur d'eau, au biographe de la belle Alice.

Toutefois, si la poésie est de 1843, pourquoi attend-elle six ans avant de paraître dans une revue? Pourquoi n'est-elle pas admise, en 1845, dans le volume des *Poésies complètes*?... D'autre part, le manuscrit contient une strophe où il est fait allusion à un marbre de Clésinger, *la Femme au serpent* : cette statue fut exposée au Salon de 1847. Parmi les artistes, on savait qu'elle représentait, fidèle comme un moulage et nue de la tête aux pieds, Mme Sabatier, surnommée « la Présidente ». Au même Salon, une autre statue, un buste, également par Clésinger, montrait une poitrine identique et portait le nom du modèle.

Il est bien difficile de croire que Gautier, dans ce poème, ne doive rien à « la Présidente ». Nous reparlerons d'elle ci-dessous (note 18) à propos de deux autres *Émaux* : *A une robe rose* et *Apollonie.*

Le Poème de la femme parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1849. Or, la fin du poème s'applique fort bien à une statue, *la Femme au serpent*, de Clésinger, qui avait fait scandale en 1847. Et, dans les variantes citées par Lovenjoul, on lit cette strophe, *remaniée sept fois* par Gautier, puis supprimée dans le texte définitif :

Par l'aspic du plaisir mordue,
Comme un marbre de Clésinger,
Elle rend, pâmée et tordue,
Ce spasme qu'on ne peut singer.

L'été, lorsque « la Présidente » sortait de son bain froid qu'elle avait pris dans la Seine, elle s'arrêtait quai d'Anjou à l'hôtel Pimodan. On peut croire que, devant rapins et poètes, elle ne

craignait pas de représenter Vénus sortant des ondes. Et Gautier imprimera :

> ... *vingt fois modelée et peinte,*
> *Ta forme connaît sa splendeur.*

Dans la prose, on ne tutoie plus les déesses, surtout en public, et les libertés païennes ou plastiques se font plus retenues. Au début de l'étude qu'il écrivit, en 1868, sur *Charles Baudelaire*, Gautier évoquera les joyeuses réunions de l'hôtel Pimodan, et il écrira : « Près de la fenêtre, la femme au serpent (il ne sied pas de lui donner ici son vrai nom), ayant jeté sur un fauteuil son mantelet de dentelle noire et sa délicieuse capote verte..., secouait ses beaux cheveux d'un brun fauve tout humides encore, car elle venait de l'École de natation, et, de toute sa personne drapée de mousseline, s'exhalait, comme d'une naïade, le frais parfum du bain. »

Cette mousseline, certains jours d'été, ne devait pas peser lourd.

Les lettres de Gautier *à la Présidente* sont d'une allure tout à fait libre, ou, si l'on peut dire, plus que déshabillée.

Ainsi, d'après le manuscrit de ce poème, nous croyons que le souvenir de « la Présidente » intervient. Mais il se mêle à d'autres; et le poète l'avoue de strophe en strophe. Dans *le Poème de la femme*, ce qui compte le plus, c'est l'amour de Gautier pour la beauté féminine : c'est son multiple et renaissant rêve de poète.

11. — SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR.

Cette poésie, qui parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier 1849), fut écrite en 1848, ou même, probablement, l'une des années précédentes. Elle fut inspirée à Gautier par Mme Marie Kalergis, née Nesselrode. Cette étrangère, fixée à Paris dès 1845, eut une façon de célébrité, durant une quinzaine d'années, grâce à sa beauté, à sa fortune, à son élégance et à ses relations. Elle s'intéressait à la musique et fut une des élèves mondaines de Chopin. Elle admirait Liszt, bien qu'il appartînt encore à Mme d'Agoult; en 1845, elle se montra enthousiaste de *Tannhäuser*, donné à Dresde.

En 1849, Eugène Delacroix notait dans son *Journal :*

« *Vendredi*, 10 *mars*. — Vu ce soir, chez Chopin, l'enchanteresse Mme Potocka... Vu Mme Kalergis. Elle a joué, mais peu sympathiquement; en revanche, elle est vraiment fort belle, quand elle lève les yeux en jouant, à la manière des Madeleines du Guide ou de Rubens. »

Elle était une de ces femmes dont on disait : « C'est la plus belle femme de Paris. »

En 1926, M. Constantin Photiadès lui a consacré un livre fort agréable. Il constate que la poésie de Gautier n'a guère intéressé son héroïne. D'ailleurs, le bon Théo l'avait prévu, sinon craint :

Oh! qui pourra fondre ce cœur!
Oh! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur!

12. — PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS.

Cette poésie parut d'abord dans un feuilleton théâtral, donné par Gautier à *la Pessse* (7 avril 1851). Le bon Théo intercala ses huit stances entre deux fantaisistes paragraphes, où il s'excusait :

« Trente mille lignes de prose que nous écrivons bon an mal an, nous laveront suffisamment de ces trente-deux vers. »

13. — CONTRALTO.

Ces vers furent inspirés par Ernesta Grisi. Ils parurent d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 décembre 1849. Leur composition doit être antérieure de plusieurs années. — Ernesta donna une fille à Gautier le 24 août 1845.

14. — CÆRULEI OCULI.

Lovenjoul a signalé que cette pièce, avec *Tristesse en mer* (voir p. 50), ne formait, primitivement, qu'une seule poésie en « deux chapitres ». En voici le texte :

Marine, flots verts, yeux verts.

I

Les mouettes volent et jouent,
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

La nuit tombe : une fine pluie
Éteint les fournaises du soir,
Et le steam-boat, *crachant la suie,*
Rabat son long panache noir.

Le cœur brisé, le front livide,
Je vais au pays du charbon,
Du brouillard et du suicide !...
Pour se tuer, le temps est bon !

Ma tristesse avide se noie
Dans le gouffre amer qui blanchit,
L'écume danse, l'eau tournoie...
Un plongeon et tout serait dit.

Oh ! je me sens l'âme navrée !...
Les flots gonflent en soupirant
Leur poitrine désespérée !...
Le ciel est noir, l'abîme attend !

O chères peines méprisées,
Vains regrets, douloureux trésor,
O blessures cicatrisées,
Voilà que vous saignez encore !

Illusions d'amour perdues,
Faux espoirs, folles visions,
Du socle idéal descendues,
Un saut dans les moites sillons !

Livide, enflé, méconnaissable,
Je dormirai bien cette nuit
Sur l'humide oreiller de sable,
Bercé par le flot qui bruit !

II

Dans les fourrures de sa mante,
Sur le pont, assise à l'écart,
Une femme pâle et charmante
Laisse flotter son long regard.

Des yeux où le ciel se reflète
M'ont fait souffrir plus qu'en enfer ;
Les siens, sous leur vague paillette,
Prennent les teintes de la mer.

Les teintes de la mer profonde
Où gît noyé plus d'un trésor;
Peut-être en plongeant dans leur onde
On trouverait la coupe d'or !

Leurs disques verts, quand on s'y penche,
Laissent, sous leur changeant tableau,
Briller au loin une âme blanche,
Comme une perle au fond de l'eau.

Ah ! si plus tôt de ces prunelles
Dont la grâce triste me rit,
J'avais pu voir les étincelles,
Où la lumière s'attendrit !

Oui, sous leurs cils aux noires franges,
J'aurais, avec leur reflet clair,
Aimé ces prunelles étranges,
Et profondes comme la mer.

Un pouvoir magique m'entraîne
Au gouffre vert de leur regard;
Comme au fond des eaux la sirène
Attirait Harald Harfagar.

Mais ce n'est pas la blancheur bleue
Du joli monstre au chant fatal,
Montrant son sein, cachant sa queue,
Qui me courbe sous leur cristal.

J'entrevois sous leur transparence,
La sympathie aux bras ouverts,
Qui pleure et dit à ma souffrance :
« *Oh ! suis-moi dans mes palais verts !*

Pour adoucir la douleur âcre
Je connais des philtres calmants;
Près de moi, sur mon lit de nacre,
Tu feras des rêves charmants !

Et quand mugira sur ta tête
Le flot qui ne peut s'apaiser,
Tu n'entendras pas la tempête,
Assoupi par mon doux baiser ! »

La quatrième strophe à compter de la fin *(Mais ce n'est pas la blancheur bleue)* est barrée, d'un léger trait, dans le manuscrit de Chantilly. Le poète songeait donc à la refaire ou à la supprimer.

Dans la huitième strophe de *Cærulei oculi*, et dans la septième de la seconde partie de *Marine* (voir ci-dessus), Gautier écrit :

Comme au fond des eaux la sirène
Attirait Harald Harfagar.

C'est là un souvenir des poésies d'Henri Heine. Gérard de Nerval traduisit ce court poème, *Harald Harfagar*, et le publia dans le choix de ballades allemandes qui parut à la suite des rééditions de sa traduction de *Faust*.

15. — RONDALLA.

Cette pièce parut d'abord dans une nouvelle de Gautier, intitulée *Militona*. Celle-ci fut publiée par le journal *la Presse*, en janvier 1847. Quant aux strophes de *Rondalla*, elles continuèrent de figurer d'une part dans les *Émaux*, et d'autre part dans *Militona*.

16. — VIEUX DE LA VIEILLE.

Ils parurent d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er janvier 1850. L'idée de ce poème put être donnée à Gautier par le défilé des vieux grognards. D'ailleurs, le souvenir des *Deux Grenadiers* d'Henri Heine, ou de la célèbre *Revue nocturne* de Zedliz, ou celui des ballades allemandes qui évoquent les spectres des soldats et des héros morts, durent contribuer à dramatiser, dans l'esprit de Gautier, le spectacle qu'il trouvait « le long du boulevard » et au pied de la glorieuse Colonne : dans les premières strophes, il parle du « clair de lune allemand » et de la « ballade de Zedlitz » et du « nocturne tambour »... A propos de cette ballade, citons cette phrase de Nerval, ami de Gautier : « Zedlitz s'est fait remarquer par une seule pièce de vers que le nom magique de Napoléon a fait voler d'un bout de l'Europe à l'autre » (Notice sur les poètes allemands, à la suite de la traduction de *Faust*).

Mais, en cherchant les origines probables des *Vieux de la vieille*, il ne faut pas négliger une cause occasionnelle. Charles Monselet, deux ans *après* la mort de Gautier, rappela qu'il avait écrit, en 1848, un article sur le pèlerinage des vieux grognards au pied de la Colonne. C'était là un « tableau de la rue », un « fait-divers », que tous les journalistes, dans tous les journaux, pouvaient utiliser

pour faire un article... Aussi Monselet ne manque pas d'imaginer un dialogue, entre Gautier et lui, afin de prouver que *son* article avait frappé le bon Théo... Mais Monselet était un lettré avisé et malicieux. Il cita, en 1874, son vieil article de 1848 : donc il l'avait encore sous les yeux. Et, comme il savait par cœur les *Vieux de la vieille*, on s'étonne qu'il n'ait fait remarquer, dans son article, aucune ligne, aucune épithète qui auraient été réemployées par Gautier. Les quelque vingt lignes qu'il cite, et qu'il citera encore dans ses *Petits Mémoires littéraires* (1885), ne sont que du journalisme honorable (ou médiocre).

Si Gautier doit quelque chose à Monselet, c'est bien peu. Et peut-être Monselet exagère-t-il en concluant :

« Mettons, si vous voulez, que j'ai été ce jour-là le chien qui fait lever le gibier »...

17. — TRISTESSE EN MER.

Voir ci-dessus la note 14, sur *Cærulei oculi.*

18. — A UNE ROBE ROSE.

Cette poésie, ainsi qu'*Apollonie*, fut écrite pour Mme Sabatier, dite « la Présidente ». Cette « superbe créature », qui s'appelait Apollonie et aussi Aglaé, habitait rue Frochot. Son amant officiel était le banquier Mosselmann. Elle recevait à dîner, tous les dimanches, nombre de littérateurs et d'artistes : Gautier, Clésinger, Reyer, Feydeau, Meissonier, Ricard, Louis Bouilhet, Dumas père, Maxime Du Camp... L'été, comme la mode engageait alors certaines femmes à fréquenter l'école de natation, elle s'arrêtait, après son bain de Seine, dans cet hôtel Pimodan, 17, quai d'Anjou, où elle retrouvait les peintres et littérateurs qui s'y étaient groupés (voir ci-dessus la note sur *le Poème de la femme*).

Sans esquisser une histoire de « la Présidente », rappelons du moins qu'elle fut aimée par Baudelaire. Plusieurs années durant, le poète l'idéalisa et la chanta, car il la désirait; — ou plutôt il transmuait son désir en aspirations mystiques (voir le pénétrant volume de M. Jean Royère, *Poèmes d'amour de Baudelaire*). Dans *les Fleurs du Mal*, les baudelairiens savent retrouver « le cycle de la présidente ».

Ils le groupent autour de l'*Hymne :*

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté;
A l'ange, à l'idole immortelle...

L'idole était femme : elle céda, et le poète fut aussitôt désenchanté. C'était pourtant une bien belle maîtresse, dans la splendide maturité de ses trente-cinq ans, experte au plaisir, et qui méritait des hommages moins brefs. On peut croire que le poète fut, tout de suite, un partenaire à bout de souffle. Humilié, prenant une douloureuse conscience de ses tares physiologiques (qu'il ne connaissait que trop), il s'aperçut que, pour lui, et à plus d'un égard, un amour idéal était « plus commode » (*sic*). Il l'avoua dès le lendemain à sa maîtresse de la veille, dans une lettre où il essayait de reprendre l'avantage, loin d'elle et plume en main. Sans galanterie, et même sans reconnaissance, il lui écrivait aussi :

« Il y a quelques jours, tu étais une divinité; ...te voilà femme maintenant » (lettre du 31 août 1857).

Nous pouvons encore connaître son physique aussi bien que Baudelaire. Et même nous la voyons quand elle avait dix ou onze ans de moins : *la Femme au serpent* est entrée au musée du Louvre. Une bonne réplique, due à l'auteur, fut longtemps exposée dans la galerie Georges Petit; on la connaît aussi par la gravure. Cette œuvre est une sculpture, fidèle comme un moulage, et qui la montre de la tête aux pieds. Cette statue couchée, convulsée, était souvent appelée la *Bacchante;* elle fit scandale au Salon de 1847.

« La Présidente » ne tarda pas à s'alourdir, à s'empâter, comme en témoignent le portrait peint par Ricard (*la Femme au chien*, 1851), et aussi ce passage de Goncourt :

« Une grosse nature, avec un entrain trivial, bas, populacier. On pourrait la définir, cette belle femme à l'antique, un peu canaille : « une vivandière de faunes ». — Mais c'était là une impression de 1864 (*Journal*, 11 avril). Alors, la belle Aglaé-Apollonie avait quelque vingt ans de « présidence ». — Plus d'un document prouve que l'on doit tenir compte du jugement de Goncourt.

Gautier, avant de publier *A une robe rose*, avait donné son manuscrit à Mme Sabatier. Pour publier cette poésie dans *l'Artiste* (15 février 1850), il la redemanda par le mot ci-dessous :

« Ma chère présidente, Sois assez bonne pour remettre la pièce de vers intitulée *la robe rose* à ce jeune môme; c'est pour l'impression. — A toi de cœur. »

19. — INÈS DE LA SIERRAS.

Cette poésie porte le même titre qu'un conte publiée par Charles

Nodier en 1837. Un feuilleton de Gautier en signalait encore, douze ans plus tard, « le charme sinistre ». Au théâtre du Gymnase, en 1851, il admira une danseuse, la Petra Camera : il lui dédia le poème où il évoquait fidèlement le conte de Nodier.

20. — APOLLONIE.

Voir, ci-dessus, la note sur *A une robe rose*. — La Présidente avait pris le prénom d'Apollonie, plus aimable que celui d'Aglaé.

21. — APRÈS LE FEUILLETON.

Dans l'Esquisse biographique (voir au début de ce volume), nous avons rappelé, çà et là, le martyre du « pauvre Théo ». Le manque d'argent, les charges qui pesèrent sur lui le condamnèrent aux travaux forcés de la « copie » à perpétuité.

Dans notre volume *Théophile Gautier* nous avons cité un discours qu'il prononça devant la tombe d'un journaliste littéraire. Avec une émouvante sincérité, il avoua sa propre tristesse et sa lassitude. Il laissa aussi deviner plus d'une désillusion. Combien de rêves de sa jeunesse avaient été meurtris par le journalisme :

« Ce rude labeur, s'écriait-il, il nous écrase tous ! »

Le discours de Gautier est le douloureux commentaire du poème *Après le feuilleton*.

22. — LE CHATEAU DU SOUVENIR.

Cette poésie, écrite en 1861, parut d'abord dans *le Moniteur Universel* du 30 décembre 1861. — Parmi les variantes, il faut noter celle qui concerne Hugo (strophe 42e). Dans le *Moniteur*, Gautier ne put imprimer son premier texte, qui était :

Tel, romantique opiniâtre,
Soldat d'un chef, hélas ! banni,
Il se ruait vers le théâtre
Quand sonnait le cor d'Hernani !

La version donnée par le *Moniteur* fut reproduite dans les diverses éditions des *Émaux*.

Parmi les souvenirs de jeunesse évoqués dans cette poésie, on en retrouve qui datent de l'impasse du Doyenné (voir notre Esquisse biographique, pages XXXI et suivantes; les strophes 23

à 27 se rapportent à la Cydalise, que Gautier vit mourir). — Les strophes 33 à 37 semblent bien se rapporter à Victorine, sur laquelle Arsène Houssaye, dans ses *Confessions*, donne plus d'un détail qu'on peut appeler suggestif. — Le jeune Théo se fit parfois adresser ses lettres chez Victorine : c'était donc là, en 1837, qu'on avait le plus de chances de le trouver...

23. — CAMÉLIA ET PAQUERETTE.

D'après Lovenjoul, ces vers, publiés seulement en 1872, figurent sur un album particulier, avec la mention « Londres, juin 1849. » — On peut croire que le poète avait oublié leur existence, comme celle de la pièce *Plaintive tourterelle* (voir ci-dessous, note 29).

24. — LA MANSARDE.

Cette pièce est antérieure à 1849. — Voir, ci-dessus, la note sur *Camélia et Pâquerette.*

25. — LA NUE.

Cette poésie, avec les deux ou trois suivantes, constitue une série inspirée, en mars 1866, par Carlotta Grisi : alors, Gautier retourna la voir à Genève.

La Nue, dans l'édition de 1868, porte une indication à laquelle le poète attachait de l'importance : « *Jeudi*, 15 *mars, nuit. Entre Genève et Paris. En waggon* (sic). »

26. — LE MERLE.

Quand cette pièce parut d'abord, en 1866, dans la *Revue du XIX*e *siècle*, elle portait l'indication : « Villa Grisi, Genève ». — Une version autographe (Lovenjoul) porte la date « 12 mars 1866 ».

Faut-il faire remarquer le deuxième vers de la troisième strophe :

L'Arve jaunit le Rhône bleu.

La propriété de Carlotta était voisine du confluent. Les Genevois appellent cet endroit « la Jonction ». Le Rhône, quand il sort du lac de Genève, est bleu; l'Arve roule un limon jaune; et les deux eaux coulent quelque temps l'une contre l'autre, dans le même lit, sans se mélanger.

27. — LA FLEUR QUI FAIT LE PRINTEMPS.

Pièce datée : 21 mars 1866, dit Lovenjoul d'après un manuscrit. Elle avait d'abord pour titre *les Marronniers de Saint-Jean.* Nous avons dit, dans l'Esquisse biographique, que Gautier venait avec ses filles à « Saint-Jean », dans la propriété de Carlotta Grisi, près de Genève.

A la place des trois dernières strophes que l'on voit dans les *Émaux,* Gautier avait d'abord écrit ces deux strophes, où il s'adresse aux marronniers :

Je pars ; adieu. — Le vrai sourire,
Le vrai bouquet, le vrai printemps,
Ce n'est pas vous, il faut le dire ;
Je n'attendrai pas plus longtemps.

Sous le ciel d'azur ou de brume ;
Une fleur rare s'ouvre ici,
Qui toujours rayonne et parfume ;
Son nom est : Carlotta Grisi.

Nous n'aurions pas cité ces strophes improvisées, et qui attendent vraiment que le poète les améliore, si elles ne donnaient le vrai sens de la pièce : « la fleur qui fait le printemps », pour Gautier, c'est Carlotta Grisi. Et voici encore un des *Émaux* qui prend un air de madrigal.

Dans le texte définitif, arrangé pour le public, Gautier remplace Carlotta par une violette. Mais ce mot, pour les initiés, a un sens secret : Carlotta était « la dame aux yeux de violette ». Ainsi « violette » devient presque synonyme de Carlotta. Et Gautier, songeant à Carlotta plutôt qu'à une fleur uniquement végétale, est amené à finir sa pièce par ce vers :

Violette de la maison.

Cette fleur, c'était la propriétaire... Disons : la déesse du lieu.

28. — DERNIER VŒU.

Sur cette poésie, Lovenjoul, d'ordinaire exact et précis, donne des renseignements vagues et qui contiennent des contradictions

(II, p. 430). Si *Dernier vœu* date de « Londres 1849 », ou même d'une année précédente (puisqu'il aurait été recopié en 1849 sur un album), comment croire que « je vous aime depuis plus de *vingt ans* » puisse s'appliquer à Carlotta ?

Aussi bien, en 1848, Gautier a trente-sept ans. Cet amour, vieux de plus de vingt ans, l'aurait donc pris à dix-sept ans, sinon à seize... D'autre part, comment le vigoureux Théo, en pleine force vers 48, pouvait-il parler comme de choses *déjà présentes*, de sa vieillesse, de ses cheveux blancs, de sa mort et de son tombeau?

Si la date proposée par Lovenjoul est exacte, il faut voir, dans cette poésie, non plus une confidence personnelle, mais une variation sur un thème banal. Peut-être, comme *Plaintive tourterelle*, est-ce là des paroles qui semblent faites pour une romance?... Et cela expliquerait que Gautier, durant longtemps, ait oublié de les recueillir dans ses poésies.

D'ailleurs, vers 1866, et après cette date, ses propres sentiments correspondent à ce *Dernier vœu*. Si bien que, sous les réserves que nous venons de proposer, on peut, ne serait-ce que dans la marge ou à quelque distance, rapprocher *Dernier vœu* du cycle de mars 1866, inspiré par Carlotta.

29. — PLAINTIVE TOURTERELLE.

Cette poésie semble plutôt un lied, ou une romance. On peut s'étonner de la trouver vers la fin des *Émaux*, et surtout après la tristesse de *Dernier vœu*. On la goûtera mieux lorsqu'on saura qu'elle date de la jeunesse de Gautier. Le poète, après l'avoir laissé mettre en musique (1840), l'avait totalement oubliée; et jamais elle n'avait figuré dans aucun de ses recueils. Après 1870, Lovenjoul la remit sous ses yeux. Elle lui plut, et il l'intercala dans les *Émaux*.

Elle ne fait donc pas partie, comme on pourrait le supposer, du cycle de mars 1866, inspiré par Carlotta.

30. — LA BONNE SOIRÉE.

Cette poésie parut d'abord dans *Paris-Magazine*, en mars 1868; elle y est datée « janvier 1868 ».

Dans la dernière strophe, Gautier parle du *Thomas Grain d'Orge* (*sic*) de Taine. Ce livre parut en 1867. — Le personnage imaginé par Taine s'appelait *Thomas Graindorge*.

31. — L'ART.

D'après une de ses lettres, que nous avons précédemment citée, Gautier désirait que cette poésie servît à « clore » le recueil des *Émaux*. Elle parut d'abord dans *l'Artiste* (septembre 1857). Elle portait alors pour titre : « *A M. Théodore de Banville, réponse à son odelette* ». Cette *Odelette* se trouve, de nos jours, dans le recueil intitulé *les Exilés* (odelettes, améthystes, etc.). Elle est intitulée « *à Théophile Gautier* ». Elle se compose de sept strophes qui utilisent un même dispositif. Voici la première :

Quand sa chasse est finie
Le poète oiseleur
Manie
L'outil du ciseleur.

On voit que « le bon Théo », en virtuose que rien n'arrête, a « répondu » dans le rythme choisi par Banville.

Un manuscrit montre que Gautier s'était essayé à ce rythme dans telles strophes qu'il supprima ensuite, non sans raison. Par exemple :

Oui, tu l'as dit, Banville :
Ce n'est pas en courant
La ville
Que l'on fait rien de grand.

Pouvons-nous dire que ce rythme, selon nous, a peu de valeur musicale? Mais il sert à mettre les mots à l'effet. Par ses arrêts, il les frappe en médaille.

32. — *Bibliographie sommaire des Poésies complètes de Théophile Gautier.*

1830. *Poésies.* — Elles sont au nombre de 43. — L'auteur débute : ses poésies n'ont pas paru, d'abord, en revue ou dans un journal.

1832. *Albertus.* — Le volume de 1830 (voir ci-dessus), invendu, est complété par 20 poésies nouvelles et inédites, et par *Albertus*, encore inédit.

1838. *La Comédie de la mort*, avec des poésies diverses. — Dès 1831, puis de plus en plus, à mesure que la notoriété du poète et celle du chroniqueur s'affirment, les poésies paraissent une ou plusieurs fois dans les périodiques, avant d'être recueillies en volume.

1845. *Poésies complètes.* — Ce volume comprend l'ensemble des vers écrits, à cette date, par Gautier. Ce volume donne de nombreuses variantes et corrections aux vers publiés précédemment. Il manque à la Bibliothèque nationale. Mais Lovenjoul a utilisé un exemplaire de sa collection.
España fait partie de ce volume de 1845.
1852. *Émaux et Camées.* — 18 poèmes.
1853. *Émaux et Camées.* — 20 poèmes.
1858. *Émaux et Camées.* — 27 poèmes.
1863. *Premières poésies.* — C'est le volume de 1845.
1863. *Poésies nouvelles.* — Comprenant *Émaux et Camées* (38 poèmes), *Théâtre* et *Poésies diverses.*
1866. Rééditions (augmentées) des deux volumes précédents.
1872 (juin). Édition « définitive » des *Émaux et Camées.* — 47 poèmes.
1872 (23 octobre). — Mort de Gautier.
Éditions posthumes. — Maurice Dreyfous, ami du bon Théo, prépare, dès 1872, une édition des *Poésies complètes*, en deux volumes. — Le *Théâtre* fera un volume à part (1872, complété en 1877). — Les *Émaux* continuent à constituer un autre volume.
1873. *Poésies* de Théophile Gautier, qui ne figureront pas dans ses œuvres.
1875-1876. *Poésies complètes*, deux volumes : c'est l'édition préparée avec grand soin par Maurice Dreyfous.
1884. *Émaux et Camées*, in-32; — 48 poèmes (voir ci-dessus). Depuis lors, rééditions diverses des *Émaux et Camées* et aussi des *Poésies*, mais sans rien qui intéresse le texte.
1887. *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par Spoelberch de Lovenjoul. On y trouve de nombreuses variantes des poésies. Rappelons que Lovenjoul a légué à l'Institut beaucoup de manuscrits de Gautier. Ils sont conservés à Chantilly.
Pour les *Émaux*, voir ci-dessus, note 5.

33. — PREMIÈRES POÉSIES (Recueil de 1830).

Sur ce recueil, son origine et sa publication en juillet 1830, voir notre Esquisse biographique (p. XVI). Il est annoncé par la *Bibliographie de la France* du 31 juillet. — Voir la note ci-dessous.

34. — ALBERTUS.

(Voir notre Esquisse biographique, p. XVI à XXIII.)

Albertus est mentionné dans la *Bibliographie de la France* du 10 novembre 1832.

Trois ans après la mort de Gautier, Maurice Dreyfous publia, avec un soin et une piété qu'il faut reconnaître, une édition des *Poésies complètes*. Le premier volume parut en 1875 et l'autre en 1876; elle fut souvent réimprimée (Charpentier, éditeur). — Or, dans cette édition, on peut retrouver le classement des éditions de 1830 et de 1832.

La préface est de 1832, comme nous l'avons dit.

Les quarante-deux premières poésies, jusqu'à et y compris *Soleil couchant*, constituent le volume *Poésies* de juillet 1830.

Les vingt dernières poésies et *Albertus* constituent le volume *Albertus* d'octobre 1832.

En 1845, Gautier remania ce classement naturel et presque chronologique. Il distribua l'ensemble des deux volumes primitifs (1830 et 1832) en quatre groupes : *Élégies*, — *Paysages*, — *Intérieurs*, — *Fantaisies*. Les titres, les épigraphes, les dédicaces disparurent ainsi que la *préface* de 1832.

35. — LA COMÉDIE DE LA MORT (1838).

Ce recueil fut annoncé par la *Bibliographie de la France* du 10 février 1838. Il s'ouvrait par la poésie *Portail*. — Puis venaient *la Comédie de la mort* et des poésies diverses, dont la dernière est *le Sommet de la tour*. Ainsi le volume débutait et finissait par deux poèmes dont les tercets sont d'une disposition particulière à Gautier.

D'après Lovenjoul, trente-trois pièces étaient encore inédites en 1838, parmi lesquelles les plus longues n'avaient paru que par fragments dans les périodiques.

Par une fantaisie vraiment Jeune-France, Gautier, qui avait alors vingt-six ans, fit imprimer, à la fin de cette première édition, les lignes suivantes :

A une heure après-midi, jeudi 25 *janvier* 1838, *j'ai fini ce présent volume. Gloire à Dieu, et paix aux hommes de bonne volonté.*

Théophile Gautier.

Il sourira bientôt de cette fashionable gaminerie.

36. — WATTEAU.

Dans les présentes notes, il ne s'agit guère de faire de la critique psychologique. Pourtant, comme l'on ne veut voir en Gautier

qu'un descriptif sans idées ni émotion, nous prions le lecteur de réfléchir sur le sentiment de ce *Watteau* : l'homme qui désire autre chose et « l'ailleurs »; qui ne se sent ni à sa place dans le monde, ni même né à l'époque convenant à sa propre nature; — et aussi le poète, ou l'artiste, qui arrive trop tard, alors que les rôles qu'il était fait pour jouer sont déjà distribués aux « chefs d'emploi ».

A ce propos, il faut relire un passage de *Mademoiselle de Maupin* (ch. XI) :

« Il se peut qu'un homme déjà célèbre ait précisément le même genre de talent que vous auriez eu : sous peine de passer pour son imitateur, vous êtes obligé de détourner votre inspiration naturelle et de la faire couler ailleurs... Car le monde ne conçoit pas que deux hommes cultivent le même champ.

« C'est ainsi que beaucoup de nobles intelligences sont forcées de prendre sciemment une route qui n'est pas la leur, et de côtoyer continuellement leur propre domaine dont elles sont bannies, heureuses encore de jeter un coup d'œil à la dérobée par-dessus la haie, et de voir de l'autre côté s'épanouir au soleil les belles fleurs diaprées qu'elles possèdent en graines et ne peuvent semer faute de terrain. »

37. — LE THERMODON.

Un scrupuleux gautiériste, M. Jacques Madeleine, qui donna une édition des *Émaux* avec variantes (1927), avait déjà publié, en 1911, une édition luxueuse du *Thermodon*. On y voit la reproduction des six gravures de Lucas Vostermann : leur assemblage donne une remarquable traduction du célèbre tableau de Rubens. De nos jours, sous le titre de *Défaite des Amazones*, ce tableau est exposé dans la vieille pinacothèque de Munich, parmi une abondante collection de toiles et d'esquisses du « maître au nom rouge », comme le dit notre romantique.

Théophile Gautier, au-dessus de sa table de travail, avait accroché ces gravures dont il aimait le mouvement lyrique et décoratif. Il les décrivit, avec enthousiasme, dans un feuilleton de *la Presse* (8 novembre 1836). Plus d'un passage, dans l'article improvisé de verve, semble une esquisse qui fut bientôt reprise et magnifiée dans la poésie définitive.

38. — ESPAÑA (1845).

Gautier, en 1840, voyagea en Espagne durant six mois (de mai à novembre). « Sur les chemins », il écrivit des récits et des poèmes, qui parurent aussitôt à *la Presse*. Par exemple, *le Pin des Landes* parut dans la *Deuxième lettre d'un feuilletoniste* (5 juin).

Dans la *Lettre* suivante (7 août) le journal déclarait :

« Deux feuillets de cette troisième *Lettre* sur lesquels étaient écrites deux pièces de vers ont été égarés... Nous nous sommes empressés d'en informer notre voyageur pour qu'il nous renvoyât un double de ses vers, mais les ayant plutôt improvisés que composés, il nous répond qu'il n'en a pas gardé copie. »

Le récit en prose deviendra le volume *Tra los montes*, puis le *Voyage en Espagne*. Quant aux poèmes, jusqu'en 1845, ils continueront à paraître dans les journaux et revues, puis formeront l'ensemble intitulé *España*. Il comprend quarante-trois poésies, et paraîtra en librairie, pour la première fois, dans le volume des *Poésies complètes* (juillet 1845 ; voir ci-dessous).

Dans la réédition de 1875, s'est glissée une erreur qui, peu après, ne pouvait pas échapper à la clairvoyance de Lovenjoul. En 1875, dans cette édition, qui est encore la plus répandue (et qui le mérite à tant d'égards), on voulut dater les poèmes d'*España*. Avec constance, on mêla en une seule deux dates différentes. Si Gautier, par exemple, écrit au-dessous de *Pendant la tempête* l'indication « Cadix », nous savons que ce ne peut être que « Cadix, 1840 ». Mais l'éditeur, voyant que ce poème parut dans *l'Artiste* du 14 avril 1844, combine les deux dates et inscrit : « Cadix, 1844 ». Si bien qu'en feuilletant *España*, le lecteur pourrait croire que Gautier resta cinq ans en Espagne, de 1840 à 1845.

Durant les six mois de son voyage de 1840, il n'écrivit pas, peut-on croire, *toutes* les poésies d'*España*. Quelques-unes, aussi bien, ont reçu d'abondantes et profondes retouches, entre le moment du voyage et la publication en librairie, c'est-à-dire durant cinq ans. Quelques-unes ont même paru plusieurs fois dans les périodiques : on trouvera dans l'ouvrage de Lovenjoul un grand nombre d'ajoutés successifs ou de variantes.

39. — POÉSIES DIVERSES.

Sous ce titre, nous réunissons un choix de poésies, parmi celles que Gautier publia de 1830 à 1872.

En 1845, il groupa son œuvre poétique sous le titre de *Poésies complètes*. Ce volume était la gerbe de choix, allégée, améliorée, présentée avec une disposition nouvelle, où il groupait les poésies de sa jeunesse. Il avait alors trente-quatre ans; la renommée, depuis plusieurs années, lui souriait.

Le volume fut annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 5 juillet 1845. A ce moment même, Gautier venait de partir pour deux mois et de rejoindre, en Algérie, l'état-major du général Bugeaud. Ce voyage, ou du moins les préparatifs du départ, voilà qui l'empêcha de surveiller les dernières épreuves du volume; si bien que la pièce finale du recueil de 1838, *le Sommet de la tour*, reparut horriblement défigurée : elle avait perdu ses onze derniers groupes de tercets (nous les donnons p. 254-255).

Le volume de 1845 était composé de 370 pages. La plupart des poésies, outre celles des volumes précédents, avaient paru çà et là dans les périodiques.

Nous donnons ces renseignements d'après Lovenjoul : le volume de 1845 manque à la Bibliothèque nationale.

Il comprenait la série *España*, dont nous avons parlé ci-dessus.

40. — LA TULIPE.

En 1858, lorsque Théophile Gautier publia son admirable étude sur Balzac, il indiqua les auteurs des sonnets qui figurent dans *Un grand homme de province à Paris*, publié en juin 1839 : « Balzac, écrit notre bon Théo, ne faisait pas de vers, et demandait à ses amis ceux dont il avait besoin. Le sonnet sur la *Marguerite* est de Mme de Girardin, le sonnet sur le *Camélia*, de Lassailly, celui sur la *Tulipe*, de votre serviteur. »

Du vivant de Balzac, plusieurs périodiques reproduisirent *la Tulipe*, avec la signature de Gautier. Mais lui-même n'intercala pas ce sonnet dans les éditions de ses poésies. *La Tulipe* ne figure que dans l'édition de 1876, qui est posthume.

On sait, d'ailleurs, que Balzac fit d'autres emprunts au bon Théo. *Le Chef-d'œuvre inconnu* semble devoir beaucoup à Gautier... Parfois Balzac, comme dans *Béatrix*, transcrivit, à sa manière, les paragraphes de son ami, qui trouvait cela tout naturel et même très flatteur. — Un ami de Lovenjoul, jadis, signala que tout un portrait de femme, dans *Béatrix* (1839), est la *réplique* (comme dirait un peintre) du portrait de Jenny Colon. Celui-ci fut donné par Gautier, en 1837, dans *le Figaro*. — On peut le voir dans *Portraits contemporains*, p. 384.

41. — A UNE JEUNE ITALIENNE.

Poésie composée pour Carlotta Grisi, et publiée d'abord dans *la Revue de Paris* du 21 mai 1843.

Carlotta est « la dame aux yeux de violette ». — On remarquera dans cette poésie :

Aller cueillir enfin la violette au bois...
Tes yeux sont encor les seules violettes...

Relire, dans les *Émaux*, l'une des dernières poésies : *la Fleur qui fait le printemps.* Voici les deux derniers vers :

Elle sourit, charme et parfume,
Violette de la maison.

Or, nous avons fait remarquer (note 27) que cette fin a remplacé :

Une fleur rare s'ouvre ici
Qui toujours rayonne et parfume;
Son nom est : Carlotta Grisi.

42. — LE GLAS INTÉRIEUR.

Le pauvre Théo, peinant vainement en Russie, écrivait à ses sœurs :

« J'ai fait un feuilleton le dimanche que notre mère est morte, et il a servi à la faire enterrer. »

Cette phrase, nous l'avons montré dans l'Esquisse biographique, est strictement, douloureusement exacte.

Par pudeur, par tendresse filiale, le bon Théo ne voulut pas, lui vivant, laisser publier *le Glas intérieur.* Cette poésie fut recueillie par son intime ami, Maurice Dreyfous, dans la scrupuleuse édition qu'il fit des *Poésies complètes*, en 1875-1876.

43. — L'HIRONDELLE.

La *Revue du XIX*^e^ *siècle* (1er mars 1867) donnait ce sonnet, alors inédit, après quelques lignes de présentation :

« Ce sonnet est adressé à une dame un peu blasée sur les compliments *physiques*. Le poète lui écrivait : « Je veux commencer l'année (1865) par un sonnet en votre honneur.

« — De grâce, qu'il ne soit plus question de mes yeux, de mon teint... J'ai aussi des qualités morales :

« *Je suis une hirondelle et non une colombe.*

« — Soit, je garde ce premier vers et vais faire un sonnet avec des rimes en *ombe*, ce qui n'est pas absolument aisé. »

44. — BAISER ROSE, BAISER BLEU.

Le 27 mai 1869, pour l'anniversaire de la naissance de la princesse Mathilde, Théophile Gautier lui offrait un grand volume in-octavo, composé de 72 pages, intitulé : *Un douzain de sonnets ; pièces diverses.* Ce volume, rapporte Lovenjoul, était tiré à quatre exemplaires, et ne fut ni déposé ni mentionné dans la *Bibliographie de la France.* Les poésies qu'il contenait ont reparu dans les *Poésies complètes* (1876). *Baiser rose, baiser bleu,* que nous reproduisons, est le troisième sonnet du *douzain.*

TABLE

Esquisse biographique v

ÉMAUX ET CAMÉES

Préface 3
Affinités secrètes (madrigal panthéiste) 4
Le Poème de la femme, marbre de Paros 7
Étude de mains 11
I. Impéria.
II. Lacenaire.
Variations sur le carnaval de Venise 15
I. Dans la rue.
II. Sur les lagunes.
III. Carnaval.
IV. Clair de lune sentimental.
Symphonie en blanc majeur 21
Coquetterie posthume 24
Diamant du cœur 26
Premier sourire du printemps 28
Contralto 30
Cærulei oculi 34
Rondalla 37
Nostalgies d'obélisques 40
I. L'obélisque de Paris.
II. L'obélisque de Luxor.
Vieux de la vieille, 15 décembre 46
Tristesse en mer 50
A une robe rose 53
Le monde est méchant 55
Inès de las Sierras 57
Odelette anacréontique 61
Fumée 63
Apollonie 64

L'aveugle 65
Lied 67
Fantaisies d'hiver 68
La Source 72
Bûchers et tombeaux 74
Le Souper des armures 79
La Montre 85
Les Néréides 87
Les Accroche-cœurs 90
La Rose-Thé 91
Carmen 93
Ce que disent les hirondelles 95
Noël 98
Les Joujoux de la morte 99
Après le feuilleton 101
Le Château du souvenir 103
Camélia et pâquerette 112
La Fellah 114
La Mansarde 115
La Nue 118
Le Merle 120
La Fleur qui fait le printemps 122
Dernier vœu 125
Plaintive tourterelle 126
La bonne soirée 128
L'Art 131

CHOIX DE POÉSIES

PREMIÈRES POÉSIES

Recueil de 1830.

Méditation 137
Paysage 138
Le Luxembourg 139
Le Sentier 140
Promenade nocturne 141
Le Jardin des plantes 143
Soleil couchant 145

Recueil de 1832.

Le Retour 146
Le Bonheur 149
Un vers de Wordsworth 150
ALBERTUS ou l'Ame et le Péché 151

LA COMÉDIE DE LA MORT

(1838)

La Comédie de la mort.
I. Portail 187
II. La Mort (fragment) 192
III. Don Juan (fragment) 194

Le Nuage 197
Les Colombes 198
Les Papillons 199
Thébaïde (fragment) 200
Pastel 202
Watteau 203
Le Triomphe de Pétrarque 204
Melancholia (fragment) 210
Niobé 216
La Chimère 217
La Diva 218
La Dernière Feuille 222
Le Trou du serpent 223
Choc de cavaliers 224
Le Pot de fleurs 225
Le Sphinx 226
Le Spectre de la rose 227
Versailles 228
La Caravane 229
Absence 230
Terza rima 232
Le Lion du cirque 234
Lamento 236
Barcarolle 238
Chinoiserie 240

Sonnet (*Pour veiner de son front*) 241
A deux beaux yeux 242
Le Thermodon 243
Le Sommet de la tour 249

ESPAÑA
(1845)

Départ 256
Le Pin des Landes 260
L'Horloge 261
En allant à la Chartreuse de Miraflorès 263
La Fontaine du cimetière 264
En passant à Vergara 266
Les Yeux bleus de la montagne 269
Sur le *Prométhée* du musée de Madrid 270
Ribeira 271
L'Escurial 274
Stances 275
Les Trois Grâces de Grenade 277
J'étais monté plus haut 279
Consolation 280
Dans la Sierra 281
Le Poète et la Foule 282
L'Échelle d'amour 283
Le Laurier du généralife 284
J'allais partir 285
A Zurbaran 286
Perspective 289
Au bord de la mer 290
Saint Christophe d'Écija 291
Pendant la tempête 293
Adieux à la poésie 294

POÉSIES DIVERSES
(1830 à 1872)

La Tulipe 295
Le Puits mystérieux 296
Fatuité 297

Les Matelots 298
A une jeune Italienne.............................. 300
Le Glas intérieur 301
Sonnet (*Un ange chez moi*) 302
Le vingt-sept mai 303
Le Banc de pierre 304
A une jeune amie 306

Derniers sonnets.

Le Rose 307
L'Hirondelle 308
Vous étiez sous un arbre assise 309
Baiser rose, baiser bleu 310
Mon œil, sur le cadran toujours fixé 311

NOTES

Table analytique de l'Esquisse biographique 313
Sources de cette esquisse.............................. 315
Les pensées de Gautier et leurs « sources » 316
Sur la mort de Gautier 317
Éditions des *Émaux et Camées* 317
L'Esclave noir (pièce supplémentaire)............... 320
Manuscrits. — Variantes 320
Ordre et disposition des *Émaux* 321
Une dédicace des *Émaux* 322
Notes sur quelques pièces des *Émaux*.............. 323
Bibliographie sommaire des *Poésies* de Gautier 336
Notes sur les autres recueils 337

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR SUPRALFA CELLUNAF
PAR L'IMPRIMERIE ANDRÉ TARDY
A BOURGES
LE 25 FÉVRIER 1954

Numéro d'éditeur : 365
Numéro d'imprimeur : 1738
Dépôt légal 1er trim. 1954

Printed in France

DANS LA COLLECTION DES « CLASSIQUES GARNIER »

Format in-16 (12 × 19) Volumes brochés.

MARGUERITE DE NAVARRE. — L'Heptaméron. Introduction, notes et index de Michel François. 1 vol.

MAROT (Clément). — Œuvres complètes. Notice et glossaire de Abel Grenier, 2 vol.

MARY (André). — La Fleur de la Poésie Française, depuis les origines jusqu'à la fin du XV[e] siècle. Textes choisis et accompagnés de traductions et de gloses avec une préface et des notices sur les ouvrages et les auteurs, 1 vol.

MOLIÈRE. — Théâtre choisi. Introduction et notices de Maurice Rat. 1 vol.

MONTAIGNE. — Essais. Introduction et notes de Maurice Rat, 3 vol.

MONTESQUIEU. — L'Esprit des Lois, 2 vol. **Lettres persanes,** 1 vol. **Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence,** 1 vol. Introductions et notes de Gonzague Truc.

MUSSET (Alfred de). — Premières Poésies (1829-1835), 1 vol. **Poésies nouvelles** (1836-1852), 1 vol. **Comédies et Proverbes,** 2 vol. **Nouvelles,** 1 vol. **Contes,** 1 vol. **La Confession d'un enfant du siècle,** 1 vol. Introductions et notes de Maurice Allem.

PASCAL. — Pensées. Texte de l'édition Brunschvicg. Introduction et notes de Ch. Marc des Granges, 1 vol.

POE (Edgar). — Histoires extraordinaires, 1 vol. **Nouvelles histoires extraordinaires,** 1 vol. Traduction Ch. Baudelaire, introductions et notes de Léon Lemonnier. **Histoires grotesques et sérieuses,** traduction Ch. Baudelaire, suivies des **Derniers contes,** traduits par Léon Lemonnier, 1 vol.

PRÉVOST (L'Abbé). — Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. Introduction et notes de Maurice Allem, 1 vol.

RACINE. — Théâtre complet. Préface et notes de Maurice Rat, 1 vol.

ROUSSEAU (J.-J.) — Les Confessions. Introduction et notes de Ad. Van Bever, 3 vol. **Émile ou de l'éducation.** Introduction et notes de François et Pierre Richard, 1 vol. **Julie** ou **la Nouvelle Héloïse,** 2 vol. **Les Rêveries du promeneur solitaire.** — Le devin du village. — Lettres écrites de la montagne, 1 vol.

STENDHAL. — Le Rouge et le Noir, 1 vol. **La Chartreuse de Parme,** 1 vol. **Armance** ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827, 1 vol. **Vie de Henry Brulard,** 1 vol. Introductions et notes de Henri Martineau.

VIGNY. — Poésies complètes, 1 vol. **Théâtre,** 2 vol. Introductions et notes de Auguste Dorchain.

VILLON. — Œuvres. Nouvelle édition. Préface et notices de André Mary, 1 vol.

VOLTAIRE. — Romans et Contes. Édition complète. Présentation et notes de Henri Bénac, 1 vol. **Lettres choisies.** Présentation et notes de Raymond Naves, 2 vol. **Lettres philosophiques.** Préface et notes de R. Naves, 1 vol. **Le siècle de Louis XIV.** Préface et notes de René Groos, 1 vol.

Le catalogue détaillé de la Collection (environ 400 volumes brochés) ainsi que la liste des ouvrages reliés sont envoyés franco sur demande.

Paris. -6- Imp. Paul Dupont. - 13.1.54